

ARTEFACTE

Travail, Art, Science... Société (s)

Collectif édito : Zéro défaut en extension
Monochromes approximatifs
Les fonctionnaires, des privilégiés en voie de disparition ?
Le vacataire est dans le prêt
Hier, j'ai surpris France-Télécom semant des graines de suicide
...
Antichrist
L'homme qui court
De l'instrumentalisation des psychologues
Clément Page ou l'inquiétante étrangeté
Violences « conceptuelles » en milieu publicitaire
Trois petits mots et puis s'en vont
Lettre d'un cuisinier à propos de François Rabelais
Entretien causerie avec... un sculpteur sur terre
Travail
Une usine sans patron ?
De la nature du « et » dans l'expression « art *et* science »
Courbe éditoriale et Ours.

ARTEFACTE
F. VIVAS
I. LAPILLULE
J. ERPALO
M. VIVAS
...
X. FIDELLE-GAY
J. OUSTRIERES
F. VIVAS
D. ANDRE
L. CLASSEAU
F. PAUL-LEVY
F. VIVAS
X. FIDELLE-GAY
H. DUFFAU
F. VIVAS
T. SABOURIN
ARTEFACTE



Artefact

Artefact [artefakt] n. masc. (du latin artis facta « effets de l'art »).

1. Phénomène d'origine artificielle ou accidentelle, rencontré au cours d'une observation ou d'une expérience¹.

Quelque chose

vient se mettre

là où ça

n'a pas à être

Artefact_e

¹ Petit Larousse illustré, 1991.

Collectif édito

Zéro défaut en extension

Il y en a des courts et des longs. Des rouges et des marrons. Au contenu informatif, au jaillissement stylistique. Ils traduisent une pluralité de parcours, d'expériences de vie. Comment classer ces articles ? Comment classer l'inclassable quand on s'inscrit autour de quelque chose que l'on nomme « pluridisciplinarité » ? En numéro un, les méthodiquement scientifiques. En numéro deux, les jongleries de mots. En dernier, un texte gastronomique. Et avec cela, je vous mets un petit Sudoku ? C'est à consommer tout de suite ou à emporter ? Euh ! Nous espérons les textes inclassables. Inclassable ? Encore une catégorie !

Tant pis pour l'uniformité. Nous avons choisi de vous raconter une autre histoire.

Celle de la difficulté d'expliquer, de déplier, de comprendre, de toutes nos approximations langagières. Celle d'un travail que l'on prend en pleine face, parce que l'on est un fonctionnaire en sursis, un vacataire loin du prêt. Celle d'hommes qui se foutent en l'air au boulot. Réa-réa-réalité ? Celle d'un couple en bataille avec l'indicible. Ciné, ciné, cinéma ? Celle d'un homme enfermé dehors, celle des psys que l'on condamne à répondre à l'injonction sociale du mieux communiquer. Com, com, com, communication ! Celle d'un artiste qui somnambule avec son inquiétante étrangeté.

Après une pause visuelle rassemblant les merdou-bidouillages publicitaires de la modernité, on prend le temps de l'analyse, au-delà des poncifs : l'homme, un loup pour l'homme ? Puis on file chez Rabelais, entre confusion et gay-savoir, on s'entretient sur le plaisir de faire à pleine main, là où les idées fleurissent au bout des doigts. Il se raconte aussi l'histoire d'un art né de l'imprévu. Art de bois, de pierres et de Fayence en bataille avec « la » science.

Entre les conditions de travail et les conditions pour se mettre soi-même au travail, il y a comme un écart. Travail, en solitaire, je m'en arrange en devenant journalière du langage. Travail en collectif, où les ouvriers s'approprient leurs moyens de production... La palette sociale est un bel arc-en-ciel.

Avec Artefacte, notre équipe travaille, baragouine, analyse, interprète et se trompe. Nous ne prétendons pas savoir. Nous gagnerions à faire le dos rond. Nous intuitons un monde en mutation, une implosion des cadres. Tout le monde le dit. Nous aussi. Nous explorons les chemins sinueux d'une autre voix. Vous êtes invités à venir vous tromper avec nous autour d'une page blanche. Les auteurs visent juste et tombent à côté. Ils concrétisent et théorisent. Ils ont autant de certitudes que de doutes. Ils mangent du foie gras maison et des soupes congelées. Pas tous et pas toujours.

Artefacte est un atelier de création. Ici pas de zéro défaut. Les auteurs de la revue se posent une question d'apparence banale, dont ils mesurent la complexité de la réponse :

DANS QUEL MONDE VIVONS-NOUS ?

DÉBRANCHEZ VOS PORTABLES & COMMUNIQUEZ !²

² Laurent Classeau.

Monochromes approximatifs

Les mots du travail au risque de l'écologie discursive.

D'hiver en printemps, d'automne en été, je lis les journaux, j'écoute la radio, je regarde les étoiles s'agiter dans la « petite lucarne ». Le vide se remplit de poussière. Les feuilles mortes se ramassent à l'appel. Un petit feu de la saint Jean brûle dans l'âtre païen de ma cheminée urbaine. Restent postées, la radio, la télé. J'éteins cette paire d'euthanasie passagère. Trop de mots gâtés. Je sors. Le ciel est poivre et sel. Je prête mon oreille aux murmures du monde. Rien n'est jamais pareil.

Les narrations contemporaines distillent parfois d'inquiétants euphémismes. Le langage des précieuses se parfume aux essences de bling-bling. Les roses cachent quelques épines. Oh, qu'elles sont belles ! Hum, qu'elles fleurent bon ! Aïe, je m'y pique.

Pierre Bourdieu précise les contours de cette affirmation : la parole est le représentant du « langage d'institution »³. Je fais ce petit constat, langage et langue institués m'échappent un peu. Les mots viennent d'ailleurs. Il me reste la parole pour mettre des couleurs à ces pâleurs

délétères. Des exemples ? Comme les rosiers, il y en a des milliers !

Dans les bibliothèques, dans les halls d'aéroports, dans tous les non-lieux de la modernité, je feuillette des livres, j'effeuille des revues. J'veux du soleil. Des fleurs, des cigarettes et des cafés serrés. Des bocks et de la limonade. Je mets des doutes sur mes certitudes. Je travaille. Le monde me travaille aussi ! Boulot, boulot !

En langage « G.R.H. »,⁴ le « balayeur » se transmue en « technicien de surface ». La « caissière » en « hôtesse ». Si le salaire du premier n'est pas toujours à la hauteur de la technique dont on l'affuble, pour la seconde, on ne sait si elle excelle en stratosphère comme une « hôtesse » de l'air ou si l'on a fait glisser son nouveau statut du côté des bars américains, puisque c'est aussi sous cette « terminologie » que les annonces de journaux cherchent à recruter des « entraîneuses ». Ailleurs, le « précaire » est dit « intérimaire » ou « vacataire ». Le « chômeur », « demandeur d'emploi ».

³ P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayards, 1982, pp. 105-107.

⁴ Gestion des Ressources Humaines.

**« C'est la méthode des tyrans qui veulent
que leur bon plaisir tienne lieu de raison »**
François Rabelais

L'éboueur, « un ripper ». La secrétaire en chef, une « assistante de direction ». Cerise écarlate sur la forêt noire, un « contrat précaire » se transforme, comme par alchimie, en « contrat d'avenir ». C'est l'avantage du signifiant, on peut lui faire dire n'importe quoi. Prendre un mot pour un autre. Si l'on n'y prend pas garde, ça crève les yeux. Si l'on n'y fait pas gaffe, ça écorche les oreilles. Ça s'imprègne. Mais ça ne se remarque pas toujours. La rhétorique de l'entreprise est chargée d'inventions. Vérités éternelles⁵ ? Le poison est moins amer quand on y adjoint le miel des mots, le sucre des atténuations. Gling-gling, les pièces jaunes tombent dans l'escarcelle ! Ce que l'on perd en masse salariale, on le gagne en galons.

Quelque part en France, une usine fabrique des « médailles du travail ».

Dans un bouquin d'interviews, écrit par un patron pour des patrons, on dresse le portrait de J.L. Lagardère. Il intime à sa secrétaire de direction, enceinte : « *débrouillez-vous pour accoucher à l'heure du déjeuner* »⁶. Gradée-dégradée à l'épreuve des faits. L'homme ballonné de pouvoir accouche de cynisme. Que sait-il de la maternité ? De l'accouchement en « salle de travail » ? On a envie de lui rétorquer « *débrouillez-vous pour fantasmer à l'heure du déjeuner* ». Mais on ne peut pas toujours, il est la direction, le gouvernail. La galère !

La voix d'Edith Piaf s'invite dans mes lectures. La même chante « Le ça ira ». « *Ils nous traitent comme des bêtes de*

somme, ça ne pouvait pas durer toujours ». Une idée saugrenue : accrocher une lanterne à leurs vessies.

Dans les revues managériales, « l'entrepreneur », par ailleurs nommé « patron » -, « ploie » sous les « charges » sociales. Il ploie, mais ne rompt pas, rusé-roseau. D'autres se cassent le dos !

On me prévient. On nous prévient. Monsieur big boss s'étouffe. Il va s'enfuir en Suisse, à Monaco. Sans payer la note. Sans culpabilité d'user le bien collectif et de se faire la malle. École pour ses fils, infirmière pour sa mère, police pour ses biens, route pour partir en week-end, pompiers pour sa maison. Puis quand la fourmi a engrangé tout l'été, il part faire la cigale sous d'autres contrées. Dans les débats télé, une question se pose : comment retenir ce fuyard ? Un bouclier fiscal ou bien le faire casquer ? Le payer plus car il fait tourner la France, ce brave monsieur ? Éthique déchargée ou trop de charges sociales ? Les syndicalistes quant à eux parlent de « salaire différé » (retraite, complémentaires...). Charge ou contribution ? Je dois choisir entre le lys et les œillets.

Je tourne les pages du livre patronal. Le même que tout à l'heure. Je tombe sur le Bernard Tapie d'autrefois : « *À la tête d'une entreprise, il suffit d'un gestionnaire besogneux qui s'applique* »⁷. Gestion, gestionne, congestionne, gestionnaire. Ère de la gestion. Pauvre hère !

⁵ « Aeternae veritates ? », in F. Nietzsche, *Humain, trop humain*, T.1, Paris, Gallimard, 1968, p. 37.

⁶ J. L. Servan-Schreber, *Le métier de patron*, Paris, Fayard, 1990, p. 351.

⁷ J. L. Servan-Schreber, *Le métier de patron*, Paris, Fayard, 1990, p. 383.



*Paloma V., 6 ans, Un bonhomme sans tête, 2010
© Artefacte.*

Une idée surgit : instaurer le permis de conduire une entreprise. Une insulte : 3 points. Un licenciement : 6 points. Avec 12 points, big boss perd sa mise de départ. Installer des radars. Ça va trop vite. Délit de grande vitesse pour infractions sociales. Dictature du prolétariat. Hum !

Dans « le monde de l'entreprise » - l'entreprise est un monde ?-, il existe un service, que dis-je une direction, « ressources humaines ». Bel oxymore ! Dans le dictionnaire, « ressources » désigne *les « biens, services ou capitaux dont on peut disposer »*⁸. Quel est donc ce moyen ? Il s'agit de l'humain. Le terme « ressources humaines » convie la comptabilité dans les rapports sociaux. Est-ce moral ? J'entends s'écrier dans le lointain : « I dont care ! ».

Toujours le même livre : *Le métier de patron*. Autre portrait. Autre page. Vincent Bolloré, l'ami de qui vous savez, est décomplexé : « *Les affaires n'ont pas à être menées en termes de moralité ou d'amoralité, mais en termes d'efficacité* »⁹. Formule efficace, en effet. Efficacité pour qui, pour quoi ? L'ouvrier, l'employé, les citoyens, la république ? Vous me faites bien rire ; monsieur l'efficace ! Efficacité, pour le monde des affaires pas pour les affaires du monde !

Dans les catalogues de formation, foisonnent des sessions intitulées « gestion des conflits ». Dans le dictionnaire : « gérer » veut dire « administrer », « diriger ». Cette phraséologie contemporaine signale une manière de « pacifier », ou « régler » un conflit. Bref, il s'agit de se

débarrasser de ce qui ne va pas. Puisque la chose dérouté, changeons le mot. Cachez ce sein que je ne ... L'astuce langagière consiste à ne pas ajouter au mot « conflit », le terme « social » ou « organisationnel ». Trop ennuyeux. Trop politique. Conflit « inconscient ? ». Trop abscons ! Pas assez vendeur ! Parlons de « gestion de conflit », ça vaut mieux.

Puisque l'heure est au « dégraissage de mammoth », la télé annonce un « plan social ». Social ? Serait-il question d'augmentation, d'avantages sociaux, d'amélioration des conditions de travail, de partage ? Certes non ! « Social » désigne, dans ce cas, une soustraction : le non-renouvellement des départs à la retraite ou des licenciements massifs. Plan social ou a-social ?¹⁰ Concéder un pan du secteur public, (en somme, le bien collectif), à des marchands s'appelle « externalisation ». Le mot « internalisation » a-t-il un sens ?

J'entends, je lis, j'observe, que l'on remplace les verbes « contrôler », par celui d'« évaluer », pour ne pas dire « cliquer ». J'ai l'impression que la trique s'éloigne du fessier. On perd en euphémisme ce que l'on gagne en élan, le coup est bien plus rude. J'ai dans l'idée qu'évaluer c'est attribuer une valeur à quelque chose. Mais quelle valeur donner au travail ? Ne confondons-nous pas « évaluation des résultats du travail » avec l'évaluation « du travail » ?¹¹

⁸ « En comptabilité nationale » in Y. Bernard, J.-C. Colli, *Vocabulaire économique et financier*, Paris, Seuil, 1976, p. 335.

⁹ J. L. Servan-Schreber, *Le métier de patron*, Paris, Fayard, 1990, p. 325.

¹⁰ Dégraisser le mammoth ? Pourquoi faudrait-il dégraisser ces pauvres bêtes ! Comment dégraisser un animal disparu il y a environ 10 000 ans ?

¹¹ C. Dejours, « Le suicide au travail marque l'entrée dans la décadence », in *Les Inrockuptibles*, n° 721, 22 septembre 2009.



Paloma V., 6 ans, Shuba, 2010
© Artefacte.

Il me semble qu'analyser le travail c'est se confronter à une complexité : celle qui consiste à réfléchir sur les conséquences du travail, sur l'ensemble des contingences qui poussent au suicide, au harcèlement, par exemple.

Serais-je moins « pragmatique », moins « opérationnel », moins « réaliste », si j'affirmais que le travail c'est aussi la solidarité entre travailleurs, le lien social, la construction d'un être ensemble, la production de sens, que les pratiques évaluatives peinent à identifier ? Le travail, c'est la main tendue à l'autre lorsqu'il patauge dans les sables mouvants. Lorsque le borbier le submerge. Évaluer certes, mais quoi ?, s'interroge l'évaluateur. Le travail, le groupe, le projet, les process ? Le bureau des méthodes produit des lapsus méthodologiques : il oublie parfois d'évaluer l'évaluation et d'évaluer les évaluateurs. Bref, raisonner l'évaluation, c'est sentir l'odeur de la réflexivité et les parfums de l'épistémologie. Tout évaluer ? Tout passer au microscope des logiques contrôlatoires ? C'est oublier que l'observateur n'existe pas sans l'observé même si l'observation tend à le faire disparaître. Une astuce : l'évaluation est réalisée par l'évalué lui-même. Il se fait le fusil, la balle et la cible.

Dans « évaluer », il y a « valeur » et « plus-value ». Attention, je viens d'employer une expression qui frise le marxisme, autre gros mot moderne. L'évaluation de la constitution des dividendes et des logiques de non-redistribution des profits devraient-elles être intégrées dans les grilles des évaluateurs ?

L'évaluation est toujours, peu ou prou, un acte politique.

Nombre de journalistes, presse pressurée par la logique financière, ne sont pas en reste quand ils se font le relais des formes de contrôle qui fleurissent dans le champ langagier de la modernité.

Des usagers des services publics, qui ne sont pas solidaires des grèves, ne dit-on pas qu'ils sont « pris en otage ». On tend le micro, on pointe la caméra en direction des « usagers » insatisfaits. Ils n'en peuvent plus, ils sont « usagés ». Ceux que l'on a choisis s'indignent. Ils répètent à l'unisson : « On est des otages ! ». Seraient-ils enfermés sans lumière dans une cellule humide où s'agitent des rats ? Seraient-ils privés de nourriture, torturés ? Auraient-ils sur la tempe un fusil mitrailleur ? À combien s'élève leur rançon ? Le terme est une offense pour tous les détenus qui croupissent dans les prisons infâmes.

J'imagine des hommes solidaires là où les prescripteurs d'opinion présentent la grève comme un « *crime moral* ». Roland Barthes, s'interrogeait dans ses *Mythologies* sur l'opposition du gréviste à l'usager¹². Pour lui, c'est une sorte de dérivation stratégique qui permet à la fois de ne pas rendre toujours compte des revendications des grévistes tout en évitant de polariser l'attention sur le conflit État-Employés, Employés-Employeurs.

¹² R. Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, pp. 134-137.

Définition d'otage :

« 1. Sûreté qu'on donne à des ennemis ou à des alliés, pour l'exécution de quelque promesse, en remettant entre leurs mains une ou plusieurs personnes. *Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage.* [Corneille, *Nicomède*].(...). 2. Places qu'on donne à ceux d'un parti ennemi pour garantie d'un traité de paix, d'un armistice». E. Littré, *Dictionnaire de français*, Littré.reverso.net., 2010.

ONU : « Art. 1er.1. Commet l'infraction de prise d'otages au sens de la présente Convention, quiconque s'empare d'une personne (ci-après dénommée «otage»), ou la détient et menace de la tuer, de la blesser ou de continuer à la détenir afin de contraindre une tierce partie, à savoir un État, une organisation internationale intergouvernementale, une personne physique ou morale ou un groupe de personnes, à accomplir un acte quelconque ou à s'en abstenir en tant que condition explicite ou implicite de la libération de l'otage ». *ONU, Convention internationale contre la prise d'otages, Loi portant approbation de la Convention internationale contre la prise d'otages, ouverte à la signature à New York, Mém., le 18 décembre 1979.*

« Le stéréotype est un fait politique »

Roland Barthes

Roland Barthes va même un peu plus loin, en affirmant que l'on retrouve cette « *logique petite-bourgeoise dans les discours de M. Poujade*¹³ »¹⁴.

Les reporters semblent supposer à l'usager une demande pour se rendre au travail. Il voudrait de l'ordre. Plus d'ordre. De la sécurité. Pour le sémiologue, l'usager décrit est « *une personne imaginaire (...) promu selon les besoins de la cause à des rôles de surface* »¹⁵. L'usager, otage imaginaire des journaux, instrument du pouvoir, est une « *mystification* » qui vise à « *dispenser la collectivité en individus* » et à diluer la cause de la grève en déniait ses conditions d'apparition « *pour mieux en manifester le scandale* ». Pour Roland Barthes, « *Le langage encratique, (celui qui se produit et se répand sous la protection du pouvoir) est statutairement un langage de répétition* »¹⁶. Il ajoute : « *Toutes les institutions officielles de langage sont des machines ressassantes* ». Ainsi, « *le stéréotype est un fait politique* »¹⁷.

Faire des grévistes des « preneurs d'otages », c'est les situer dans le champ de la lutte armée, du côté des terroristes. « Terroriste » c'est le nom donné aux « résistants » par les puissances coloniales, les forces d'occupation. Il y a là un paradoxe qui n'est qu'apparent : le traitement de la grève du

côté de l'individualité passe sous silence sa fonction même : celle d'être le produit d'un collectif solidaire.

Otage des employés plutôt que des choix politiques ? Le terme « prise d'otage » est une geôle « conceptuelle ».

À la réflexion, je me dis que l'usager est peut-être pris en otage. Non par le fait des grévistes. Cela est presque anecdotique. Sa perte de liberté est ontologique. Il ne maîtrise pas son destin de travailleur. Il est contraint d'aller « jobber » par tous les moyens. Il doit être au rendez-vous journalier de son aliénation¹⁸. Hélas, les trains qui arrivent à l'heure ne la font pas disparaître. Parfois, monsieur « râleur » et madame « je suis pressée » se trompent de cible.

Je rentre de promenade. Automatiquement, j'appuie sur les boutons d'une machine. S'il y a des boutons, c'est que le truc doit avoir de la fièvre. Une maladie chronique ? La radio expulse ce flash info¹⁹ : « *Les rippers vacataires et les assistantes de direction en contrat d'avenir sont pris en otage par des grévistes - La GRH gère le conflit en proposant un plan social qui fera l'objet d'une évaluation - Échec des négociations - L'entrepreneur asphyxié par les charges est contraint d'externaliser sa production. Le MEDEF propose de réduire le coût du travail pour être concurrentiel* ». Roman ? Pas si sûr !

¹³ Né en 1920, doriotiste, il fonde en 1953 l'Union de Défenses des Commerçants et des Artisans, pour combattre une fiscalité jugée trop oppressive. Attaché à l'extrême droite, les poujadistes obtiennent en 1956, plus de 11 % des suffrages, Poujade et Jean-Marie Le Pen, sont alors élus députés de la République. Voici trop rapidement résumée sa filiation intellectuelle.

¹⁴ R. Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 134.

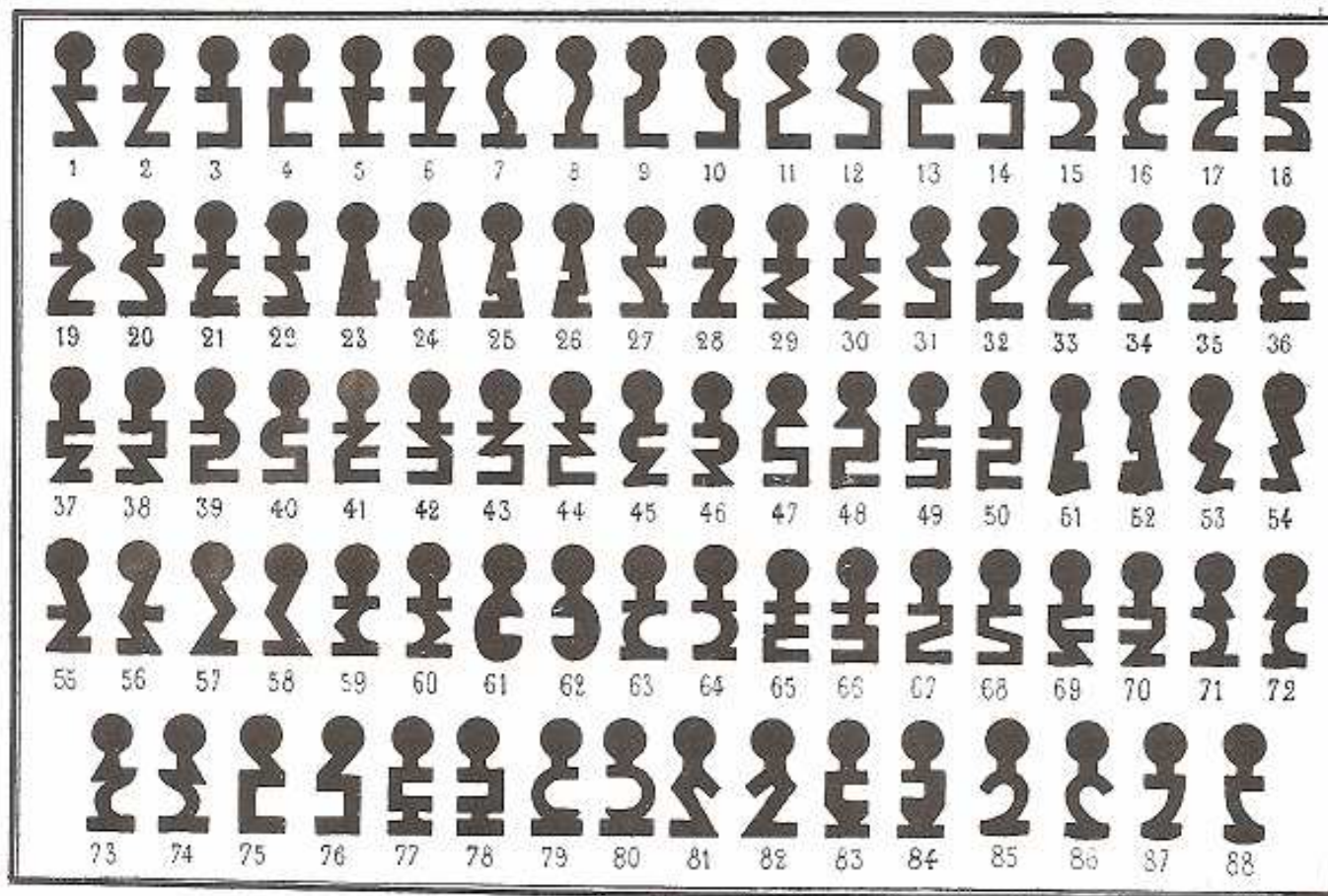
¹⁵ R. Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 135.

¹⁶ R. Barthes, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 56.

¹⁷ R. Barthes, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 56.

¹⁸ Du latin « alienus », « autre », « étranger » : « *L'aliénation apparaît, d'une part, en ce que mon moyen de subsistance est celui d'autrui, que l'objet de mon désir est la possession inaccessible d'un autre ; d'autre part, en ce que toute chose est elle-même autre qu'elle-même et que mon activité m'est étrangère ; enfin (...) en ce que la puissance de l'inhumain domine universellement* ». K. Marx, *Sociologie critique*, Paris, Payot, 1970.

¹⁹ La nouvelle est fictive. Mais la radio en régurgite des milliers de ce genre chaque année.



Les entrées des serrures, ne pas confondre. Revue La révolution surréaliste, décembre 1926.

Comment ne pas y voir une langue « *travaillée par le pouvoir* »²⁰. Les mots encratiques circulent en fraude. C'est eux les clandestins. L'ordre des discours passe en contrebande²¹ une foulitude de concepts issus des logiques économistes, rationalistes qui ne seraient pas problématiques si elles ne participaient à dépouiller l'humain de son être, de ses attributs, de sa part d'insondable, à renforcer son asservissement.

La logique des litotes, sa répétition médiatique, participent insidieusement à la reproduction des privilèges. Tout se passe comme si j'étais assigné à résidence du côté du mercantilisme verbal. Dans cette industrialisation du prêt-à-parler, les mots que je consomme sans y prendre garde sont remplacés par d'autres pré-emballés. L'écologie discursive montre que tout n'est pas soluble dans ce productivisme langagier. Qu'est-ce que l'écologie discursive ? C'est choisir ses mots comme l'on fait ses emplettes, en faisant gaffe de ne pas mettre n'importe quoi dans sa besace. Les mots creux fabriqués à la chaîne restent sur les rayonnages. Mais ce n'est pas toujours possible de raisonner bio, de cogiter équitable. Alors, les formules manufacturées s'enchaînent dans ma caboche. Têtes de gondole pour tête gondolée ? Elles nous enchaînent aussi. Ce que je gagne en promptitude, ce que j'emprunte à l'autre, je le perds à me fabriquer une vérité. Comme il est difficile de penser par soi-même ! Il y a toujours un *autre* qui parle à notre place. Pourrait-on choisir

²⁰ R. Barthes, *Leçon, Leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France*, 7 janvier 1977, Paris, Seuil, 1978, p. 33.

²¹ J'ai la faiblesse de penser que la réflexion sur le discours n'a pas pour équivalence le discours qu'il révoque.

quelques fois des mots bleus ? Des mots pas trop souillés. Tourner sept fois sa langue, en toute chose considérer la fin... Ne pas trop mettre de surimi verbal, d'aspartam langagier dans son volume d'échange en milieu tempéré. Tant pis pour l'audimat.

Un instant, j'expérimente l'ivresse du non-sens. Le lieu d'où l'on parle, les lieux de production des significances contemporaines sont des producteurs d'artefacts. Choisir ses mots, c'est donner une couleur particulière à l'institution d'un collectif. Au sens large, la politique c'est s'occuper des affaires de la cité. C'est élire des signifiants. C'est choisir ses couleurs. Énoncer la couleur. Reprendre des couleurs. Rouge, noir, vert, rose foncé.

Il est des mots morts. Des mots vivants. Des mots « principes de plaisir ». D'autres « principes de réalité ». Des mots qui font institution. D'autres qui sont l'institution. Des mots qui destituent, d'autres qui instituent. Des mots « statues » et d'autres « en mouvement ». Des mots qui ne veulent rien dire, d'autres chargés de significances. Des mots à la place d'un autre. Des mots de la partie pour le tout. Des mots de cauchemar et d'aventure. Ceux qui structurent et destructurent. Des mots de toutes formes et de toutes natures. Des cris à la place des mots. Des maux de chairs torturés. Des maux pour mots dire. Des mots chargés de toxique, petites fleurs mazoutées. Des mots qui font des images. Des mots dont on n'a pas l'usage. Des mots poubelles. Des qui sentent le renfermé. Des mots poussière qui partent en fumée. Aucun d'eux n'est semblable, tous renvoyant à un autre.



Paloma, 6 ans, Un monde de couleurs, 2010 © Artefacte.

Les mots comme les fleurs naissent d'un autre lieu. La commande sociale met en chaîne des aqueducs pour irriguer des fleurs d'élevage. F.W. Taylor produit des tulipes à la chaîne. Elles forment la réserve de celles que l'on cueille. « *La botanique est l'art de dessécher les plantes entre des feuilles de papier buvard et de les injurier en grec et en latin* » affirme Alphonse Karr. Cette botanique, c'est un peu le contraire de l'écologie discursive.

Ainsi s'engloutissent mes paysages langagiers sous la fadeur des monochromes.

Frédéric VIVAS
1^{er} mai 2010

BIBLIOGRAPHIE

- R. BARTHES, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.
R. BARTHES, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973.
R. BARTHES, *Leçon, Leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France*, 7 janvier 1977, Paris, Seuil, 1978.
P. BOURDIEU, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982.
C. DEJOURS, « Le suicide au travail marque l'entrée dans la décadence », in *Les Inrockuptibles*, n° 721, 22 septembre 2009.
R. JAKOBSON, *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, Editions de minuit, 1976.
K. MARX, *Sociologie critique*, Paris, Payot, 1970.
F. NIETZSCHE, *Humain, trop humain*, T.1, Paris, Gallimard, 1968.

GARDEZ VOUS DE VOUS CROISER LES BRAS
EN L'ATTITUDE STÉRILE DU SPECTATEUR,
CAR LA VIE N'EST PAS UN SPECTACLE (...),
CAR UN HOMME QUI CRIE
N'EST PAS UN OURS QUI DANSE²²

²² A. Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Edition Présence Africaine, 1956.

Les fonctionnaires, des privilégiés en voie de disparition ?

Quel est l'objet qui ne disparaît jamais dans les administrations ? La pendule car tous les fonctionnaires la surveillent.

C'est une blague (de l'excellent Coluche) parmi d'autres sur les fonctionnaires, comme il y en a sur les blondes ou les Belges, bref les fonctionnaires sont bels et bien présents dans l'imaginaire collectif mais jamais à leur avantage. Approfondissons le quolibet populaire : **les fonctionnaires sont trop nombreux et sont privilégiés car ils bénéficient de la sécurité de l'emploi.**

Après l'imaginaire collectif, qu'en est-il du discours politique actuel sur les fonctionnaires ?

À l'image du discours populaire, le discours présidentiel est contradictoire²³ : [...] *La rigueur dans la gestion de nos finances publiques doit être une priorité. Notre endettement est devenu excessif. [...] Que l'on ne compte pas sur moi pour faire des*

²³ N. Sarkozy, *Discours du Havre*, le 29 mai 2007.

fonctionnaires les boucs émissaires de la faillite de nos finances publiques dont ils ne sont pas responsables. [...] La pensée unique dit que l'on ne peut pas supprimer un poste de fonctionnaire qui part à la retraite, ni supprimer tous les organismes inutiles. Je le ferai quand même, parce que je veux démontrer que la réforme de l'État est possible et qu'elle peut permettre de réduire considérablement le gaspillage de l'argent public.»

Depuis lors, on ne compte plus les interventions des membres du gouvernement qui pointent le poids de la masse salariale sur le budget de l'État (« les caisses sont vides²⁴ ») et la nécessité de réduire les dépenses publiques (« non remplacement d'un fonctionnaire sur deux »).

²⁴ Intervention de François Fillon sur TF1, le 23 septembre 2007.

**« Je veux démontrer que la réforme
de l'État peut réduire le gaspillage de
l'argent public »**

N. Sarkozy, 2007.

**« L'Etat se révèle incapable d'analyser
les besoins et de programmer les
effectifs en conséquence »**

M. Seguin, 2009.

Avant d'approfondir les conséquences de la stigmatisation des fonctionnaires par le pouvoir politique actuel, revenons sur la nature « du fonctionnaire » du point de vue historique.

Tout d'abord il convient de préciser que l'administration s'est construite avec la mise en place progressive de l'État et ce même durant la monarchie et surtout l'Empire. Pour autant il convient de différencier les fonctionnaires, de la fonction publique. En effet si la seconde obtient du législateur un statut suite à la réorganisation de l'État au sortir de la Seconde Guerre Mondiale²⁵, **le terme de « fonctionnaire » apparaît dans les premiers débats tenus sous l'assemblée constituante, après la Révolution Française.**

Il s'agissait alors d'abolir le système des charges et offices vénaux qui, largement dispensés par le roi afin d'abonder son trésor, étaient devenus héréditaires et dont les détenteurs échappaient à son contrôle. D'où le fameux article 15 de la déclaration universelle des droits de l'homme de 1789 : *la société a le droit de demander des comptes à tout agent de son administration.*

Par la suite, en transférant la souveraineté nationale du roi au peuple, les révolutionnaires ont établi que le fonctionnaire devenait un délégué de la souveraineté nationale chargé de la mise en œuvre de la volonté politique au service du bien public. Et c'est cette définition de l'agent

²⁵ Loi du 19 octobre 1946 fixant le « Statut général de la fonction publique de l'Etat ».

de la fonction publique d'État que je retiens : dépositaire de la souveraineté nationale et garant de l'égalité républicaine. La fonction publique est triple : la fonction publique d'État (les ministères et les services déconcentrés – direction régionale et départementale), la fonction publique territoriale (Conseils généraux, régionaux et municipalités) et la fonction publique hospitalière. Je suis personnellement attaché à la fonction publique d'État garante du service public.

Revenons aux représentations étayées par le discours politique : la population active totale en 2007 est répartie entre 73% pour le secteur privé et 21% pour la fonction publique²⁶. Les fonctionnaires des trois fonctions publiques ont un effectif de 5,2 millions dont 2.5 millions pour la fonction publique d'État²⁷.

Voyons maintenant sur un temps long quelle est l'évolution des effectifs de la fonction publique d'État : en se basant sur le rapport de la cour des comptes²⁸ si l'on part d'un indice 100 en 1980, la population active atteint en 2007, 119 et les effectifs de la fonction publique d'État 114 soit une croissance moindre que la population active.

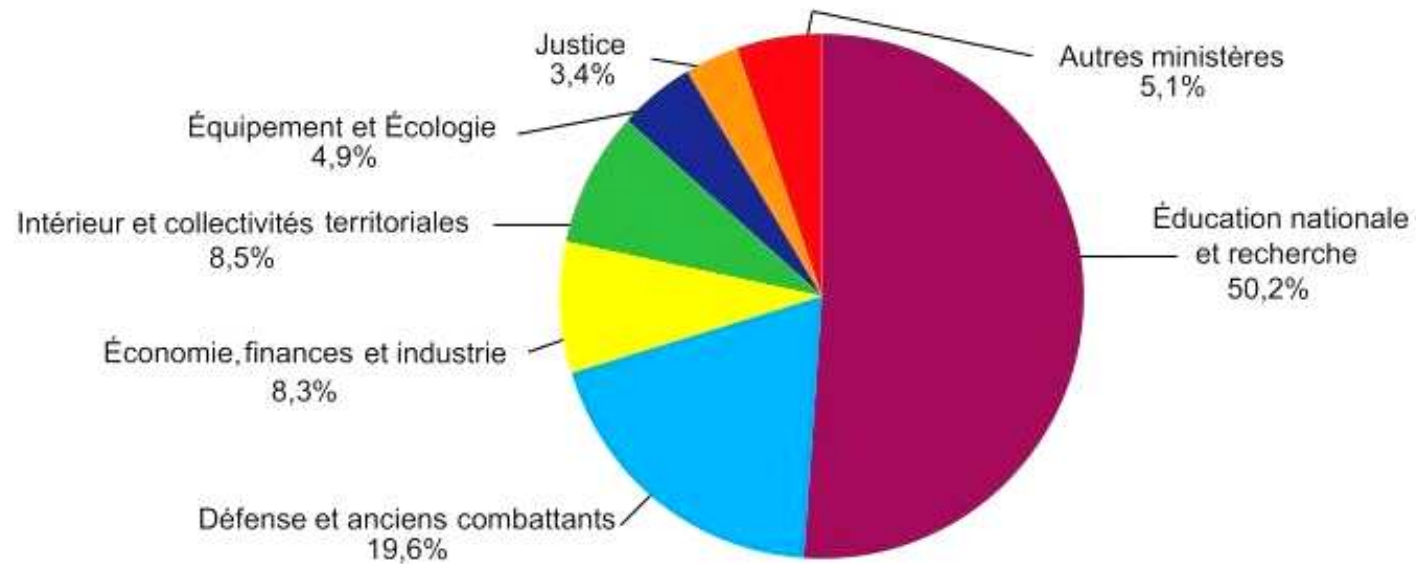
²⁶ Coll., *Rapport annuel sur l'état de la fonction publique. Fait & chiffres 2008-2009. Vol. 1.* DGAFP, La documentation Française, Paris, 2009.

²⁷ 47% pour la fonction publique d'Etat, 33% pour les collectivités territoriales et 20% pour la fonction publique Hospitalière, source Vol. 1. DGAFP. La documentation Française, Paris, 2009.

²⁸ Coll., *Rapport public thématique de la cour des comptes : les effectifs de l'Etat, 1980-2008. Etat des lieux,* décembre 2009.

Répartition des effectifs par ministère en 2007 en %

ANNUAIRE



Sources : Fichier Général de l'État (FGE), Insee. Traitement DGAFP, bureau des statistiques, des études et de l'évaluation.
Champ : emplois principaux, tous statuts. Hors bénéficiaires d'emplois aidés.

Si du fait des lois de décentralisation de 1983, les effectifs de la fonction publique territoriale ont augmenté mécaniquement, l'État lui est resté économe. Les faits sont têtus.

Mais qui sont donc ces 2.5 millions de fonctionnaires paresseux et privilégiés ? (cf. croquis).

50, 2 % des fonctionnaires d'État sont membres de l'Enseignant ou chercheurs, y'a-t-il trop de professeur par classe ? 3.4% des fonctionnaires d'État appartiennent au ministère de la justice, cette dernière est-elle si rapide qu'il faille réduire ses effectifs ? 8, 5 % des fonctionnaires d'État sont au ministère de l'Intérieur, y'a-t-il trop de policiers au regard de la demande de sécurité toujours plus affirmée ?

N'y a-t-il pas un paradoxe à dénoncer d'un côté le nombre excessif de fonctionnaires, le poids de l'emploi public dans les dépenses de l'État, le manque d'efficacité des fonctionnaires et de l'autre se plaindre de l'inégale répartition des services publics, de voir émerger une demande citoyenne de service étendu (plage d'ouverture plus grande par exemple) et d'une amélioration du service à l'utilisateur toujours plus importante ?

Comment considérer, dans ces conditions que les effectifs de fonctionnaires sont trop nombreux et qu'il s'agit de « gaspillage de l'argent public » ?

Et encore, je n'aborde que rapidement la question des délégations de service public à des opérateurs, plus communément appelée externalisation. De quoi s'agit-il ? Un exemple concret : la restauration scolaire qui est désormais confiée à de grandes entreprises privées (Scolarest, Eurest) respectant certes les normes sanitaires et diététiques mais que disent les enfants de la cantine ? Quid du plaisir des saveurs ?... Sans parler des autres fonctions dites supports : ménage, entretien... D'ailleurs pour rester dans le domaine de l'éducation, les chefs d'établissement scolaires savent bien que sans les contrats d'avenir et autres contrats d'aide à l'emploi (20h hebdomadaire à 590 euros net) pour faire le ménage dans les classes ou la plonge à la cantine, leur établissement ne tournerait pas.

Et finalement l'externalisation ne revient-elle pas à faire profiter, au sens propre, le secteur privé des secteurs rentables du service public ? Les accointances du Pouvoir en faveur des intérêts industriels et commerciaux y seraient-elle pour quelque chose ? À moins que ce ne soit simplement les directives européennes de libéralisation, mais ceci est une autre histoire.

Voyons maintenant le deuxième point : J'avais signalé plus haut que c'est en 1946 que le statut de la fonction publique d'État avait été établi par le législateur.

**Le privilège
de la sécurité de l'emploi ?
163 112 postes
supprimés en 5 ans.**

Afin d'enrichir la réflexion par la mise en relief historique, je voudrais vous soumettre cet extrait du discours du député Jules JEANNENEY²⁹ à la Chambre des députés de la troisième république, le 11 juillet 1907 : « [...] *La situation des fonctionnaires (...) n'a de valeur que si elle n'est point précaire, que si elle est l'abri des fantaisies, des injustices, de l'arbitraire toujours possible du pouvoir, que si elle est gouvernée par des règles fixes dont le respect est assuré, que si, pour tout dire en un mot, le fonctionnaire peut opposer au pouvoir son droit et si la fonction publique est[...] juridiquement protégée* ».

Certes en période de crise économique qui dure depuis maintenant 40 ans (sic) la sécurité de l'emploi peut apparaître comme un privilège mais étudions plus avant la nature des emplois dans la fonction publique d'État.

Signalons d'abord que tous les fonctionnaires ne sont pas titulaires. Cela peut surprendre mais on peut être fonctionnaire et être contractuel : les non-titulaires représentent 20% de la fonction publique d'État. Ensuite, il apparaît nécessaire de tordre le cou à l'idée communément admise du temps partiel chez les fonctionnaires, en effet « *c'est dans la fonction publique d'État que la quotité de travail moyenne des agents est la plus forte, avec 94.6% d'un temps plein*³⁰. »

²⁹ Il s'exprimait au nom de la « Commission de l'administration générale, départementale et communale, des cultes et de la décentralisation », chargée d'examiner le projet de loi sur les associations de fonctionnaires.

³⁰ Coll., *Rapport annuel de la fonction publique, volume 1, page 30. DGAFP*, La documentation Française, Paris, 2009.

Prenons ensuite **l'exemple de La Poste** qui est en passe de devenir une société anonyme à capital public. Entre 2004 et 2008 l'effectif des fonctionnaires a baissé de 38 600 soit 20% de moins sur la période et les effectifs dits contractuels au statut non garanti ont augmenté de 15 000 personnes. En 2008, seuls 60% des effectifs de la Poste sont fonctionnaires. Il est intéressant de noter que la lente mais réelle dégradation des services de La Poste est concomitante avec le recul du nombre de fonctionnaires qui assuraient la pérennité et la qualité du service.

Voyons maintenant ce qu'il en est de la sécurité de l'emploi dans l'ensemble de la fonction publique au regard de l'application du « non remplacement d'un fonctionnaire sur deux ».

Entre 2005 et 2007, c'est 70 512 postes d'agents de la fonction publique d'État qui sont supprimés dont 61 607 entre 2006 et 2007³¹. Puis 28 000 en 2008, 30 600 en 2009 et 34 000 prévus en 2010.

C'est donc 163 112 postes supprimés en 5 ans en vertu de la révision générale des politiques publiques (RGPP). Le regard vertueux de Marianne se détourne de ce qu'il conviendrait d'appeler « le plus grand plan social de tous les temps ».

³¹ Idem, page 34.

**« Grâce » à cette loi, les fonctionnaires
sont au même niveau que
les salariés du privé**

Mais sur cette règle de non remplacement, le Président de la cour des comptes d'alors, Philippe Seguin, émet quelques réserves : *L'État se révèle incapable d'analyser les besoins et de programmer ses effectifs en conséquence, sa politique du personnel est dictée principalement par des considérations budgétaires de court terme*³²

D'autre part, en terme de réduction des déficits, cette règle ne pourra fonctionner à long terme car selon la pyramide des âges (le fameux papy-boom) à partir de 2013, le nombre de départs en retraite dans la fonction publique d'État devrait tomber à environ 10 000 par an, ce qui reviendrait à une économie de seulement 5 000 postes.

Mais le gouvernement prévoit déjà la suite avec la loi relative à la mobilité et aux parcours professionnels dans la fonction publique³³ : tout fonctionnaire peut être l'objet d'une mutation d'office dans l'intérêt du service et ainsi être l'objet d'une mesure de réorientation professionnelle qui stipule³⁴ : *« lorsque le fonctionnaire a refusé successivement trois offres d'emploi public fermes et précises correspondant à son grade et à son projet personnalisé d'évolution professionnelle, et tenant compte de sa situation de famille et de son lieu de résidence habituel. Dans ce cas, il peut être placé en disponibilité d'office ou, le cas échéant, admis à la retraite. »*

Sachant que le fonctionnaire d'État est de par son statut tenu d'accepter les postes qui lui sont proposés et que

ceux-ci se situent sur la totalité du territoire national où s'exerce l'autorité de l'État ; sachant qu'à l'épreuve du réel on assiste à une absence totale d'accompagnement en terme de gestion des ressources humaines sur la mise en œuvre de la révision générale des politiques publiques (RGPP), j'émet de forts doutes sur l'adéquation entre les postes proposés et les contraintes géographiques ou familiales des fonctionnaires mutés par nécessité de service.

Quand la même situation dans le privé fait la une des journaux télévisés : les salariés parlent de plan social et de reclassement géographique inacceptable eu égard à leur attache familiale et territoriale. Grâce à cette loi, les fonctionnaires sont au même niveau que les salariés du privé.

Cette « mesure de réorientation professionnelle » cache en fait, à moyen terme, la réduction continue du bras armé de la République c'est-à-dire des fonctionnaires en « donnant le choix » entre opter pour un contrat de droit privé et abandonner son statut de fonctionnaire moyennant une prime ou bien demeurer agent de l'État.

Les exemples sont déjà multiples avec les organismes semi-publics (office public de l'habitat par exemple). Mais plus concrètement et en tant que fonctionnaire d'État, j'assiste actuellement dans « ma » Direction régionale à la même situation que dans les établissements scolaires : l'embauche de contractuel de droit privé en CDD afin de pouvoir faire tourner le service.

³² Cité par l'Expansion lors de la présentation à la presse du rapport le 9 décembre 2009.

³³ Loi n° 2009-972 du 3 août 2009, NOR : BCFX0805620L.

³⁴ Article 44 quater de la Loi n° 2009-972 du 3 août 2009, NOR : BCFX0805620L.

**3 suicides
dans le même service
en 18 mois**

Chers concitoyens, ce sont désormais les agences d'intérim qui mettent de l'huile dans les rouages de l'État dont vous dépendez !

Après le déshonneur d'être considéré par le pouvoir politique comme coupable de « gaspillage de l'argent public » voilà un dernier exemple vécu de la souffrance professionnelle induite par la fameuse RGPP : suite aux redéfinitions multiples du périmètre des ministères, les conséquences sur les services déconcentrés en régions sont multiples mais c'est concrètement pour un collègue qui exerçait toujours la même mission d'avoir changé entre 2007 et 2009, 2 fois de service, 5 fois de bureau et 2 fois de ministère !

À l'heure où un syndicat de France Télécom dénonce la gestion du personnel par le stress qui aurait conduit à la vague de suicide que l'on connaît, il y a de quoi se poser des questions. D'autant qu'il n'est pas besoin d'aller chercher loin pour retrouver une situation analogue : dans un des bâtiments de la cité administrative de Toulouse, 3 suicides ont eu lieu dans le même service en 18 mois.

D'ailleurs puisque les fonctionnaires sont « trop nombreux » et bien qu'ils bénéficient de « la sécurité » de l'emploi, « *une réforme complète de l'État au niveau territorial est entrée en vigueur, au 1^{er} janvier 2010, aboutissant à la suppression de très nombreuses directions régionales et départementales* »³⁵.

Pour conclure, je ne dénie pas l'inconvénient de la multiplication des niveaux administratifs qui sont aussi difficiles à vivre pour le citoyen que pour les fonctionnaires et je concède que la notion de « guichet unique » ainsi que les gains de productivité liés à l'informatisation sont une voie vers l'allégement des effectifs dont le coût représente environ 40% des dépenses totales de l'État.

Cependant je réfute l'approche purement quantitative qu'utilise le gouvernement sans réfléchir à articuler les effectifs avec les missions de service public qu'assurent les fonctionnaires d'État.

³⁵ Coll., *Extrait de la conclusion du Rapport de la cours des comptes, les effectifs de l'État, 1980-2008. État des lieux*, décembre 2009.

Les agents de l'État sont les délégués de la souveraineté nationale, derniers piliers de ce qui reste de l'État providence qui a fait l'excellence et la singularité du système français.

Ceux-ci étant le dernier rempart de l'égalité d'accès aux services publics sur le territoire. En effet, quid des régions rurales dépeuplées ? Doit-on se satisfaire des points relais service qui font d'ores et déjà office d'épicerie, bar-tabac, dépôt de pain, relais poste qui « animeront » des pays reculés, des territoires ruraux isolés, car n'étant plus desservis par le train ?

Les agents de l'État sont les délégués de la souveraineté nationale, derniers piliers de ce qui reste de l'État providence qui a fait l'excellence et la singularité du système français.

D'ailleurs n'a-t-il pas fait ses preuves durant la dernière crise bancaire en faisant office d'amortisseur ? Jusqu'à quand les citoyens se détourneront de ce qui leur appartient pour se contenter de n'être que des usagers ?

Pour paraphraser un monarque dont le sentiment de sa propre puissance n'avait rien à envier à celle de notre actuel Président :

l'État, c'est vous !

Isidore LAPILLULE,
Hussard noir de la République.

VIVRE
C'EST PASSER D'UN ESPACE À UN
AUTRE EN ESSAYANT
DE NE PAS SE COGNER³⁶

³⁶ G. Perec, *Espaces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974.

Le vacataire est dans le prêt

Où comment un intermittent du spectacle apprend par un conseiller financier que les tests ADN ont de sérieux concurrents et qu'il est bon d'être compétitif par les temps qui courent.

L'INTERMITTENT

Je venais de passer cinq ans dans le secteur de l'orientation et l'insertion professionnelle, déjà usé par la logique « bilan - placement ». Étonnant ce vocabulaire de comptable ou d'économiste que l'on retrouve dans cet endroit : *bilan, placement*, pour parler du parcours des gens, évoquer avec eux leurs envies possibles de (re)travailler, leurs capacités à imaginer quelque chose d'autre, un projet dans lequel s'impliquer, s'investir... *investissement ; bilan* de « compétences » qu'il faudra mettre à *profit ; placer* les gens. En tant que conseiller en insertion, je peinais à me considérer dans le champ de l'aide, ayant l'impression en y participant de « collaborer », de devenir *comptable* d'une *entreprise* dont je refusais les *valeurs*.

Pendant cette période, c'est Éducateur spécialisé qui me servait de référence, de point de comparaison. Qu'est ce que cela veut dire ? Simplement que dans des moments de dialogue interne, de causerie psychique où soi discute avec soi-même, j'utilisais pour m'expliquer cet intitulé scabreux de « conseiller en insertion » derrière lequel on trouve des psychologues et aussi des commerciaux... ce qu'on peut appeler une stratégie de comparaison, disons sociale, avec les éducateurs. Pourquoi cette comparaison salvatrice ? Peut-être que l'humain dans son activité mentale aime à se situer dans une sorte de grand échiquier des professions ? Pourquoi les éducateurs ? Peut-être que je trouvais des affinités avec leur métier : entretiens avec des personnes plus ou moins en questionnement, notion de pro-jet, animation de groupe, personnes souvent en difficulté, social... Peut-être.

En tout cas, j'avais décidé de ne plus
travailler au sein d'un associatif qui prône
fièrement la ...

En tout cas, j'avais décidé de ne plus travailler au sein d'un associatif qui prône fièrement la « qualité » comme critère de cotation. J'ose à peine écrire ce mot tellement les logiques, manuels, référentiels... « qualité » sont en train de le détourner de sa valeur, si je puis dire. Lors d'une « formation qualité » dispensée au sein d'une association dont j'étais salarié, j'entendis l'expression « traçabilité du demandeur d'emploi » dans la bouche de la « référente qualité »³⁷. Aucune réaction de sa part quand je lui demandai de répéter, histoire de voir si j'avais bien entendu. Elle répéta, tout simplement. Dans l'insertion professionnelle, accompagner une personne reviendrait à faire un suivi, au sens de la suivre à la trace ? En désaccord avec l'orientation de ce secteur, je refusais la proposition d'un nouveau CDD et décidais de me tourner vers la formation. Je faisais déjà quelques vacations de formateur dans le champ du travail social, je ne ferais désormais que cela... Et je devenais par la même occasion, un vacataire.

Le premier moment où j'ai ressenti que je devenais « vraiment » un vacataire, c'est lorsque le fait de me loger sous ce statut s'est, là aussi, accompagné d'un phénomène psychologique : l'éducateur spécialisé s'est rapidement évanoui dans mon esprit, il n'était plus en tous cas un pôle de comparaison. Un autre acteur professionnel remplissait peu à peu cette fonction au fil de mes vacations. Sans que personne

³⁷ Autour de cette logique de la « traçabilité » fleurissent de nombreux termes et dispositifs dans le monde du travail actuellement. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Il en sera question prochainement dans cette revue.

ne me l'ait demandé, je ne tardais pas à me sentir davantage concerné par le sort de mes nouveaux amis, cousins, frères de mon imaginaire, eux dont j'avais entendu les cris lors de manifestations concernant leurs droits et acquis sociaux quelque temps auparavant, cris ô combien précurseurs de ceux de tous les chômeurs, eux : les intermittents du spectacle.

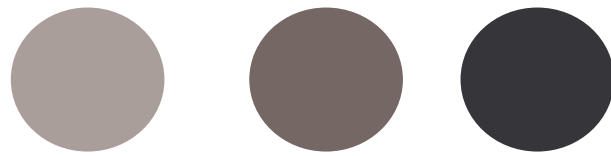
Peut-être que j'ai trouvé des affinités avec leur statut : salaires en fonction des dates qu'on a, indemnisation Assedic pour les mois sans travail (pour ceux qui y ont droit), temps de préparation nécessaire au bon déroulement d'une prestation... Peut-être. En tout cas dans mon esprit, être vacataire, adopter ce statut (ou plutôt être adopté par lui) c'est être comme un intermittent du spectacle. Représentation.

Et pour mon banquier aussi d'ailleurs...

LE CONSEILLER FINANCIER

- « Et vous M. ?
- Heu, formateur pour des organismes de formation sur le bassin toulousain ».

J'explique alors à ce conseiller financier que je travaille pour différentes écoles, associations, organismes de formation. J'ai préparé dans ma chemise tous mes bulletins de salaires de cette dernière année.



Je me suis même rasé, sur les conseils de mon amie qui considère que lors de ce type d'entretien il faut donner une bonne image. En effet, on veut acheter une maison et on commence alors notre tournée des conseillers, des banques, auxquels il faut quand même plaire un peu avant d'avoir leur « conseil ». Va pour l'image...

Pourquoi je ne suis pas surpris ? Il ne prend aucune note pendant que je parle de mes employeurs mais je ne suis pas surpris. Il me regarde fixement, impassible. Il avait pourtant noté quelque chose quand ma compagne a lâché le mot sacré : « Fonctionnaire ». Il ignore d'ailleurs qu'elle a galéré pour l'avoir ce statut, avec oral de concours à Paris, un oral chronométré par un minuteur dont elle entendait le tic tac pendant l'entretien ; fantaisie du jury ?... et son premier remplacement à l'autre bout du département à une heure du domicile avec enfant en bas âge. Bref, là il avait pris des notes en vue d'un conseil aiguisé, affûté. Mais pour un vacataire intrépide qui par mégarde s'aventurait dans son bureau, il sortait son arme absolue, le regard de poisson mort version ennui mortel. Je voyais peu à peu s'avancer le couteau qui coupe la ficelle et laisse le cerf-volant errer dans le ciel, emportant avec lui le rêve d'une petite maison à la campagne, celle du clan, de la familia. La notre.

- « Mm Mm, mais sinon ? Vous n'avez pas de statut ? C'est quoi votre statut ? »

Et là, ras le bol ! Dans un moment de pure folie :

- « Si... Vacataire ! »

Ô soulagement... Le mot est porté par le souffle de l'espérance. Une fois prononcé il résonne dans ma tête, le sang afflue dans mon corps. J'y suis. Ça va passer...

Mais non, il ne note toujours pas ! Son regard transparent laisse la place en une demi seconde à un œil torve. Il se tourne vers mon amie et, calcullette à la main, explique que notre demande de prêt ne se fera que sur la base de son salaire à elle car « le salaire de M. ne peut être pris en compte, il n'est pas assez régulier. C'est ça la particularité des vacataires, non ? », nous dit-il. Petite piquûre...

Quel con ! Je paye pourtant un loyer depuis plus de dix ans, sans aucun retard, chacun des propriétaires des différents appartements que j'ai loués pourrait en attester. Notre style de vie avec mon amie nous convient, on tient compte de nos salaires, on *gère* comme on dit. Je réalise que les collègues de ce conseiller se foutent pas mal de mon statut lorsqu'il s'agit de nous envoyer par courrier, par tonne de courrier, leurs offres commerciales pourries ; ces offres dont personne ne veut et dont on accepte par résignation qu'elles encombrant nos boîtes à lettres. Une nouvelle carte ? Des points bonus ? Une nouvelle assurance ? Vous pourrez gagner trois euros... par an ! Quelle énergie dépensent-ils dans ces gesticulations commerciales, quêtant le chiffre.



Maison, campagne et Lise bien au chaud dans le ventre de sa mère qui entend ces conneries... Non, non, je ne cède pas !

- « Heu, si je peux me permettre, quand on est formateur vacataire on peut avoir un salaire régulier. Quand j'ai du travail je suis rémunéré par mes employeurs et pour les mois sans travail, il y en a au moins deux par an avec les vacances scolaires en cumulé, ce sont les Assedic qui prennent le relais.
- Ah bon ?
- Oui ! »

Et là, un moment de grâce, une symbiose ; je me sentais désarçonné, même catapulté, condamné à vagabonder sur un tapis volant virevoltant au gré d'un vent soufflé par un géant capitaliste. Exit le vacataire. Pas dans les clous. Pas sérieux. Professionnel de la vacance. M'a l'air d'un juilletiste, peut-être un aoûtien ? Voilà que c'est le conseiller lui-même qui me rattrape en pleine perdition :

- « C'est un peu comme les intermittents du spectacle alors ? me demande-t-il. Non parce que j'ai déjà monté des dossiers pour des intermittents du spectacle. Ça je peux faire ! »

Oui ! C'est ça ! Les intermittents du spectacle ! Bien rasé, avec dans ma chemise des photocopies de mes bulletins de salaire, trésor de pirate dont il semblait se foutre d'ailleurs royalement, je lui donnais maintenant entière satisfaction : j'étais connu de ses services. Ah les banques : le cœur sur la main et l'autre main dans la poche du client pour vérifier ses ressources... Vacataire ? Non, pas bien ! Il voulait de l'intermittent, j'assurerais le spectacle ! Sourire aux lèvres :

- « Oui, c'est un peu comme les intermittents du spectacle vous avez raison ! » .

Si tu y crois, j'y crois aussi, c'est ça la magie du spectacle. Et en plus, je m'étais déjà découvert un lien de parenté avec les intermittents, mes cousins, mes frères d'imaginaire. Lien de parenté confirmé donc par un conseiller financier : mieux qu'un test ADN ! Il a du nez ce conseiller !

La fin de l'entretien se passa mieux grâce à ce rapprochement, disons familial, entre le statut de vacataire et celui des intermittents. Même statut, même combat ? Mais pour la petite histoire, nous n'avons pas obtenu de prêt pour une maison avec cette agence. Je n'avais pas assez d'ancienneté pour que ma situation professionnelle puisse être prise en compte dans le calcul.



Songez plutôt, il fallait attester de quatre ans de travail en tant que vacataire, « c'est les critères ici » nous expliqua notre interlocuteur après vérification. Or, je ne voguais sur les mers parfois agitées de la vacation que depuis seulement trois ans. C'est ballot.

Au final, je m'étais préparé pour prendre le départ d'une course au prêt immobilier. Un petit cent mètres ? Peut-être un deux cents ? Je m'étais imaginé foulant la piste à grandes enjambées, chacun de mes bulletins de salaire me rapprochant de la ligne blanche sur laquelle mes yeux étaient rivés. Mais je découvrais que quelqu'un avait disposé des haies sur la piste. Et d'abord, m'autoriserait-on seulement à prendre le départ ? Serais-je considéré comme assez compétiteur ? Heu pardon, compétitif ? Sur la ligne de départ, prêt à (re)bondir au signal du starter, le taulier avec son pistolet en plastique :

« Vacataire ? Prêt ? Sortez ! »

Julian ERPALO



Hier, j'ai surpris France-Télécom semant des graines de suicide

Les suicides³⁸ à France Télécom ne sont pas une mode qui déferle, mais une éclosion de graines empoisonnées, semées depuis des décennies.

Dans les années 80/90, j'étais ergonome dans une grande direction de France Télécom délocalisée de Paris à Blagnac, près de Toulouse. À l'époque, tous les délocalisés (souvent des couples) étaient volontaires en

raison d'avantages palpables : primes de mobilité, autre qualité de vie, de transport, de logement.

Cette direction nationale comptait environ 800 personnes à Blagnac et 6 000 dans ses directions « régionales » dont les sièges étaient à Lyon, Metz, Nantes, Paris, Toulouse.

À Paris, la DG (direction générale), sous l'impulsion d'un DRH éclairé et de quelques collaborateurs convaincus, avait mis en place un service national comptant une

centaine d'ergonomes ou assimilés pour 150 000 agents.

À quoi sert un ergonome ? En résumé, c'est un analyste du travail dont la tâche est de créer des situations où les opérateurs sont placés dans de meilleures conditions de confort, de sécurité et d'efficacité. *Confort*, on voit là le profit pour les agents. *Efficacité*, on voit celui de l'entreprise. L'intérêt commun est dans la *sécurité*, la diminution des accidents de travail.

³⁸ Source : <http://www.legrandsoir.info/Hier-j-ai-surpris-France-Telecom-semant-des-graines-de-suicide.html>, 2 octobre 2009, article revu par l'auteur, septembre 2010.

Il fallait « introduire une dose de stress dans l'entreprise ».

En ces lieux de coopération et d'antagonisme que sont les entreprises, les ergonomes développent des opérations gagnant-gagnant, en collaboration avec les directeurs d'établissements, les cadres, les agents, les syndicats et les CHSCT.

Pour arriver à leurs résultats, ils pratiquent de minutieuses observations du travail, dialoguent avec les opérateurs, avec les cadres, étudient les locaux, les documents de travail, les matériels, les notes de service, les modes opératoires, etc. Ils interviennent sur les ambiances thermique, lumineuse, sonore, l'agencement des postes de travail, le contenu du travail, son rythme et son organisation même.

Leur formation emprunte entre autres à la psychologie, à la sociologie, à la physiologie. Dans le jargon des directeurs de France Télécom (essentiellement issus de l'école Polytechnique) adeptes des « *sciences dures* », il s'agissait là de « *sciences molles* », donc de théories fumeuses.

À l'époque (je doute que cela ait beaucoup changé depuis), un diplômé d'une grande école, pouvait entrer dans le monde du travail à moins de 30 ans et gérer illico des dizaines, voire des centaines de salariés, avec une formation minimale sur ces sciences méprisées. Le fait qu'elles soient peu enseignées à Polytechnique suffisait d'ailleurs à prouver qu'elles servaient tout juste à sodomiser les diptères.

Le DRH, fondateur de l'équipe d'ergonomie, parti (ou débarqué), France Télécom n'eut de cesse que de résorber cette niche de plaisantins dont l'activité faisait obstacle au management intuitif, ou dépoussiéré en surface par des bonimenteurs en costars croisés et cravates rayées, pseudos experts de cabinets de consultants dont les attachés-cases étaient bourrés de recettes magiques pour améliorer en un temps record la gestion des « *ressources humaines* », réduire les coûts du travail, améliorer la productivité.

Le ramage de ces individus faisait ouvrir un large bec à nos décideurs qui, ignorants du fonctionnement des hommes et surtout des groupes, gobaient les théories les plus débiles et les plus coûteuses (donc excellentes, sinon elles seraient bon marché).

J'ai vécu l'époque où les ergonomes de France Télécom, en rangs de plus en plus clairsemés, essayaient, non sans risque pour leur carrière, d'alerter les dirigeants de leur entreprise sur la dangerosité des solutions qui leur étaient vendues. L'une d'elle, je ne saurais l'oublier tant elle nous faisait hurler, était que pour améliorer la productivité, il fallait « introduire une dose de stress dans l'entreprise ». Quiconque doute de la véracité de cette information devrait consulter la presse de l'époque qui promouvait avec ravissement cette méthode de management.

La liste des futurs suicides s'est ouverte ainsi.

« **Ordre fut donné**
de nettoyer le sol
de marbre rose
où il s'était écrasé »

Les ergonomes savaient, parce qu'ils l'avaient étudié et que des expériences l'avaient scientifiquement démontré, que le stress inhibe une partie des capacités du cerveau, favorise les erreurs et les accidents. Ils savaient aussi qu'il provoque des maladies physiques et atteint la santé psychique.

En face d'eux, des docteurs Diafoirus prétendaient avoir inventé la pipette pour instiller le poison à doses millimétrées. Leur geste médical n'étant pas sûr à 100%, des agents overdosés commencèrent à se jeter par les fenêtres.

L'ancien directeur de France Télécom a sans doute sa part de responsabilité dans la vague de suicides, mais il n'est pas le seul. Il est celui qu'on peut attraper quand les autres, ayant dirigé une entreprise nationale naguère prospère, sont partis en laissant derrière eux une machine commerciale cotée en bourse, endettée

jusqu'au cou, avec un personnel désarmé. Il a suivi la voie mortifère où les salariés sont vus comme des citrons ou des fourmis à affoler à coups de pieds pour qu'elles s'agitent. Les personnels, sans qui l'entreprise n'est rien (pardonnez cette banalité, écrite au cas où un directeur général me lirait), figuraient et figurent dans des dossiers noirs étiquetés : « *sur-effectifs* », « *coûts à résorber* », « *postes à supprimer* », « *mutations d'office* », « *commercial* ».

Quand, il y a une quinzaine d'années, un Ingénieur général, chef d'un service où je travaillais s'est jeté du haut de l'escalier de la direction de Blagnac au sortir d'une réunion où il avait appris que son service était délocalisé à Nantes, ordre fut donné de nettoyer le sol de marbre rose où il s'était écrasé et de ne pas alerter la presse, de ne pas écrire un mot dans le journal d'entreprise.

Casser le thermomètre.... Feu vert pour les suicides à venir.

Puis, débarquèrent les marchands de « *Cercles de qualités* » attrape-nigauds qui nous vinrent du Japon après avoir été validés aux States. Une autre fumisterie abêtissante devant laquelle les ergonomes tordirent le nez mais qui s'imposa à raison de dizaines de milliers d'exemplaires dans l'entreprise. Coûteuses bulles de savon qui éclatèrent toutes à la vitesse de la lumière. Il n'en subsiste plus aucune. Plus durable fut l'infantilisation manœuvrière par les pin's dont l'accrochage au revers de la veste des sans-grades et des décideurs donnant l'exemple, était preuve d'intégration dans la grande famille de France Télécom, donc de sa cohésion sociale. Et de la supposée capacité des bons sauvages du bas, à qui on allait voler leur Statut, à se laisser éblouir par de la bimbeloterie.

**« Des escrocs enjoués
promettaient la lune »**

Vinrent aussi les promoteurs de séminaires sans cravate, voire en short. Et en avant pour les jeux de rôles, les brainstormings, les papers-boards savamment constellés de gommettes de couleurs variées, les tableaux blancs égayés de cercles, de carrés, de flèches, de post-its, d'arbres d'Ishikawa, de diagrammes de Pareto, autant de méthodes dont la possible valeur intrinsèque était instrumentalisée pour avaliser l'idée erronée qu'il n'est pas besoin d'un savoir sur l'homme pour résoudre les problèmes de l'homme au travail. Le « *bon sens* » dont mon maître en ergonomie disait crûment qu'il est « *la connerie unanimement partagée par un groupe homogène* » suffisait. Les médias ne juraient-ils pas qu'en d'autres lieux, des « chirurgiens aux mains nues » opéraient de l'appendicite sans ouvrir les ventres et sans avoir fréquenté l'Académie de médecine ?

Des escrocs enjoués promettaient la lune, les décideurs naïfs regardaient le ciel, les ergonomes essayaient de mordre le doigt. Nous

avons échappé de peu aux sauts à l'élastique et aux marches pieds nus sur les braises. J'ai quitté cette maison quand le triomphe des charlatans planétaires était si patent qu'il me fallait partir ou me compromettre. D'autres ont dû rester qui ont étouffé leur spleen dans un nœud coulant.

J'extrait de mes archives un numéro spécial du journal « *L'Autan* » que le syndicat CGT des télécommunications de la Haute-Garonne avait édité pour dénoncer ces dérives en octobre 1990 (20 ans, déjà !). On y lit que la direction sise à Blagnac venait de signer un contrat qui lui coûta près de 2 millions de francs (304 898 euros) avec deux joyeux drilles, beaux parleurs qui se faisaient fort de modifier l'état d'esprit de 6 000 agents en deux jours de stage. En fait, les malins allaient former 20 animateurs de France Télécom qui auraient ensuite à appliquer la méthode aux autres avec les documents fournis (vendus !) : cassettes vidéo, transparents, stylo

spécial (sic), un livre écrit par les deux génies et un test permettant en quelques réponses de se classer soi-même dans un des 4 types de personnalités existants (4, pas un de plus). Un syndicaliste curieux découvrit que cette merveille d'introspection moderne était déjà utilisée dans l'armée états-unienne en 1928. Pour France Télécom, elle avait été rajeunie par l'adjonction d'un procédé de grattage, style « *Tac au tac* ».

Le contrat comportait une règle idiote à laquelle il était pourtant impossible de déroger, le directeur national, ayant grade d'Ingénieur Général, y veillant personnellement : les formations devaient avoir lieu hors de la région d'affectation des personnels. Des milliers d'agents, souvent « *volontaires-désignés-d'office* », parcoururent la France en tout sens, les Marseillais visitant Brest, les Bordelais fonçant à Strasbourg, les Lillois découvrant Bayonne.

**« Et alors ? Quand une
de mes juments met
bas, je n'arrive pas en
retard. ».**

Le chassé-croisé entraîna la perte de dizaines de milliers d'heures de travail et des millions de francs de dépenses supplémentaires, nullement inutiles pourtant, auraient dit ceux qui pensaient que la mobilité forcée doit s'apprendre assez tôt afin que chacun accepte demain une mutation tous les trois ans avec un minimum de pendaison sur les lieux de travail.

Pendant ce temps, les ergonomes reculaient, toujours moins nombreux, toujours moins écoutés, toujours moins promis à une belle carrière.

Le management camouflait sa brutalité croissante sous des gadgets clinquants, ruineux et superflus. Puis, le plus gros de l'opération de décervelage étant fait, on manœuvra sans masque. À la hussarde.

Il me souvient de ce jeune chef d'un service d'une cinquantaine d'agents et de cadres, bardé de diplômes, qui ne comprit pas qu'à son pot de début d'année, seules trois personnes étaient présentes : sa

secrétaire et deux fayots (ou pétochards). Il alla pleurer dans le bureau de la psychologue affectée au management qui découvrit en l'interrogeant qu'il ne lui venait jamais à l'idée de saluer son personnel le matin. Il apprit par elle que cette perte de temps était malheureusement d'usage, ailleurs.

Je tiens de source sûre cette histoire d'un jeune cadre sup, arrivant en retard, essoufflé mais radieux dans la grande salle où se tenait un conseil de direction. Il s'excusa en annonçant qu'il rentrait de la maternité où sa femme venait d'accoucher. Un ingénieur, éleveur de chevaux à ses heures perdues, lui rétorqua : « *Et alors ? Quand une de mes juments met bas, je n'arrive pas en retard.* ». La réplique était assez vile pour que le directeur national lui lance un « *Je vous en prie !* » outré.

Mais personne ne lui a sauté au collet pour le sortir de la pièce. Les futurs suicides s'alimentent de ces arrogances impunies et donc répétées.

Un temps, regrettant mes anciens collègues, j'allais déjeuner avec eux au restaurant d'entreprise. Je n'entendais que lamentations, annonce de mutations non voulues, obligations de performances, tableaux d'activités à remplir, fiches d'évaluation individuelles, objectifs chiffrés, affectations de techniciens supérieurs à la vente de téléphones portables, craintes pour leurs primes, bon vouloir du N+1 pour l'avancement, détestation des décideurs. Accablement et rêve de retraite.

Il me souvient aussi de ces cadres sup se croyant intouchables, jamais une grève, pas syndiqués, très impliqués, à qui la direction annonçait un beau jour que leur poste était supprimé, qu'ils devaient se trouver un « *point de chute* » et qui vivaient alors des mois entiers d'inactivité sur le lieu de travail, niés, humiliés.

« Son allégeance ne suffisait pas
à effacer l'essentiel : sur un
listing, il était un pion sans
visage, sans famille, sans âme
et sans chair, une « unité »
gonflant un total ».

Chacun d'eux s'employait fébrilement à « *se vendre* », tremblant qu'on lui impose un poste à Hazebrouck ou à Triffouilly-Lez-Engelure, charmante localité qui n'offrirait pas d'emploi à son épouse et de lycée à ses enfants. Partir ? Mourir ?

J'ai connu un cadre supérieur de 55 ans, chargé de famille, bien décidé à travailler encore 5 ans, acharné à donner satisfaction jusqu'à sacrifier des soirées et des week-ends, qui accompagna tous les changements sans lever un sourcil, qui ne broncha pas quand les premières victimes se plainquirent et que son chef convoqua un vendredi pour lui dire qu'il avait le droit de partir en préretraite et que ça serait bien qu'il le fasse. Sur l'air de : « *Me suis-je bien fait comprendre ?* ». Viré ! Fissa ! Car son allégeance ne suffisait pas à effacer l'essentiel : sur un listing, il était un pion sans visage, sans famille, sans âme et sans chair, une « unité » gonflant un total.

France Télécom aujourd'hui, c'est vingt ans d'incompétence hautaine, sûre d'elle et dominatrice, de cruauté, de morgue, d'ignorance crasse et revendiquée dans la gestion de femmes et d'hommes qui étaient fiers d'œuvrer pour le public. Pour le pays.

Au bonheur de préserver le tissu rural en s'enfonçant dans la montagne pour aller installer un téléphone à « *la petite mémé de l'Ariège* » qui enlève la housse protégeant l'appareil quand les enfants pensent à l'appeler de la ville, s'est substituée la tâche roublarde de fourguer des contrats incompréhensibles, des forfaits téléphoniques non souhaités à de pauvres gens dont le pouvoir d'achat est en chute libre.

Parfois, des agents de France Télécom se lavent de ces souillures en se jetant dans un torrent.

Didier Lombard, le PDG, peut bloquer quelques-uns des engrenages meurtriers, embaucher des psychologues, dire à tous qu'il les aime. De son vivant, il ne réparera pas

les dégâts. Par effet d'hystérésis, le paquebot dont les machines sont stoppées continue sur sa lancée. Pour l'empêcher d'échouer, pour éviter le choc qui jettera des poignées de passagers par-dessus le bastingage, il faudrait faire machines arrière, toutes.

Et cela ne se fera pas, foi de Nicolas Sarkozy ! Foi de privatiseurs ! Foi d'Union européenne ! Foi de Traité de Lisbonne ! Foi de Concurrence libre et non faussée ! Foi de CAC 40 ! Foi de FMI !

Ah ! qu'accède aux commandes une vraie gauche décidée à tenir tête aux susnommés, une gauche ayant dans son programme le respect de chacun, la reconnaissance des services rendus à la population et un chouïa d'amour, si le mot n'est pas devenu choquant dans les conseils d'administration et dans les ministères.

Maxime VIVAS³⁹

³⁹ Ex cadre de France Télécom, ex ergonome européen®, Maxime Vivas a été concepteur de formations en ergonomie et sécurité. Il vit et travaille en Haute-Garonne. Il a publié plus de dix livres et notamment *Paris Brune* aux éditions Le Temps des Cerises (prix Roger Vailland), et *La Bousculade*, aux éditions de l'Aube.

Note au lecteur : cette critique ne traite pas des vertus techniques, nombreuses, de l'art cinématographique du réalisateur ni de l'esthétique, quoique si l'on parle de sens et d'humanité, il y a bien là nécessité de grâce...

Antichrist

Ce film a défrayé la chronique lors de l'édition 2009 du festival de Cannes.

Personnellement, je me suis tenu à l'abri des dites chroniques et pris le temps de le découvrir, vierge de tout commentaire, en mon heure.

Un homme et une femme, compagnons de vie, vont dans une maison perdue au fond des bois pour tenter de faire le deuil de la mort de leur petit garçon défenestré alors qu'ils faisaient l'amour.

L'homme est un thérapeute, la femme fait une thèse sur la violence faite aux femmes dans les âges.

Allégorie continuelle de la nature et de la culture, de la jouissance et de sa culpabilité, de la possession et du lâcher

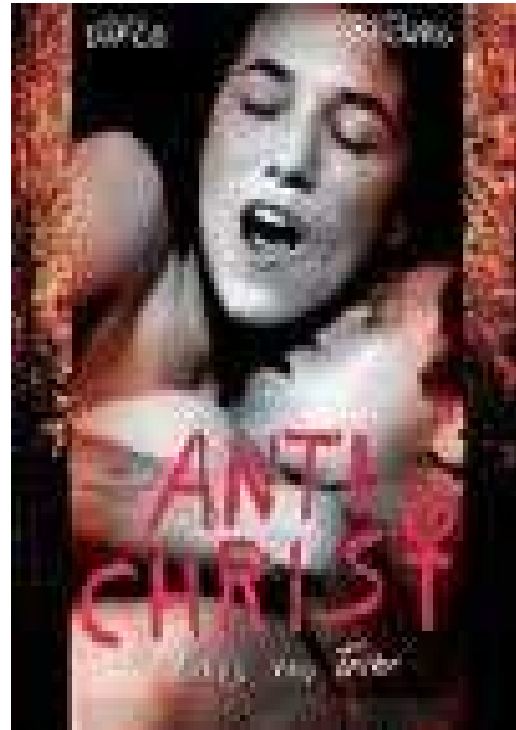
prise, cette œuvre baignée dans une lumière crépusculaire met le spectateur en transe dans le sens où elle transcende les sens et parle au plus profond de ce qu'il possède, enfoui.

Et il faut être empathique pour supporter certains passages qui taillent la chair, comme ceux qui renvoient l'humanité des personnages en face de leur animalité.

C'est parce qu'elle était en train de jouir de ce sexe aimé qu'apercevant du coin de l'œil l'enfant disparaissant, elle n'a pu s'extirper de cette étreinte. Point focal de la culpabilité qu'elle seule semble porter. La faute originelle ?

S'extraire, l'aurait-elle même voulu ?

Point d'effroi dans ce regard extatique en coin...



Et le spectateur d'apprendre que cette mère mettait systématiquement à l'envers les chaussures de son petit garçon, au point de lui déformer les pieds. Mauvaise mère ? Il n'y a pas la place dans ce film pour le jugement de valeur, j'y ai vu la difficulté des mères à laisser – sans mauvais jeu de mot – s'envoler du nid leur petit protégé devenu grand.

Problématique de la jouissance et du couple aussi, avec cette impossibilité pourtant bien connue des professionnels d'analyser leur propre couple. Et pourtant avec une efficacité qui n'a d'égale que sa distance, son compagnon entreprend de le faire, l'arrachant aux traitements médicamenteux proposés à sa compagne après un mois entier de coma suite au choc.

Le cinéaste ne jette pourtant pas un regard dénonciateur sur l'appel de la chair car les seuls rires du film seront lors d'un câlin sur le lit parental, alors qu'ils n'avaient pas encore entrepris leur voyage fatal. D'ailleurs les étreintes n'ont rien d'obscène, elles ne sont pas violentes, même pas désabusées, ce sont des étreintes naturelles, au sens propre, où l'émotion se confond avec la grimace, laissant le spectateur dubitatif.

Et quand l'attraction, la dépendance devient trop forte, c'est littéralement un boulet que l'héroïne visse à la jambe de son compagnon : manière de se défaire du mentor détaché qui lui fait explorer ses propres peurs, façon de rendre

infirmes cet objet de désir, manière de transformer en objet celui qui la traite froidement et frénétiquement en « sujet », en patiente. À ce moment du film, la masturbation qu'elle inflige à son compagnon (n')écloie seulement (que) des jets de sang comme une dénonciation du sexe sans tendresse, de l'extase mécanique.

Ainsi, celle dont les peurs profondes sont de se fondre avec la nature, ne se satisfait pas vraiment d'un onanisme acharné, nue sous la pluie d'un crépuscule égaré. Alors vient le geste irréparable : s'estropier, enlever ce par quoi son humanité pêche à trouver la paix : l'auto-excision.

Comme le disait son compagnon du temps où la violence ne s'était pas encore déchaînée : « te rends-tu compte qu'avec cette manière de faire ton deuil, tu deviens à ton tour l'auteur des violences faites aux femmes sur lesquelles pourtant tu travailles pour ta thèse ? ». Cercle insondable de l'âme humaine, reflets infinis renvoyés avec maestria par le cinéaste.

Le compagnon ne se rendait pas compte alors qu'en allant au plus profond de soi, en guidant sa bien-aimée pour lui faire affronter ses peurs, dans ce décor isolé, c'est l'animalité qu'il rendait à la vie.

Antichrist, Danemark, 2009. 1h44. Lors de sa sortie en salle, ce film était interdit au moins de 16 ans. Un film de Lars von Trier avec Charlotte Gainsbourg (prix de l'interprétation féminine à Cannes) et Willem Defoe.

Et quand il fuit, rampant dans la forêt étrange, traînant ce boulet vissé à sa jambe meurtrie, c'est dans un terrier qu'il trouve asile. Pour se retrouver face à face avec un corbeau, après avoir croisé dans son périple des silhouettes fantomatiques de renard, de biche. Animaux qu'il fixe avec le même regard détaché que sa femme regardant la chute de son enfant : une réalité observée qui n'a de sens que par ce qu'elle renvoie de l'observateur.

Et ce face à face avec l'animalité sauvage de l'Homme masculin épris de volonté de maîtrise, rameutera sa compagne par les cris du corbeau que celui-ci peine à faire taire à coup de caillou, enfermé dans le petit espace du terrier comme un mâle dans ces certitudes.

Il ne restera alors que deux animalités s'affrontant, deux êtres dépourvus de tout vernis culturel, deux individus orphelins de leur humanité pris dans l'engrenage d'une histoire séculaire.

Et quand finalement la passion se consume comme on brûle le veau d'or, c'est bien une foule fantomatique de femmes ployant sous leurs hydres damnées, qui dévale la colline.

Il tentera alors de s'échapper de cette Nature bestiale, pour rejoindre un hypothétique lieu civilisé.

Ce film est une ode à l'Humanité féminine, dont le cinéaste n'a su se dépêtrer qu'en la clouant sur la croix de ses désirs, niant le libre arbitre de C. Gainsbourg, la féminine compagne dans un huit clos crépusculaire.

Il n'y a rien de plus violent que de se confronter à ses propres violences, n'en déplaise aux « âmes sensibles ».

Chapeau, l'artiste !

Xavier FIDELLE-GAY⁴⁰

⁴⁰ Xavier, 42 ans, vit à Albi, cinématovore.

FAIS ATTENTION
À TES OREILLES
ELLES ONT DES MURS⁴¹

⁴¹ Enragés anonymes, *Interdit d'interdire*, Paris, L'esprit frappeur, 2004, p. 75.

L'homme qui court

Il y a cet homme qui marche dans la ville. Il a chaud, il marche vite. Il tourne à droite, presse le pas. Est-il en retard ?

Il rase les murs, les frôle comme s'il souhaitait ne pas être touché par eux. À moins qu'il ne les utilise comme le surfeur le fait avec les vagues : il cherche de la vitesse. Peut-être l'équilibre ? Sait-il où il va ?

Il accélère. Il est en sueur. Il a l'air inquiet comme s'il était épié, suivi. Il tourne à gauche. À droite, puis à gauche. Petite rue. Il accélère encore.

Maintenant il court. Il court à toutes enjambées, bousculant les passants. Il déboule sur une avenue, faisant aboyer les voitures mécontentes, nombreuses, souveraines. Son regard semble happé par quelque image effroyable. Même la présence de l'œil des caméras de vidéo-protection ne semble pas le rassurer.

À bout de souffle, ses poumons compressés, comprimés, par cette course labyrinthique. Car la ville devient labyrinthe...

Il trébuche au passage sur une vieille orange. Se rattrape. Il cherche un endroit ? Mais c'est où bordel ?

Soudain, il s'arrête dans une rue, hirsute. Il regarde un grand portail noir, l'agrippe et se met à le secouer. Il crie, il

hurle. On entend le battement du portail qui claque fort. Bing bang !

L'homme crie au point que sa voix se tord. Il est comme enragé. Que crie-t-il ? Il vocifère des mots. Trois mots : « Je veux sortir ! »

Tout à coup le silence. Le portail vient de céder face à la violence des chocs. L'homme, au bord du malaise, tente de reprendre son souffle.

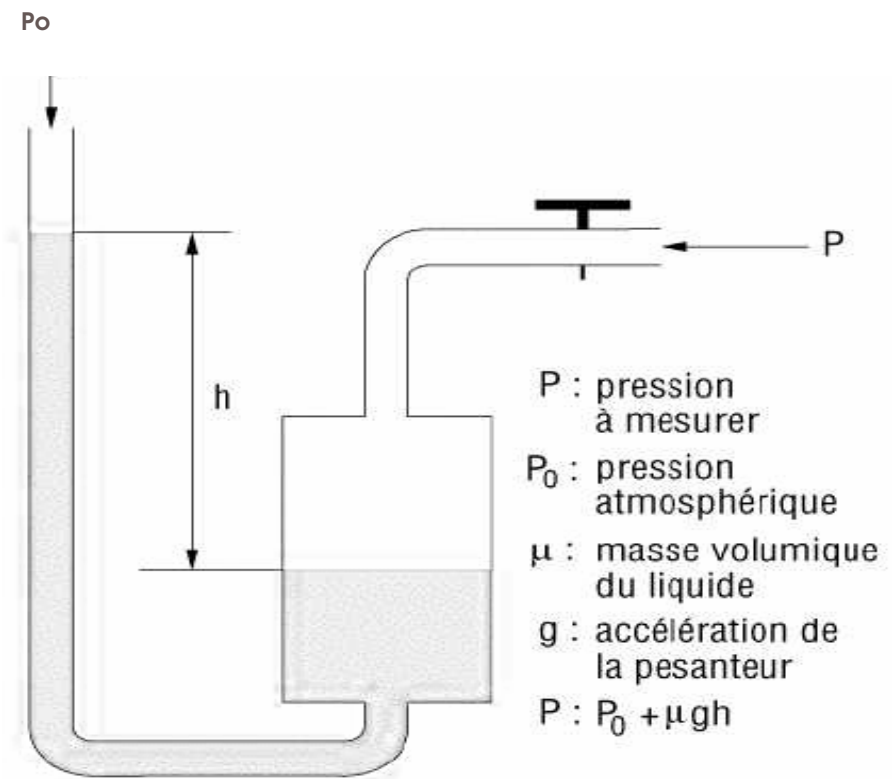
Il entrevoit le bâtiment qui se laisse progressivement découvrir selon le mouvement circulaire du portail ; un mouvement précis, identique, pris dans une rotation, permis par ce que lui autorise le système de fixation de ses gonds.

Il esquisse un sourire. L'entrée du bâtiment est maintenant offerte à son regard. Il soupire enfin.

Il rentre dans la cour, titubant jusqu'à la porte, laissant derrière lui ce mot épinglé au fronton du portail : Asile. Là, quelque chose, une idée, cherchera à éclore, se frayant un chemin dans ce lieu inconnu ; embouteillages, carambolages de ses pensées. Là...

au cœur de l'*exactitude*.

Julien OUSTRIERES



Machine à mesurer la pression

De l'instrumentalisation des psychologues

Qu'entend-on ça et là, il paraît que le travail tue ? Par accident, certes, mais aussi parce que d'aucuns se donnent la mort dans le lieu même de l'entreprise. Mais quelle est donc la cause de cette tragédie individuelle et sociale ? La charge de travail ? La mobilité forcée ? Les politiques de management ? Le stress comme motivateur ? La dégradation du climat social ? Le harcèlement moral ? La détérioration des conditions de travail ? Un mode d'organisation déshumanisant ? La crainte de perdre son emploi ? La promotion de l'individualisme ? La perte de repère liée au passage d'une identité de service public à une logique productiviste ? L'absence de solidarité collective ?

Que nenni.

À France-Télécom, il se murmure dans les couloirs de l'entreprise, dans les bureaux directionnels, qu'untel n'allait pas bien et qu'un autre avait des problèmes de cœur.

La faute incomberait aux organisations salariales qui instrumentaliserait le suicide. Ici, les études syndicales, montrant qu'un employé interrogé a occupé en moyenne 2,17 postes en l'espace de 5 ans, sont jugées non représentatives. Là, un employé devait être stressé. Il aurait des problèmes « personnels ». Stressé. Burn-outé. Des complications « intrapsychiques ».

Pour Patrick Coupechoux, le stress est un concept fourre-tout. Pour cet auteur, « *la fortune du mot stress s'inscrit dans un mouvement qui vise à « pathologiser » la souffrance au travail, et donc à la banaliser* »⁴². Il s'agit de déconnecter le stress de son environnement pour en faire un symptôme individuel.

⁴² P. Coupechoux, « De l'usage du concept de stress », L'Humanité, 8 juin 2009. Voir également P. Coupechoux, *La déprime des opprimés, Enquête sur la souffrance psychique en France*, Paris, Seuil, 2009.

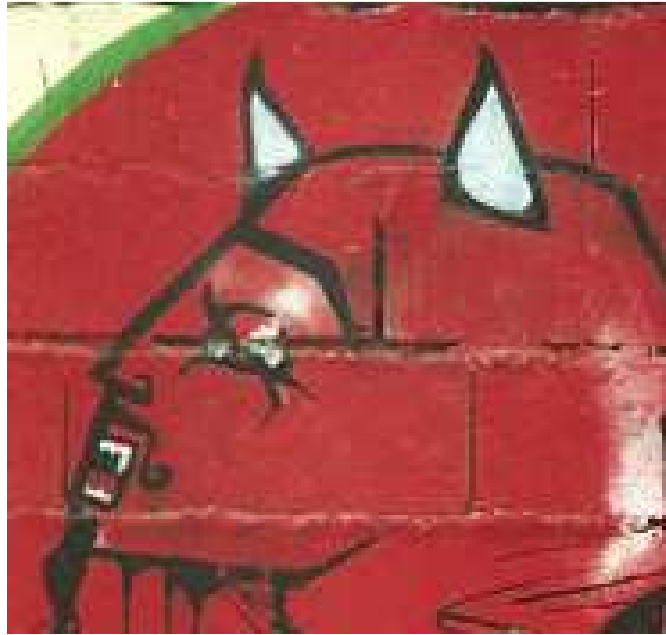


Photo Frédéric Arrou, Toulouse, 2010. © F. Arrou.

Si les spécialistes de la psychopathologie affirment que le travail peut apparaître comme un cofacteur⁴³ du suicide, l'exigence éthique nous suggère de ne pas rajouter au tripalium⁴⁴ une pique supplémentaire. La pression médiatique, l'interrogation du corps social, l'indignation des salariés somment l'entreprise de se positionner. Pour un temps, à France Télécom, on renforce le service « *Ressources Humaines* », on suspend les mobilités. On augmente les effectifs de la médecine du travail. Parfois même, on salue son N⁻¹. On mobilise les cadres. « *Il faut détecter les personnes à risque* »⁴⁵ affirme D. Lombard, l'ancien P.D.G. de l'entreprise. Ce dernier s'engage « *personnellement pour que cesse ce mouvement de spirale infernale* ».

L'image de la spirale, il l'avait déjà employé quand, se rendant à Orange Labs, à Chatillon, il avait pris l'exemple de la machine à laver parce qu'elle « *est toujours en mouvement* », pour affirmer : « *pour que ça marche, il faut mettre une pression d'enfer* ».

L'enfer, toujours l'enfer pour « expliquer » la méthode, pour analyser les « dysfonctionnements ». Même après les suicides, il ne désapprouve pas les « *bienfaits de la pression* ». N'affirme-t-il pas le 17 septembre 2009, après un 24^{ème} décès, « *Si vous voulez générer un volume d'activité suffisant pour payer vos collaborateurs, (...) nous devons impulser une certaine pression. On va devoir expliquer plus* »⁴⁶.

⁴³ P. Molinier, « Les suicides », in *Les enjeux psychiques du travail*, Paris, PBP, 2006.

⁴⁴ Instrument de torture à l'origine du mot travail.

⁴⁵ Libération, *Interview de Didier Lombard*, 16 septembre 2009.

⁴⁶ Libération, *Interview de Didier Lombard*, 16 septembre 2009.

La pression, dans le dictionnaire, désigne l'action de contraindre. « *Presser* » au sens transitif, c'est aussi « *harceler* ». Et l'enfer désigne le lieu « *où les damnés sont suppliciés* ». Il va falloir mieux expliquer aux suppliciés les atouts de la damnation ? Il est des combinaisons lexicales qui font frémir. Faut-il y voir un signe de cynisme ou de rationalisation du mal ?⁴⁷ Doit-on y voir une protection défensive contre la souffrance, l'énonciation d'un déni, d'une dénégation ou l'indice d'une soumission à l'ordre consumériste dominant ?

Le cabinet Technologia a été mandaté pour élaborer un questionnaire de 170 questions. « *Dites-moi où vous avez mal, je vous écoute* ». La troupe des experts venue mesurer la souffrance sociale est sur les starting-blocks. « *Montrez-moi ce symptôme dont je ne peux réparer la cause ?* ». France télécommunication attend un nouveau feed-back.

Il y a les questions à traiter et les entretiens prévus qui viennent s'ajouter à la multitude de rapports existants, eux-mêmes placardisés : les centaines de rapports de la médecine du travail et des C.H.S.C.T⁴⁸, les diagnostics ergonomiques, les témoignages syndicaux, les revendications salariales, les rapports d'étonnement⁴⁹, les récits de stagiaires, le blog des retraités, les journaux internes, les thèses, les articles, qui parlent des conditions de travail, de la souffrance dans une des plus prestigieuses entreprises françaises qui se targue de porter le nom de la nation toute entière⁵⁰.

⁴⁷ C. Dejours, *Souffrance en France, la banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998.

⁴⁸ Comités d'Hygiène, de Sécurité et des Conditions de Travail

⁴⁹ Texte écrit par un cadre lors de son arrivée dans un service

⁵⁰ Je dois cette réflexion à J. Oustrières, psychologue du travail.



Photo Frédéric Arrou, Toulouse, 2010. © F. Arrou.

Des suicides à Orange ? Non à France-Télécom. Si l'on voulait protéger la marque commerciale, on ne s'y serait pas mieux pris.

Aujourd'hui, « France » ne fait plus la sourde oreille, elle lit, elle questionne, elle écoute, c'est juré. Ces centaines d'écrits, hier ignorés, viendraient-ils aujourd'hui éclairer ces vertiges ? Les conclusions des phases d'enquêtes de l'Observatoire du stress et des mobilités forcées⁵¹, dont on critiquait, en 2007 le manque de scientificité et de représentativité, seraient-elles aujourd'hui prises au sérieux ?

Mais la course au profit ? Les incessantes réorganisations ? L'avidité des actionnaires ? L'ambition démesurée ? La concurrence ? La précarisation des vacataires ? La sauvagerie du capitalisme ? Les logiques induites par la privatisation du service public ? Plus tard.

«L'entreprise est sous pression. Moi aussi»⁵², confiait D. Lombard au journal Libération. Il faut prendre au sérieux la souffrance patronale. Il est des symptômes dont on ne se débarrasse pas avec des formules. Parfois, les contenus refoulés sautent à la gorge de ceux qui les ignorent. Dans la communication, affirme J. Lacan, « le sujet reçoit son message de l'autre sous une forme inversée »⁵³. L'entreprise est sous-pression mais ce sont les employés et les cadres qui implorent.

⁵¹ Créée en 2007, l'Observatoire a remis à la Direction son rapport d'enquête courant 2007. Près de 1000 salariés avaient participé à cette consultation.

⁵² Libération, *Interview de Didier Lombard*, 16 septembre 2009.

⁵³ J. Lacan, *Le séminaire, livre III, Les psychoses, (1955-1956)*, Paris, Seuil, 1981, p. 47.

La souffrance des cadres mérite également l'attention. À titre d'exemple, les D.R.H. coincés entre des exigences éthiques et des impératifs productivistes ont à résoudre cette injonction paradoxale qui les contraint de procéder à des licenciements et des mutations forcés en même temps qu'ils sont sommés de dépister les effets de ce qu'ils contribuent à produire⁵⁴. N'est-ce pas induire, sinon une logique suicidaire, du moins une dissonance ? Une double contrainte ?

Le remède contre le mal s'appelle « la communication ». En guise de réponse opérationnelle, la direction du groupe met en place un numéro vert, une hotline, « avec au bout, des psychologues »⁵⁵. « Au bout », comme des chiens tenus en laisse ? Écouteur-adaptateur d'un moi déchargé ?

Le P.D.G. qui avançait l'hypothèse d'un problème de communication, s'expliquait pourtant sur l'usage du silence. Il révélait à un journaliste : « Je n'ai pas voulu communiquer par peur de la spirale. Elle était évidente dès la médiatisation des premiers cas. Tous les psy vous le diront. Il y a un effet de contagion ».

Cette contagion dont il parle en fait-il l'objet ? Je m'inquiète pour les salariés, pour les cadres de l'entreprise, mais aussi pour lui. Je n'ai, pour ma part, jamais entendu parler de « spiralphobie », ce n'est pas un concept clinique.

Mes collègues de travail non plus.

⁵⁴ C. Dejours, « Si on ne repense pas le travail, il faut s'attendre à pire que des suicides », *Le Monde*, 16 septembre 2009.

⁵⁵ Libération, *Interview de Didier Lombard*, 16 septembre 2009.



Photo Frédéric Arrou, Toulouse, 2010 © F. Arrou.

Le psychanalyste C. Dejours semble avoir sur ce sujet un avis très précis. « *Les gestionnaires qui ne regardent que le résultat ne veulent pas savoir comment vous les obtenez : c'est un contrat d'objectifs, disent-ils. C'est comme ça que les salariés deviennent fous, parce qu'ils n'y arrivent pas. Les objectifs qu'on leur assigne sont incompatibles avec le temps dont ils disposent* »⁵⁶.

Pour lui, « *on lance des slogans pour faire croire qu'on fait des ressources humaines mais dans la réalité, c'est la gestion Kleenex : on prend les gens, on les casse, on les vire. L'être humain au fond est une variable d'ajustement, ce qui compte, c'est l'argent, la gestion, les actionnaires, le conseil d'administration* ». Si la responsabilité nous incombe parce que nous sommes les complices d'un système aliénant, l'analyste précise qu'à « *l'évidence, ce sont les dirigeants d'entreprise, des politiques d'entreprise, le Medef, la refondation sociale mais aussi l'État qui sont les responsables* »⁵⁷.

La solitude a des effets indésirables et le groupe peut être contenant, parce qu'il polarise les mécontentements, parce qu'il permet l'expression du collectif, parce qu'il induit des effets de solidarité, parce qu'il permet de réintroduire dans la logique technicienne, scientifique, rationaliste, mercantile, une limite à ne pas franchir⁵⁸. Ce mode de contestation, de refondation d'un monde social plus juste, vaudrait mieux que la « mode » dont on parle. De la communication interindividuelle au collectif !

⁵⁶ C. Dejours, « Si on ne repense pas le travail, il faut s'attendre à pire que des suicides », *Le Monde*, 16 septembre 2009.

⁵⁷ C. Dejours, « Si on ne repense pas le travail, il faut s'attendre à pire que des suicides », *Le Monde*, 16 septembre 2009.

⁵⁸ G. Miller, *Malaise*, Paris, Seuil, 1992.

Et P. Molinier, une autre psychologue, d'avancer à propos du suicide, « *L'entreprise postmoderne pourrait devenir le ferment d'une nouvelle barbarie, (...) si nous ne parvenons pas, dans les années qui viennent, à inventer les formes de résistances collectives aptes à établir un espace de confrontations et de négociations à la hauteur des enjeux mondialisés des nouvelles formes d'organisation du travail* »⁵⁹.

Parfois, il me revient en mémoire la précaution du politique qui nous invite à ne pas prendre les vessies de la communication pour les lanternes de l'organisation sociale. On a tôt fait de stigmatiser un acteur concret et secondaire, tel qu'un chef d'entreprise, au lieu de questionner les dérives d'un système abstrait et principal, le discours néolibéral et les formes d'aliénation qu'il génère. Les représentations du réel, les modes d'organisation et les discours sur le monde et le travail ne sont pas tous équivalents ! Certains supposent une prise de décision, un acte. Il y a un au-delà de la communication !

Pour J. Lacan, auteur d'un séminaire sur l'éthique, « *La psychanalyse est capable de nous fournir une boussole efficace dans le champ de la direction de l'éthique* »⁶⁰. Sans boussole, déboussolé, le psy emprunte le chemin qu'on lui indique. Il cède sur son désir. Il perpétue la tradition éternelle du pouvoir « *Continuez de travailler, et pour le désir, vous repasserez* ».

⁵⁹ P. Molinier, « Les suicides », in *Les enjeux psychiques du travail*, Paris, PbP, 2006.

⁶⁰ J. Lacan, *Séminaire Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 370.



Photo Frédéric Arrou, Toulouse, 2010 © F. Arrou.

Il s'assigne à résidence du côté de la réception d'un malaise dont il ne peut se faire que le réceptacle. Il s'assigne, signe, se signe, doute ou tombe malade lui aussi.

L'institution, en incitant l'écouter à répondre aux plaintes des hotlines, perpétue la spirale du pire dont elle demande à l'autre d'être la « caution psy ». Une caution morale, au regard du social, qui se joue de l'éthique.

Tout se passe comme si ce qui était refusé dans l'ordre symbolique de la communication ressurgissait dans le réel du suicide.

Décidément, les « pys » ne sont pas toujours là où on les attend. Pas toujours débranchés du social. S'ils ne peuvent être sourds à la détresse de l'autre, fut-elle la conséquence d'une politique d'entreprise, ce qui les distingue parfois de nos animaux domestiques, c'est qu'ils ne rappellent pas in extenso, quand on les siffle ! Il n'y a pas toujours d'abonné au numéro demandé.

Parfois même, interrogent-ils la demande, le contexte, l'environnement, les discours qui les conditionnent, producteurs d'infortunes et de souffrances sociales. C'est précisément cette limite que J. Lacan pointe dans son ouvrage *Télévision* : « *Se coltiner la misère (...), c'est entrer dans le discours qui la conditionne, ne serait-ce qu'au titre d'y protester* »⁶¹.

Frédéric VIVAS⁶²

BIBLIOGRAPHIE

- P. COUPECHOUX, *La déprime des opprimés*, Paris, Seuil, 2009.
C. DEJOURS, *Souffrance en France, la banalisation de l'injustice sociale* », Paris, Seuil, 1998.
J. LACAN, *Séminaire Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986.
J. LACAN, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974.
G. MILLER, *Malaise*, Paris, Seuil, 1992.
P. MOLINIER, *Les enjeux psychiques du travail*, Paris, PBP, 2006.

⁶¹ J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 25.

⁶² Formateur-vacataire à l'Institut Saint-Simon, Toulouse, psychologue, ethnologue. Diplômé de l'École Hôtelière de Toulouse. Né en 1967, en Occitanie, il est le co-auteur (avec Florence Bouas) *Du fait de cuisine* aux éditions Actes Sud.

**« Au reste les psycho (...)
n'ont pas à protester mais
à collaborer.**

**Qu'ils le sachent ou pas,
c'est ce qu'ils font ».**

Jacques Lacan

Clément Page ou l'inquiétante étrangeté / Das unheimliche



Photos : Clément Page, *Sleepwalker*, 2005, photogramme, double projection ©Exprmntl galerie/Clément Page.



Photo : Clément Page, *Oneric flight*, 2008, aquarelle sur papier,
©Exprmntl galerie/Clément Page.

Clément Page⁶³ a développé une œuvre qui fait enquête sur les procédures fondamentales de ce concept poétique et toujours moderniste. C'est un processus qui commence par déclarer que le monde de la réalité et celui des rêves sont perméables.

Ce faisant, Clément Page nous présente une compréhension différente de ce qui est familier ou commun, dans notre expérience quotidienne.

Grâce à cette torsion étrange de l'interprétation, toute action humaine est placée sous la loupe conceptuelle qui inspecte chaque comportement dans une tentative pour comprendre les perturbations de l'ipséité, que Freud a appelé l'inconscient.

Freud voyait dans l'inquiétante étrangeté comme un brouillage des frontières entre la réalité et l'imaginaire, exactement ce qui se produit pendant la « paralysie » du sommeil chez le somnambule.

Véritable contenu du rêve, ces « fuites », ces hallucinations de l'inconscient, semblent être projetées dans l'espace du réel, perturbant ainsi la stabilité de la perception des sujets dans la réalité et provoquant ainsi une sensation intense de l'étrange.

« Le psychanalyste ne se sent que rarement appelé à faire des recherches d'esthétique, même lorsque, sans vouloir borner l'esthétique à la doctrine du beau, on la considère comme étant la science des qualités de notre sensibilité. Il étudie d'autres couches de la vie psychique et s'intéresse peu à ces mouvements émotifs qui - inhibés quant au but, assourdis, affaiblis, dépendant de la constellation des faits qui les accompagnent forment pour la plupart la trame de l'esthétique. Il est pourtant parfois amené à s'intéresser à un domaine particulier de l'esthétique, et généralement c'en est alors un qui se trouve « à côté » et négligé par la littérature esthétique proprement dite. L'« Unheimliche », l'inquiétante étrangeté, est l'un de ces domaines. Sans aucun doute, ce concept est apparenté à ceux d'effroi, de peur, d'angoisse, et il est certain que le terme n'est pas toujours employé dans un sens strictement déterminé, si bien que le plus souvent il coïncide avec « ce qui provoque l'angoisse ». Cependant, on est en droit de s'attendre, pour justifier l'emploi d'un mot spécial exprimant un certain concept, à ce qu'il présente un fond de sens à lui propre. On voudrait savoir quel est ce fond, ce sens essentiel qui fait que, dans l'angoissant lui-même, l'on discerne quelque chose qui est l'inquiétante étrangeté »⁶⁴

⁶³ C. Page (UK) a présenté à la galerie Exprimntl un ensemble d'aquarelles, dessins (storyboard) et films du 26 Nov. au 31 Déc. 2009.

⁶⁴ S. Freud, *Das Unheimlich*, G.W. XII, 229, 1919.



Photo : Clément Page, *Crypt*, 2008, aquarelle sur papier ©Exprmntl galerie/Clément Page.

Dans son film « Sleepwalker », Clément Page explore cet état avec beaucoup d'intensité grâce à une élaboration filmique précise. Sur l'écran de droite, on voit un homme endormi, il sort du lit et commence à trébucher, à s'engager dans une série d'actions étranges et bizarres, tout comme il se déplace à travers les pièces de la maison et dans les rues au milieu de la nuit. L'écran de gauche montre le même homme, dans une mise en scène certes différente mais dont l'environnement, des zones urbaines hostiles, reste proche du premier film, mais cette fois, il dépeint son rêve, comme une interprétation de cette phase de somnambulisme, filmé et projeté sur l'écran de droite.

Le somnambule, tel un automate animé par une force invisible et irréprensible de son subconscient, reste un sujet de référence à cette inquiétante étrangeté. Ernst Jentsch, dans un essai qui précède ceux de Freud⁶⁵, étudiait déjà ce comportement et s'interrogeait de savoir si un objet animé était vraiment vivant et inversement si un objet inanimé était véritablement « insensible ». Le point de départ de cette œuvre fut la propre expérience de l'artiste, lui-même somnambule, qui ne savait rien de cet état, à l'exception d'un réel désordre dans son travail qu'il découvrait à son réveil.

Toutefois Clément Page ne se contenta pas d'un simple récit autobiographique voire cathartique, il étendit sa réflexion dans des territoires d'investigation d'ordre politique, philosophique et social.

L'évolution technologique telle que la cybernétique nous permet de pénétrer dans des mondes parallèles, proche du rêve, dont les dimensions remettent en cause la domination d'une réalité collective et consensuelle. La progression exponentielle de la production capitaliste, la consommation et la prolifération des déchets entraînent les individus dans des mécanismes de fonctionnement proche du somnambulisme. Tels des êtres formatés, des automates qui rêvent d'une vie meilleure en s'identifiant le temps d'une séance à des acteurs hollywoodiens ou encore en s'imaginant passer de l'autre côté du petit écran pour accéder un instant à leur quart d'heure de célébrité. Si l'influence du cinéma dans les œuvres de Clément Page est incontestable, il le doit au cinéma plus expérimental, dont les visions multiples et métaphysiques s'inscrivent aussi dans notre mémoire.

⁶⁵ E. Jentsch, *Zur Psychologie des Unheimlichen*, 1906.



Photo : Clément Page, *Sleepwalker*, 2005, photogramme, ©Exprmntl galerie/Clément Page.

EXPRMNTL, galeried'artcontemporain.
18,ruedelaBourse.31000Toulouse.France.
Tél : (033) (0)562.27.26.92 ou 06.74.70.24.17.
Ma il : info@exprmntl.fr site : www.exprmntl.fr

Ces œuvres construites comme des fouilles archéologiques de la mémoire sont analogues à celles du psychanalyste tant d'un point de vue analytique que technique. Selon Jacques Rancière, le nouveau poète, le poète géologique ou archéologique, est comme le savant de l'Interprétation des rêves. Ce déploiement de moyens techniques et de diversité des médiums – le cinéma, la photographie, la peinture et le dessin, subtilement mis en œuvre, qui fonctionne aussi comme un travail archéologique, met en exergue l'existence d'un « inconscient esthétique » et d'un réel langage poétique. Selon lui, l'aquarelle serait la voie privilégiée pour percevoir l'inquiétante étrangeté. L'artiste prend une photographie qu'il modifie numériquement jusqu'à obtenir un effet pictural, support à la réalisation d'une aquarelle.

Clément Page crée des paysages comme un rêve où le temps se dilate et fait ressurgir nos propres souvenirs d'enfance grâce à ces sortes d'abstractions, de flous entre trous noirs et percées de lumière dans le paysage, produit par le négatif de la pellicule photo. Toute l'originalité de son œuvre se trouve dans ce remaniement des techniques qui s'adaptent et illustrent à la perfection son interprétation de ce concept « d'inquiétante étrangeté ». Il renverse la précision technologique des outils actuels, l'appareil photo en l'occurrence à partir duquel il construit ses images pour mettre en avant leur insuffisance à représenter la subjectivité, qu'il trouve dans l'aquarelle, seul médium apte selon lui à

faire surgir notre inconscient.

« Turned to Stone » est un autre essai filmique sur les apories de la vision et la mémoire. Il rapporte le cas d'une femme avec une photophobie ou crainte de la lumière. Elle détourne constamment les yeux de la lumière directe, cherchant l'abri d'une pièce sombre ou portant des lunettes noires. Que faut-il se refuser de voir à l'exception de l'art dont les références constituent la trame visuelle du film ? Le tableau de sainte Lucie du jeune martyr aux yeux crevés avant son exécution, la jeune fille assise sur les genoux de l'aveugle dans « Los Olvidados » de Luis Buñuel ou le modèle nu, symbole du désir inaccessible entre rêve et objet fétiche.

Autant d'éléments qui ponctuent l'œuvre de Clément Page et qui interagissent, pour accéder à une certaine compréhension de notre subjectivité, de nos angoisses et pour offrir une vision aboutie de l'acte de création.

Nous sommes confrontés à l'art comme un acte de transsubstantiation qui nous détournerait de ce somnambulisme imposé du monde occidental et nous autoriserait une vision poétique et esthétique en relation avec notre inconscient.

Delphine ANDRÉ⁶⁶

TEXTE RÉALISÉ D'APRÈS :

MARK GISBOURNE, *Clément Page*, 2008.

RICHARD DYER, *Coming to light : sleep paralysis, somnambulism and the uncanny*, 2005.

RICHARD DYER, *Screen memories, picturing lost time in the watercolours of Clément Page*, 2009.

⁶⁶ Delphine André, née en 1968, directrice de la galerie Eprmntl.



Photo : Clément Page, *Unknown disturbance*, 2009, aquarelle sur papier © Exprimntl galerie/Clément Page.

ARTEFACTe

ART

ACTE

TRAVAILLEURS

FACTORY

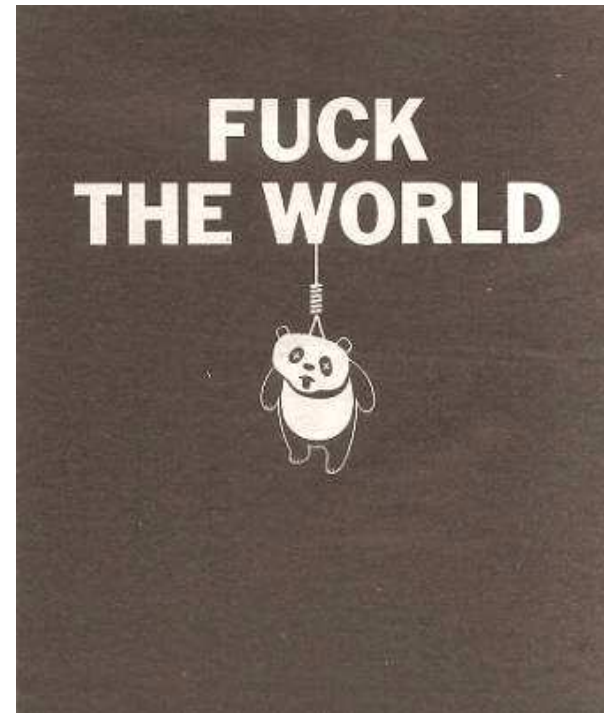
SOCIETE(S)

INDISCIPLINAIRE

Violences « conceptuelles » en milieu publicitaire



Publicité d'une banque-conseil



Publicité d'une chaîne musicale



Publicité d'un consortium pour sa branche environnement



Publicité d'une entreprise de vêtement en cessation de paiement

Plus vous
dépenserez,
**plus vous serez
riches***

Publicité d'une entreprise vendant des articles de sport

AVEC 33 MILLIONS DE CLIENTS,
ON NE SE SENT JAMAIS SEUL.

Publicité d'un distributeur d'électricité

BIEN



MIEUX



Publicité d'un site d'emploi pour cadres

PRÉPAREZ-
VOUS
AU
COMBAT

Publicité d'une marque de vêtement pour femmes

Si nos chanteurs
s'exilent en Suisse,
c'est surtout pour la gorge.

Publicité pour une marque de bonbons

DEMAIN, LA FRANCE
FAIT UNE CROIX
SUR SON 1^{er} MAI

Publicité d'un site internet

C'est à nous
de tirer
la couverture
à vous.

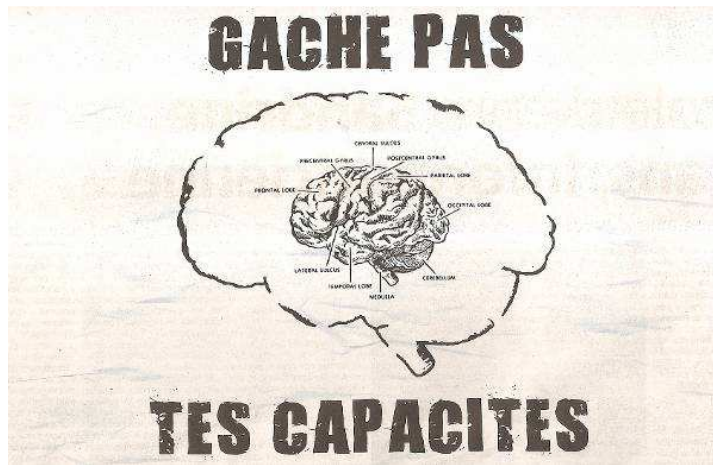
Publicité d'un opérateur téléphonique

**INGENIEURS, VOUS AVEZ
DE GRANDES AMBITIONS ?
BOOSTEZ-LES**

Publicité d'un site emploi pour ingénieur

laissons le divertissement nous envahir
internet, TV, téléphone, musique

Publicité d'un opérateur téléphonique.



Publicité d'un site d'emploi informatique



Publicité d'un site d'emploi informatique

Sources : *Paru-Vendu, Métro, 20 minutes.*
Images recueillies par Laurent CLASSEAU



Trois petits mots et puis s'en vont

Écrire quelque chose à propos d'expliquer, oui c'est cela, ah ah que j'ai proposé pour le premier numéro de la revue Artefacte que Frédéric Vivas crée avec ses amis. Une nouvelle revue ? Leur création : l'intention d'une ouverture ; du travail ; des décisions. Et le hasard qui forcément vient y jouer ses tours, ceux des rencontres et ceux des aléas. Qu'est-ce qui s'y publiera ? Aura-t-elle des lecteurs ? Combien de temps durera-t-elle ? Prévoit qui pourra. Une nouvelle revue, un premier numéro : le début finalement d'on ne sait pas très bien quoi. Ouah quel agrément ! Surtout quand comme moi on n'a pas eu d'autre effort à faire que celui d'écrire.

Quoique... ; aujourd'hui, pour moi, écrire, c'est plutôt un effort ; mais c'est aussi ou de nouveau une forme de bonheur. Je souhaitais, je voulais, j'avais envie d'être au rendez-vous du départ – Je remercie Frédéric de m'y avoir donné une place.

Proposer c'est une chose, soutenir la proposition ç'en est une autre.

Expliquer, comme ça, en bloc, je ne m'y vois pas du tout. Tant de débats, de si longues traditions de faire et dire. Une affaire il semble de spécialistes. Je ne crois pas en être. Parfois aussi de faiseurs : j'espère ne pas en être.

EN VRAC

Il vaut mieux que je dise tout de suite ce que je ne vais pas faire : prétendre que je peux, que je sais expliquer entièrement ce qu'est l'explication ou ses différents genres ; débattre de ces différents genres ; montrer que comme pour les trains, une explication peut en cacher une autre.

Dans un domaine plus particulier, je garde avec moi la précieuse définition qu'A. Comte (ne pas oublier qu'il était mathématicien) donne de la théorie des probabilités : il la nomme théorie des chances et considère qu'elle est « *la mesure de notre ignorance* » : cela peut se considérer de différentes manières, plutôt techniquement ou plutôt réflexivement ; qu'est ce que j'aimerais expliquer que cette ignorance crée une béance qu'aucune de ses mesures ne peut combler : couturer seulement ; je ne suis pas du tout capable de le faire ; et si je fais là une erreur grossière, comme j'aimerais qu'on me l'explique d'une façon compréhensible pour moi ; je sais un peu la différence entre causalité classique et causalité statistique ; il me semble que les débats d'experts à propos de l'explosion d'AZF ont montré comment aujourd'hui on peut sans crier gare passer de l'une à l'autre pour suspendre l'explication. Si sur ce point, à nouveau je fais une grossière erreur, qu'est-ce que j'aimerais le savoir !

J'arrête : voilà qui néglige les explications dont nous avons besoin dans notre vie de tous les jours et par quoi je cherche probablement à faire dérisoirement la maline !

Je ne vais pas non plus tenter de définir « définitivement » les relations entre comprendre, décrire, connaître, expliquer, interpréter. Y en a-t-il une qui précède les autres ? Quelles nécessités décident de leur suite ? Quand se développent-elles en parallèle ? Proximités, différences, indépendances, liens, soutiens mutuels, freins, masques – c'est le ballet de leurs figures.

Juste ceci qui est certes une banalité mais pas une échappatoire, ces relations, on ne peut pas cesser de les réfléchir.

C'est de la vérité dont il s'agit

Et qu'est-ce qu'on cherche dans tout cela ? La vérité, messeigneurs, la vérité ne vous en déplaît. Bof, bof, ce n'est pas bien moderne, ça. Ça m'est égal : sans le chemin qu'elle fraye, un jour ou l'autre on va dans le mur, un jour ou l'autre le décor s'effondre. À chacun de voir. Et en particulier, ceux qui d'une manière ou d'une autre, s'efforcent de lui barrer la route. Son chemin est le seul je crois bien qui évite le pire. À la date où nous sommes, tant de questions attendent d'elle leurs réponses.

Est-ce que cela ne nous ferait pas quelque bien de comprendre la mode qui dans la recherche substitue à la nécessité de douter celle de la falsifiabilité, poppérisant⁶⁷ la méthode au détriment de la première des règles, à elle seule décisive, proposée par Descartes ? Le doute détermine un obstacle suffisant aux certitudes trop vite acquises ; et (mais) sa base est et demeure la recherche du vrai. Quelle est la base de la falsifiabilité ? Si c'est encore le vrai à quoi bon ce terme aux étranges échos.

Eh ! Attendez un peu avant de considérer que mes questions montrent bien que je n'ai rien compris au poppérisme. Rien, je ne crois pas ; assez, je ne sais pas ; un peu, je suis sûre : un énoncé de « science » doit avoir évidemment les propriétés qui permettent de le mettre à l'épreuve ; ici l'épreuve ne consiste pas à le vérifier mais à chercher les moyens de conclure à son éventuelle fausseté ; tant qu'il résiste aux expériences de « falsification », on peut le tenir pour vrai et comme en attente de l'expérience « falsificatrice » qui aura raison de lui ; dans la foulée, on établit que la ou les vérités sont et ne sont que relatives.

Relatives à quoi ? On peut énumérer tous les facteurs de relativité qu'on veut, on n'échappe pas à l'alternative du vrai et du faux et aux critères de leur distinction. Que ce soit en se confiant aux preuves issues de la longue patience de douter et de vérifier ou en faisant appel aux procédures de la « falsification ». Sur ce point précis, les deux formulations ne peuvent qu'avoir des points communs car qui pourrait prétendre que vérifier se fait sans conditions, sans obstacles, sans discussions et sans incertitudes ou que la « falsifiabilité » comme la « falsification » ne font pas appel au principe de la nécessité de douter et rappel de ses implications ?

Mais entre les deux postures, il y a cependant une fâcheuse différence : le poppérisme rapproche la vérité de la croyance : quelque chose comme : tant qu'on n'a pas montré que c'est faux, c'est vrai même si « en réalité », c'est faux ; la posture de douter-vérifier, prise au sérieux, s'établit, établit ses résultats ou les remet en cause à partir et au bénéfice du lien qui unit la vérité à la réalité, la réalité à la vérité.

⁶⁷ C'est K. Popper qui a proposé les notions de falsifiabilité et de falsification dans l'exercice de l'activité scientifique et de ses protocoles expérimentaux.

On peut discuter de la réalité et de ses genres, de la vérité et de ses genres mais dès qu'on établit le lien entre les uns et les autres, on est largement, très largement tiré d'affaire. La falsification en son sens ordinaire, c'est la production et d'une contre-vérité et d'une réalité faussée.

Si on peut m'assurer, me garantir que le poppérisme ne facilite pas la possibilité de produire des résultats que l'on sait passablement faux en comptant sur la complexité des procédures mises en œuvre pour les établir et sur la complexité des processus de réfutation, pour qu'ils tiennent, l'air valide, le temps qu'il faut pour en tirer différentes sortes de bénéfices, alors que mon propos aille se perdre dans la vaste poubelle des erreurs réflexives.

Mais si malgré ses insuffisances et l'absence d'exemples concrets il pouvait aider à rappeler qu'un mot n'est pas entièrement séparable de ses différents sens et la « falsification » pas plus qu'un autre ; que par conséquent pour maintenir celui que l'on prétend donner à « science », il y a des voisinages, des proximités qu'il vaut mieux éviter, alors je ne regretterai pas de l'avoir tenu.

Mais alors aussi j'aimerais bien qu'on m'explique ce qui fait le succès des notions poppéristes.

La vérité, comme ça, ça peut donner les boules, parce que nous expérimentons que dans nos vies les mensonges font partie de nos débrouillardises d'existence ; plus ou moins selon les passions qui nous mènent mais l'envahissement des mensonges, ça, ça donne aussi les boules.

Le minimum que l'on puisse dire c'est qu'il y a, pour la vérité, des domaines de souveraineté : « la science » en est un, la politique devrait en être un autre ; quant à la vérité de nous-mêmes, il vaut mieux lui faire face que lui tourner le dos : cela aussi nous l'expérimentons. Discutons-en.

« La science », comme ça, il y a beaucoup de gens qui n'en ont rien à cirer : affaire des « scientifiques ». Et certes : leur route est longue et elle demande des qualités mais si plus souvent ils faisaient état de leurs conflits de théories, de méthodes, de résultats, ça mettrait de l'air dans l'atmosphère. On n'y comprendrait rien, ils estiment ? À notre portée, il y a la « vulgarisation scientifique »... Trop compliqué le reste. Trop compliqué à comprendre ? Ou trop compliqué à expliquer ? La balle de leur côté ou du nôtre ? Cet air pourtant on en aurait besoin.

C'est de nous dont il s'agit

Il y a eu en effet et il y a encore une diffusion de « l'explication » génétisante qui dans la plupart des cas omettait, omet de préciser à quelle définition du « génome » il est fait recours : aux « gènes » seuls ? aux « gènes » et à leurs compléments ? A l'ensemble de l'ADN ? Et alors à quel ADN ? Celui du noyau de la cellule seul ou celui- là plus celui qui se trouve hors du noyau ? On s'en tape ? Pourquoi pas ; juste alors ceci : que « gènes » juste comme ça, ça n'a plus, ça n'a pas grand sens : « *la définition même de ce qu'est un gène est devenue multiforme,* » je lis dans un rapport récent (2008) publié par l'INSERM⁶⁸ ; elle dépend « *du niveau d'analyse, moléculaire, fonctionnel, cellulaire, organismique* », auquel on se situe ; autrement dit : le gène genre presse-bouton, « classique » on pourrait dire disparu (trop simple, et même simpliste). Tant mieux. Mais ces changements théorico-descriptifs se font à peu près sans explications.

Je me souviens pourtant du temps pas si ancien où on nous demandait de croire que les « gènes » représentaient de 2% à 4% de l'ADN et que les 96 à 98 % restant c'était de l'ADN « inutile », « junk DNA » en anglo-américain. « Junk » pour de la matière vivante ! Et même atténué en « inutile » ! Cela donnait, à défaut d'y croire, l'occasion de bien des réflexions.

Déclarer inutile une manifestation de la ressource du vivant c'était moins parler d'elle que de ceux qui cherchent inlassablement à la contrôler et à la faire produire. Il y avait aussi pour cette part majoritaire de l'ADN, l'expression d'ADN « non codant » : plus réservée, plus cartésienne on pourrait presque dire ; cela ferait du bien de savoir qui en premier l'a préférée à « inutile ». Mais maintenant que le genre « explicatif » junk-inutile n'a plus cours, que la complexité est à l'ordre du jour, nous aurons besoin de plus en plus d'explications : il convient qu'on nous les donne en faisant état des débats auxquelles elles donnent lieu. C'est le moyen de comprendre. Et à défaut demandons-les. C'est de nous qu'il s'agit.

⁶⁸In Tests génétiques, expertises- collectives sur le site web de l'INSERM.

C'est une sorte d'abime qui s'ouvre

Pour changer de genre de nos réalités : est-ce que cela ne nous ferait pas quelque bien si on nous expliquait ce que c'est que la « faillite » des États, ce terme naguère réservé aux entreprises privées en difficulté ? L'État serait-il une entreprise privée ? Mais dans ce cas qui en seraient les propriétaires et les actionnaires ? Ou qui feraient comme s'ils l'étaient ? Et nous ? Et où elle passerait la « chose publique », la « res publica » comme ça se dit en latin ?

J'écris ça d'abord dans la perspective d'une sorte d'évidence de la réponse : non l'État n'est pas, ne peut pas être (ni) une entreprise privée ni comme une entreprise privée, quelle que soit la puissance du secteur privé dans l'État ; et du coup l'étonnante « épidémie » de ce qu'on nomme les faillites des États, faudrait voir ça comme un machin plutôt destiné à servir d'assommoir argumentaire et pratique, façon fait accompli (ou soit-disant fait accompli) qui ne laisse pas ou à peine le choix avec comme résultat le plus sûr, la réduction des garanties sociales qui sont notre propriété collective.



Photo : Etienne André, Ponton © E. André.

Et puis soudain doute, doute terrible : et si ce terme de « faillite » appliqué depuis peu aux États fallait le prendre aussi comme l'indication d'un rapprochement de fond entre l'État et l'entreprise, accompli mine de rien au cours récent des années ? C'est une sorte d'abîme qui s'ouvre. Qui nous expliquera en vérité et en réalité où nous en sommes, dans les différents aspects concernés (institutions financières comprises) et avec quelles conséquences en vérité et en réalité déjà inscrites dans ce qui fait le pays qui est le nôtre ? Urgentes elles sont, indispensables elles sont, ces explications. Impatience, immense, de les avoir. En attendant, butée je suis, sur ce point d'évidence : la « chose publique », le bien public, le bien commun, par définition même, c'est pas la ou les choses privées. Alors où en est-on ? Par exemple peut-il se faire et comment se peut-il que la vente des « biens nationaux » (bâtiments, demeures, terrains, collections etc.) de la République française ne soit pas considérée comme un scandale ? Cela n'a l'air pourtant de provoquer que peu de bruit. Ou encore : un récent rapport parlementaire soutiendrait « l'assurance privée obligatoire » « contre le risque de la dépendance » signale Philippe Bas, ancien ministre délégué à la Sécurité sociale dans un Point de vue publié le 5 août 2010 par le site internet du

Monde. Est-ce une première (?) tentative pour introduire le système dit par capitalisation au détriment du système dit de répartition ?

Quels glissements s'opèrent de la Sécurité sociale aux compagnies d'assurances ? Comment et depuis quand ? Faites gaffe les gens ! Multiples stratégies du petit à petit. Convergent-elles vers la mise à mal de la res publica ?

Et « solutions » qui aussi prennent l'allure de retours en arrière, annulant des efforts d'amélioration séculaires : les exemples sont nombreux.

Qui fera la liste, au moins la liste, tous domaines confondus, de ce qu'il conviendrait d'expliquer ?

EXPLIQUER, DEPLIER

Ceci une fois dit, le texte que j'ai écrit ne peut alors que présenter les allures d'une sorte de divertissement.

Comment vais-je m'y prendre ? Par un bout mes amis celui de l'étymologie d'expliquer ; l'étymologie ne fait pas le tout d'un mot ni de la chose, des choses qu'il signe. Les mots et les choses ont une histoire, histoire commune et histoire propre. L'étymologie cependant donne un accès, plutôt solide.

Expliquer. Observons le ce mot, quelques instants. Pour ce qu'il est aussi ou d'abord. Il vient du verbe latin explicare qui signifie dérouler ; déployer : un rouleau de papier s'explique, du tissu s'explique ; une argumentation aussi. Le terme latin est lui-même un composé formé de ex et de plicare. Ex c'est hors de ; plicare c'est plier, replier, enrouler. Expliquer c'est donc ex-pliquer.

On peut ainsi, si on veut, considérer l'explication comme une manière de dépliement, une façon de rendre visible ce qui à cause des plis ou de l'enroulement ne se voit pas immédiatement, complètement. Mais pas n'importe quoi ni n'importe comment : la « chose » qui s'explique, la chose à expliquer est donnée et si le principe est commun (le dépliement), il n'est pas sûr que les plis (et les replis) se fassent chaque fois de la même manière, ni que leur nombre soit constant.

Vue de cette manière, « l'explication » pourrait nous paraître plus familière, moins monstre froid, moins abstraite. Ce pourrait être alors tant mieux. Sauf que vaut mieux quand même être prêt à toutes les sortes de surprises et de complications ; dans les plis, dans les enroulements, il peut se cacher tant de choses.

Cela ne va pas sans obstacles : est-ce qu'on peut expliquer du verre en le « dépliant » ?

Cela ne va pas non plus sans étonnantes coïncidences contemporaines.

« *Le DNA présente à l'intérieur du chromosome* [les chromosomes se trouvant eux-mêmes à l'intérieur du noyau de la cellule] *de nombreux repliements qui constituent sa « structure tertiaire ». Les repliements qui permettent à la fibre de DNA très longue de se loger dans les chromosomes sont provoqués au moins en partie par l'accrochage des histones* » écrit Jacques Ruffié (professeur alors au Collège de France), dès 1982⁶⁹. Ne vous inquiétez pas trop pour les histones ; on arrive à s'en « faire une idée » avec la définition que le site internet de l'INRP⁷⁰ donne de l'ADN : « *l'ADN s'enroule sur lui-même puis autour de petites billes protéiques (les histones) pour se retrouver sous forme compactée dans la cellule* ».

Et ça donne lieu encore à de « super-enroulements ». Repliements, enroulements. Et à des dépliements, observés ou provoqués expérimentalement. L'explication commence à prendre une autre binette ou à retrouver celle que le terme propose. Pas forcément facile à comprendre. Et cette fois, il s'agit des processus du vivant.

⁶⁹Le Traité du vivant, Fayard, 1982

⁷⁰ Institut National de la Recherche Pédagogique.

Et puisqu'on en est là, comment éviter d'en venir à mentionner d'autres modalités de la matière vivante, elle aussi repliée, mais à une toute autre échelle, cette fois ; nos intestins par exemple, ou notre cerveau, pour cette partie de lui que l'on nomme le cortex, la plus extérieure et qui comprend le néo-cortex, si spécifiquement humain. Comment résister à cette mention là ?

Je prends le point de départ avec un article de 1998 :

« *La surface du cortex présente chez l'homme de nombreux plis appelés sillons qui définissent des circonvolutions ou gyri* »⁷¹. Les voilà les plis ! Mais « *on ne prête pas réellement de valeur architecturale à ces circonvolutions* ». Ah bon. La « valeur architecturale » occupant une place importante dans les recherches concernant le cerveau depuis, au moins, les travaux de Jean-Pierre Changeux et la publication de « l'Homme neuronal », la date de l'article explique probablement cette remarque. Je continue de lire : « *Les plissements du cortex sont généralement considérés comme la réponse à un problème de « packaging » [« emballage », pour traduire vite et sans discussion] engendrée par une pression évolutive conduisant à une extension de la surface corticale* ». Dada habituel : point

⁷¹Article collectif Place de l'anatomie dans la cartographie fonctionnelle du cerveau (25 participants appartenant à différents instituts hospitaliers et de recherche) J.F. Magnin premier nommé. *Annales de l'Institut Pasteur*, Elsevier, 1998.

de départ avec la pression évolutive → extension de la surface corticale → problème (le packaging) → les plissements du cortex.

On se demande pourquoi la « pression évolutive » ne s'est pas traduite par une boîte crânienne genre tricorne ou chapeau de cow-boy mais il y a sûrement une bonne raison à cela. Résultat en tout cas : circonvolutions cérébrales, pas de « valeur architecturale ». Et pourtant : « *La variabilité interindividuelle des plissements du cortex est considérable. L'origine de cette variabilité est loin d'être claire* ». Tiens, tiens.

Pareils et différents, nous sommes. Qu'est-ce qui alors peut bien s'enregistrer dans les plissements ? Des échos de nos expériences existentielles ? Sait-on si ces enroulements évoluent au cours de nos vies ?

En 2003 dans la thèse d'A. Cachia, on lit : « *L'étude des mécanismes mis en jeu lors du plissement du cortex durant son développement ante et post-natal est un point clé pour analyser et comprendre les variations de l'anatomie corticale normale ou non et caractériser ses liens avec le fonctionnement du cerveau* »⁷² Voilà qu'aux plis on donne de la temporalité et le rôle d'un point clé ! Mais ce n'est pas (ou pas encore !) celle de nos existences. Ce serait assez joli et intéressant si le cortex à sa ou ses façons inscrivait notre histoire,

⁷²Direction de la thèse I. Bloch ; co-direction J.F. Magnin.

montrant le rôle des événements non biologiques dans ce qui nous fait ce que nous sommes. Pas biologiques mais biologisés aux conditions du cortex mais aussi à celles des événements. Une histoire oui des plis et des replis.

Dans tous les cas il faudra être vigilant, vigilant, vigilant afin qu'une fois de plus on ne nous fasse pas le coup des hiérarchies adaptatives et des classements sociaux biologiquement fondés comme seuls moyens d'explication.

Farfelue, bien farfelue, je cours le risque de passer pour : comparer les enroulements de l'ADN et ceux du cerveau, ça, faut vraiment pas avoir l'ombre d'une conception scientifique des conditions scientifiques de la comparaison scientifique. J'en conviens. Quoique parfois les conditions des « comparaisons scientifiques » ne soient pas si bien remplies que ça ! Mais ce n'est pas une raison pour s'en dégager soi-même.

J'imagine donc facilement qu'un spécialiste se taperait un bon coup de rigolade « mais cela n'a strictement rien à voir, les plis de la matière ADN et ceux du cerveau, rien ». À partir du peu que je sais, j'arrive à le concevoir, ce rien. Je conçois aussi que les descriptions se faisant sous la contrainte des mots disponibles pour les mener, sous la contrainte du langage, sous la contrainte de nos moyens sensoriels et des appareils techniques mis en œuvre,

les termes de plis, de reploiements etc... ne soient que des approximations.

Mais il n'empêche. Que des phénomènes de dimensions si « phénoménalement » différentes présentent des plis qui les rapprochent donne à la beauté une ouverture et qui sait une source d'inspiration.

J'aurais cependant mieux fait de laisser le cerveau dans son coin parce que si on observe des plissements du cortex, on ne voit pas qu'ils se déplient, se déploient ; le cortex serait donc de ce point de vue, inexplicable ! Quel résultat ! C'est alors immédiatement l'équivalence d'expliquer et de déplier, déployer qui pourrait bien du coup montrer sa vanité. Sauf à envisager que dans les plis du cortex, dans leur profondeur, dans leur enroulement aussi, il se fasse des mouvements, infimes peut-être, limités en tout cas que l'on puisse tenir pour des « ex-plications » ! Qu'il faudrait alors expliquer ; à condition de le faire dans des conditions absolument humaines. En avons nous la garantie ? « La science » parfois outrepassa ses droits.

L'enroulement, le déroulement ne correspondraient-ils pas toujours à des opérations concrètes, ne seraient-ils que des images nécessaires pour explorer les réalités, serait-ce une raison suffisante pour se priver des ressources que propose ex-plicare ?

Il y a quelque chose, presque toujours quelque chose, dans le rappel de l'étymologie d'un mot : un temps d'arrêt, parfois une surprise ou même une occasion d'amusement. Je comprendrais qu'amusement vous paraisse très exagéré ou très éloigné de ceux que vous aimez ; chaque âge à ses plaisirs. J'ai largement celui des amusements étymologiques. Amusements, le plus souvent. Y compris ceux qui reviennent, ironiquement, vers soi : ayant négligé, en un premier temps, par fatigue, (je n'aurais pas du), de relever la date de l'article des 25, je cherche à nouveau par internet ; six heures je donne pour cela ; sans trouver ; j'abandonne ; et puis (par obstination) je reprends ; et cette fois je retrouve l'article.

Mais, en passant, un peu comme une détente, je cliquette (je préfère à « cliquer ») pour le site Planète cerveau et là que vois-je, voorage : un dessin (reproduit d'un ouvrage de G. Casserius et daté de 1627) commenté ainsi : « *le cerveau est dessiné comme des intestins selon une idée préconçue de l'époque* » Et moi qui croyais faire la maline (encore ! voyez comme je suis !) avec ce rapprochement: antériorité de G. Casserius, ignorante que je suis !

Salut à vous Monsieur. Mais en même temps me voilà t'y pas comme ramenée au XVII^{ème} siècle et rattachée aux « idées préconçues » ! Tant pis pour moi ! Je n'ai certes pas l'intention de confondre intestin et cerveau. « L'idée préconçue » de G. Casserius le conduisait-elle jusque là ? Ça m'étonnerait quand même !

Du coup cela donne envie d'aller voir les descriptions de cette époque et de connaître les arguments. Va savoir si reprise dans les conditions du présent, une « idée préconçue » d'hier ne peut redevenir d'actualité ! Et la coïncidence pour moi, vraiment rigolote, c'est que j'ai écrit il y a plusieurs années un texte sous le titre de « Manger, c'est penser » ! Pas du tout à cause des plis. Avec le besoin d'ajouter qu'il est idiot de se mentionner soi-même !

Peut-être qu'en me lisant vous trouvez que je m'enlise dans les plis et replis de l'explication, que vous en avez déjà ras la casquette ou ras le caisson. Si c'est le cas, je le regrette. Forcément. Mais tant pis - C'est mon taf ; je me le suis donné ; il m'entraîne ; j'irai jusqu'au bout.

Comparaison

En anglais, il existe un verbe « to explicate » formé lui aussi, à partir du latin (ex-plicare), et qui signifie déplier, déployer la signification, la libérer des difficultés mais c'est un autre, celui là d'usage habituel, courant, que l'on considère comme l'équivalent, le soi-disant équivalent d'expliquer. C'est, comme chacun aujourd'hui a, aurait le devoir de savoir, explain, to explain ; ex-plain : même début que pour le mot français.

Plain c'est une autre, une toute autre affaire. Il existe un verbe, to plain, se plaindre, se lamenter, manifester le deuil. Ex-plain ce serait alors faire sortir la lamentation. Pour en l'exprimant, la donner en guise d'explication ? Pour se débarrasser d'elle en lui donnant une explication ? Par des mots, un chant, une mélodie dont le plain-chant garderait la trace ? Ou pour marquer au contraire que l'explication et la plainte ou la complainte sont incompatibles ?

Quoi qu'il en soit ou n'en soit pas, c'est un autre plain que l'on admet généralement dans la formation d'explain ; un plain qui n'est pas un verbe mais un adjectif ; il a de très nombreux sens. J'en établis une liste, incomplète (vérification possible dans l'Oxford dictionary le plus célèbre ou le Cassel's dictionary celui que je possède) :

évident, apparent, simple, sans difficultés, d'une seule couleur, facile à comprendre (easy to understand).

Il n'y a plus alors qu'à rattacher ex à plain. Le résultat peut avoir des aspects biens étranges. Certains moins que d'autres : hors de l'évident, de l'apparent, on voit à peu près quel rapport cela peut avoir avec ce que nous considérons comme une explication. Hors du simple, hors du sans difficulté, on voit aussi : quelque chose qui alors rapproche l'explication de la « prise de tête ». Et certes, beaucoup d'entre nous, je crois pouvoir dire, en ont fait l'expérience et y ont réagi de différentes façons, l'entêtement, le contournement, le renoncement, par exemple.

Mais, si le passage du simple initial au compliqué est celui que le mot présente et représente de façon constante ou presque, comment ne pas avoir envie de laisser les choses en leur état de départ, simple, sans difficulté, selon la seule apparence.

Comment avoir envie « d'explainer » ? Pour sortir de la plaine, pour escalader ? Pour sortir de la couleur unie, pour varier les couleurs ? Pour se distinguer ? Activités dont certaines peuvent être

pleines d'agrément mais qui offrent quelles garanties d'explication ?

On peut aussi interpréter ex autrement ; il s'agirait alors non pas de sortir de la simplicité mais au contraire de la faire sortir (de ce qui en l'état de départ n'en montre pas) etc....

Mais dans ce cas, explain ce serait quoi, faire sortir l'évidence, l'apparence, et s'en contenter ? Comment l'accepter alors que nous expérimentons si souvent que l'apparence ne suffit pas à l'explication et que s'en tenir à elle peut être une très bonne manière de se faire « rouler » - Tiens donc, ce mot !

Ce peut être encore par le biais d'une image, rendre clair : il est d'expérience que dans une plaine on voit plus facilement que lorsqu'une montagne « bouche » la vue. Mais cette opération de « plainification », on la mène comment ? Comme on veut ? Par le moyen de la liberté de faire ? « Just do it » selon le titre d'un livre de J. Rubin et par une formule qui a enchanté brièvement mon jeune âge avant que cet inconvénient ne m'apparaisse : qu'elle risquait d'inviter à faire disparaître la nécessité d'un moment préalable à l'action, celui indispensable de la réflexion.

Je vois bien aussi comment à raison du voisinage admis entre plain et plan, on pourrait envisager qu'explain puisse s'interpréter comme une

façon de faire sortir un plan, une organisation de ce qui en son état initial n'en aurait pas. Mais alors dans quel rapport avec la « chose » dont on tire le plan, la chose que l'on organise ? Le mot lui-même n'en dit pas grand-chose et peut-être rien. Le plan serait-il alors celui qui permet d'en prendre le contrôle et le contrôle l'objectif principal de l'explication ?

Explain me parait tantôt très abstrait et tantôt très pratique et finalement bien moins exigeant que le mot français. On dira alors qu'il a la vertu de la souplesse. Certes mais jusqu'où conserve-t-il cette vertu et quand devient-elle facilité ? Sincèrement j'aimerais que des Anglais, des Américains veillent bien donner leur point de vue. Au moins un. On peut tellement se tromper sur la manière dont un mot voyage dans ses différents sens.

Plis, enroulements d'un côté, plain de l'autre. Est-ce une raison pour en faire toute une histoire ? « Toute » non « une », cela ne suffit pas. Plusieurs, il conviendrait.

À quel moment explain l'emporte-t-il sur explicite ? Dans quelles conditions politiques, religieuses ? Le latin sert de langue internationale, non plus toujours mais dans bien des cas, dans bien des textes encore au XVII^{ème} siècle, de sorte que la divergence franco-anglaise en cette occasion de

l'explication se présente assez comme un « fait de société », un moment d'histoire, un moment aussi dans la longue histoire qu'il y aurait assurément du plaisir à au moins décrire. Mais juste là, pas cap' j'en suis, à cause de trop d'ignorances. Ce n'est donc au mieux qu'un « aperçu » ; dans cet autre aperçu que par plis et replis j'ai tenté d'ouvrir.

Le sens des mots

La question des relations entre le savoir, la connaissance et les pouvoirs est plutôt une « grande question » et la réponse ne peut être ni dans la diabolisation ni dans l'angélisation. Plutôt au cas par cas, plutôt du « sur mesure ».

Mais si le savoir (et l'explication qui en est l'un des moyens) perd entièrement sa dimension de gratuité, et le plaisir spécifique qui en est le corollaire, son caractère de libre donation, la gâité spécifique qui en est le corollaire, si la perte en est entière, « quelque chose » disparaît dont les effets sont imprévisibles.

Même si certains s'observent déjà : cela va du dépouillement sans vergogne des savants thérapeutes « indigènes », « exotiques » dont les connaissances sont utilisées et transformées en brevets aux autres formes du brevetage du vivant. Par exemple. Pour la façon dont, dans ce dernier

domaine, se tourne la loi, voir au site de *lesmotsontunsens* que je viens de découvrir : explication, il y a ; compréhensible, elle est.

À ce nom de site, s'ajoute en sous-titre *mais finalement on s'en fout* suivi en haut de page d'un ? Et en bas de page d'un ! Après hésitation, parce que le siteur il cherche, y a des chances, une légèreté, ce qui est bien plaisant et que du coup ça me met très lourdingue, j'y vais : pas d'accord je suis avec le sous-titre ! Acceptez, Monsieur le siteur, que je le dise.

À cause évidemment du sens des mots : pas seulement à cause de ce que je suis en train d'en faire ; le sens c'est aussi la direction ; et je vais céder à l'envie de cette hypothèse là : qu'explain conduit au brevet plus directement mais pas forcément mieux qu'explicite ou expliquer.

Conclusion de cette façon, à partir d'un mot, quelle imprudence, quelle impudence, quelle bêtise aussi ! PEUT ÊTRE. (Que l'on veuille bien argumenter, d'un ou de quelques mots).

On peut aussi y voir une micro-polémique à l'égard de l'anglo-américain : le temps présent m'inquiète ; effet de l'âge, peut-être.

Les mots appartiennent à la langue de ceux qui la parlent, savants et scientifiques compris. Quelques que soient les efforts de conceptualisation, le rôle des mathématiques, les

échanges. Chaque langue est et demeure ce avec et par quoi chacun de nous parle, pense, réfléchit, aime, proteste, écrit, invente, triche, joue etc.

Où serait l'avantage d'explain ?

Envolée la brièveté de l'introduction

Initialement ex-pliquer ne devait servir qu'à introduire la lecture de quelques fragments des Mémoires d'Agricol Perdiguier, menuisier et homme de lettres comme à l'âge adulte, il se définissait lui-même. Quoique celui-ci ne fasse aucune référence à l'étymologie, la manière dont à différentes reprises il conduit ses explications donne à voir dans le récit d'événements, la description de situations, le processus par lequel se forment les pliures et les déploiements.

Et voilà que partie, envolée la brièveté de l'introduction et avec elle l'hommage que je voulais rendre à Avignonnais la vertu. Hommage c'est bien le mot et Avignonnais la vertu c'est le nom d'Agricol Perdiguier dans le compagnonnage du Devoir de liberté, à ne pas confondre - liberté fait la différence - avec le compagnonnage du Devoir « tout court ». Les hommes de ces deux sociétés ont été souvent en conflits violents, les torts se situant tantôt d'un côté tantôt de l'autre, pour autant que j'en puisse juger.

Compagnon donc, (agissant d'ailleurs pour que la paix se fasse entre les Devoirs), A. Perdiguier a été et c'est à cette place là seule que souvent on veut le faire se tenir. Mais il a été aussi activement républicain et à ce titre élu député pendant la période de la seconde république, siégeant à l'extrême-gauche dans le groupe des Montagnards qui par ce nom cherchait à faire écho à la Montagne de la « Grande révolution ». Républicain ensuite il est resté, jusqu'à la fin de sa vie. Il y a tant de choses à dire de lui, avec lui : ce sera en une autre occasion. Peut-être en la reportant, n'ai-je pas fait un bon choix. Pour qui pourrait me lire. Mais voilà, je ne pouvais, je ne voulais pas m'en tenir à ex-pliquer seulement.

COMPRENDRE, PRENDRE AVEC

Je voulais aller encore ; et cette fois avec comprendre. Mais en évitant d'entrer dans les discussions.

Expliquer, comprendre ; si tu mets le bout de l'ongle dans l'une quelconque des discussions qui ont eu lieu à ce sujet, tu te retrouves en plein océan de l'histoire de la philosophie, de l'histoire des sciences et t'es pas prêt d'en sortir.

On y fait bien des expériences, celles de ses propres moyens de comprendre et de juger, de ses propres limites, du rapport entre les possibilités de comprendre et le déroulement patient des explications, de la différence entre ceux qui permettent qu'on les comprenne, soucieux d'aider à surmonter les obstacles, sans les réduire ou les dissimuler ; parfois on comprend et parfois pas du tout ; mais on n'oublie pas leurs efforts de partage ; il y a ceux aussi qui multiplient les obstacles, les nécessaires et les surajoutés, parfois par goût de n'être compris que d'une minorité, parfois parce qu'eux-mêmes n'ont pas compris grand chose et parfois parce que c'est autre chose qu'il faudrait pouvoir comprendre.

Salut à vous, grands océans et à vos bouts du monde. Je sais qu'il y a toujours plus à comprendre que ce que l'on croit avoir compris.

Mais là, maintenant, je n'ai pas d'autre souci que de ce mot montrer la gravité que je lui trouve. Ou au moins la part d'elle que je suis capable d'exprimer. Que se moque qui voudra.

Alors ça recommence : comprendre vient du latin *comprehendere* (forme dite populaire, *comprendre*) ; le h faut pas se laisser déconcerter, nous l'avons gardé dans *compréhension*.

Comme en latin et comme expliquer, comprendre, c'est encore un composé. Comprendre. Com (venu de cum en latin comme en français et qui veut dire avec) ; et prendre. Prendre avec, tout simplement. Tout « plainement » ?

Pas vraiment. Ça se complique (revoilà les plis ! et encore le com. C'est joli les mots). Immédiatement. En tout cas pour moi. À cause de cette place que sans aucun doute il faut faire à prendre. Or dès que tu touches à ce mot là, y a tous les accrocs des rapports de force qui enfoncent les portes et se mettent à faire leurs comptes. Qu'est ce qu'on vous disait, nous les preneurs ? Vous voyez bien, même dans comprendre c'est là.

Alors faut commencer par les calmer un peu. Quand on a souligné la prise et les rapports de forces qui font son pré carré est-ce qu'on a compris comprendre ? Y a prendre c'est sur mais modifié par com le mot du lien. Qu'est ce que c'est alors ce prendre modifié ? Reste (quoi de) prendre ? Le mouvement, c'est sur. S'introduit cependant quel autre genre de lien ? Un genre en tout cas que prendre seul ne permet pas d'établir. À concevoir comment ? Dans les multiples aspects de l'avec, y en a t'il un qui fait la singularité de comprendre ?

Expérience du paratrucluie

Petite expérience qui n'a besoin d'aucun laboratoire et qui peut-être donne une indication. Si je dis que je prends mon parapluie ou si je le pense, si je le fais, y a pas vraiment de doute, je le prends ; et ce serait très surprenant s'il ne se trouvait pas avec moi. Comme on voit, mon dispositif expérimental exclut ceux qui pourrait tenir mon parapluie à ma place ; un dispositif expérimental, ça exclut toujours quelque chose ou comme ici quelqu'un ; pour pallier ce caractère, faut une autre expérience etc. ; que d'autres, s'ils veulent, le fassent ; ici, c'est moi qui bouge (et même si on imagine un paratruc robotisé, télécommandé, faudrait un geste pour le faire venir; sauf à être, j'te dis pas l'enfer, tout le temps suivi par le paratrucluie) ; c'est ma chose, c'est moi qui la prends : patron de parapluie, je suis ; c'est à moi que je fais la part belle : prendre suffit, avec est superflu ; à cette réserve près que le voudrais-je, je ne peux pas tout à fait prendre n'importe comment (plutôt par le manche ou la poignée que par l'une des baleines). Mais c'est qu'il a une existence ce fichu parapluie ! Comprendre apparaît.

Maintenant si je dis : je prends mon parapluie avec moi, j'introduis un supplément, deux petits mots ; presque rien ? J'en rajoute en tout cas ; pour certains j'en fais trop : manque d'élégance dans les

manières de la langue et dans les autres aussi. D'autres diraient redondance, avec l'air savant Mais si on ne s'arrête pas à ce genre de détails, « avec moi », j'en fais quoi ? Faut-il considérer ou négliger l'espèce de rapprochement qui se fait avec comprendre ? Mine de rien, il y a difficultés, suffisantes : faut de la minutie maintenant, faut distinguer : pas très loin, je suis, d'abandonner. Peut-être vous en fichez vous complètement ou même le souhaiteriez-vous.

Difficulté supplémentaire car pour le dire sincèrement, entre vous trop déplaire et mon histoire de parapluie, où va ma préférence ? D'une seconde à l'autre je modifie mon choix.

N'ai pas eu tort d'introduire une image de vous, de faire appel à cet intermédiaire ; cela m'aide à proposer ceci : quand j'assure que je prends mon parapluie avec moi, n'est-ce pas une façon de m'en assurer ? Serait-ce une inquiétude que je marque ? Comme si prendre était moins simple qu'il ne parait, et avec moi aussi. Manière d'ouvrir les possibilités d'une ou de plusieurs autres histoires (exemple : pleut pas encore mais on ne sait jamais, ou : y a rien de plus facile que d'oublier un parapluie, faudrait pas que je le fasse, ou etc.) passées ou à venir, de les comprendre dans mon geste. Traces de la vie.

Et pourtant : si maintenant j'opère ce qui pourrait n'être qu'un changement léger, et que je dise : je comprends mon parapluie, ça commence à chauffer pour le sens et si je le dis à voix haute à d'autres qui m'entendent, ça continue de chauffer : stupéfaction, inquiétude, moqueries, rires petits ou grands ; va pas bien, plus que space ; foutons le camp ; ou peut-être appels pompiers, vestibule hôpital : variétés des réactions. Certains y trouveront une occasion de réfléchir, d'autres s'en empêcheront. Exceptionnellement quelqu'un pourrait penser ou dire : si c'est le titre d'un poème... mais faudrait voir la suite pour décider. Donc : sous cette forme, c'est d'une limite qu'on s'approche, à plus ou moins la toucher, à plus ou moins la dépasser : moment que l'on peut dire critique, en son sens étymologique (encore !), moment où se forme le jugement (en grec *krinein* c'est : juger, former son jugement, son opinion ; pour mémoire et à destination des censeurs de tous bords ; la critique c'est beau et nécessaire ; sauf quand elle n'est qu'un faire semblant). Moment alors des résultats provisoires, ceux des conclusions fragmentaires (il semble bien) et des nouvelles ouvertures (reste bien du pain sur la planche !).

Garder quoi ? Que le com de com-prendre, ce n'est pas n'importe quel « avec » et que celui-là il fait plus que modifier, il transforme prendre ; elle

serait là sa singularité. Un résultat, ça ? Vous nous prenez pour des billes, des pommes, des parapluies ! Un résultat ! Une platitude de grande surface plutôt ! Une évidence ! Certes. Mais laquelle exactement ? Exactement, exactement, je ne saurais le dire ; suis même pas sûre que ce soit possible. Un peu plus précisément, ça peut, ça doit se tenter.

Ce qui m'arrangerait, voyez, même si c'est faire l'andouille, ce serait de dire que com, c'est le cortex de prendre. Ça m'arrangerait parce que ça fait une image pas plus vide qu'une autre, pas si nulle que ça peut-être, pour se tirer de la difficulté de comprendre ; mais à peine l'ai-je formée que je sens l'approche d'un tourbillon colérique prêt à l'effacer : coller, même en jouant, un cortex à un mot, c'est faire le service des approvisionneurs en confusion qui nous markètent déjà tous les jours genre Paul le poulpe en médium international, modèle récent, haute farce, collection d'été 2010. Alors au revoir com-cortex.

Dire plutôt que la transformation de prendre par com manifeste, établit la part, la place de l'autre dans comprendre. Et c'est pas, d'abord en tout cas, celle d'un parapluie. Laquelle donc ? T'as déjà la réponse ! Et laisse moi prendre chez Baudelaire, qui ne peut m'en empêcher, de quoi la formuler « *Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère* ».

Bon, on en serait là : que la condition de la compréhension se trouve dans la condition humaine elle-même, celle de tous les êtres humains (cortex ! cortex, cette fois à sa place et le néo- qui va avec). Bien sur, of course ! Encore une platitude. Platitude ? Un peu scandale aussi !

Parce qu'alors, le fait déterminant, le principe même de la compréhension, celui dont le reste dérive, c'est que les êtres humains se comprennent entre eux (avec les clartés et les embrouillaminis que cela suppose, les difficultés, les obstacles).

Si tel est le principe, alors il fait cette première ouverture : qu'à proprement dire, toutes les sciences sont humaines, liées nécessairement aux conditions de la compréhension humaine, même lorsqu'elles n'ont pas les êtres humains pour « objets ». Nos façons de faire avec les choses, n'échappent pas à ces conditions, ne peuvent pas leur échapper ; elles en dérivent dans les gestes eux-mêmes ; les gestes d'usages, gestes de fabrications etc... gestes de longues expériences, gestes qui font le métier, ceux là même qui permettent de prendre, donnent des équivalents, des espèces de langage de substitution guidés à l'horizon ou en arrière fond

par l'existence du langage (condition humaine et tout le bataclan) ; ces gestes si souvent précédés ou accompagnés de mots permettent alors tels qu'ils sont de comprendre « des choses » à propos des choses...

Certes les choses ne parlent pas et on peut leur poser toutes les « questions » que l'on veut sauf une « et vous choses m'avez vous compris » ? Cela doit en énerver plus d'un et cet énervement risque bien de laisser des traces. Mais nous parlons aux choses : les enfants à voix haute, les adultes à voix plutôt intérieure, sauf irruptions de colère. « *Objets inanimés avez vous donc une âme ?* » demande Lamartine. Quand on met en circulation le terme de virus pour nommer les séquences informatisées qui détraquent les ordinateurs ne cherche t'on pas à y croire, à faire semblant d'y croire, à inciter à y croire ? Qu'est ce que ça me plairait d'aller, au moins un peu, voir de plus près comment « la science », « les sciences », « les scientifiques », les « sciences sociales » de « la science » s'en débrouillent du principe de la compréhension humaine : j'ai compris trop tard qu'il offrait « un point de vue », pour les sciences hier dites de la nature, naguère dites exactes puis dures.

Si tel est le principe, il fait cette deuxième ouverture : contre les tenants, les partisans du d'abord les gestes et le reste a suivi, accepter que d'abord, il y a comprendre aussi : essaye de prendre si t'as vraiment rien compris ! Et ça, t'en fais pas les preneurs ils le savent. Sauf que z'ont besoin de croire et de faire croire qu'originellement il y a prendre et ensuite il y a comprendre : ça fait le scénario du cherchez pas à comprendre et prenez ce que vous pouvez ; mais si on dit que dans l'histoire des êtres humains, dès qu'il y a l'un, y a l'autre, ça change le paysage, ça ouvre des alternatives, ça permet des choix.

Oui mais, la condition qui s'introduit là, plutôt subrepticement, ne serait-ce pas celle du langage, des mots qui permettent de comprendre et d'être compris. Subrepticement ? Je ne crois pas (cortex !) Les mots, bien sur. Ou leurs équivalents.

À condition cependant de reconnaître que sans cette particularité humaine du langage, les équivalents demeureraient incompréhensibles.

Argument du dictionnaire

Et alors qu'est-ce que vous faites du langage des animaux ? J'accepte d'en faire ce qu'on veut, sous cette réserve là : indépendamment du problème spécifique posé par le déchiffrement de certaines écritures anciennes (linéaire A etc.) toutes les langues humaines peuvent être traduites, (plus ou moins facilement), les unes dans les autres ; quelle que soit la langue initiale du traducteur celui-ci peut établir le dictionnaire de cette langue avec toute autre de son choix, et vice versa ; par quoi se manifeste la réciprocité inhérente au principe de la compréhension humaine.



Un chimpanzé, heureusement ou malheureusement pour lui, ne peut pas établir un dictionnaire chimpanzé-français ou chimpanzé-anglais ou dictionnaire chimpanzé de toutes les langues du monde auxquels eux et nous pourrions nous référer. Respect des chimpanzés et réserve à l'égard de ce que l'on prétend comprendre de leurs échanges entre eux et avec nous.

Nous interprétons les animaux à partir de séquences de signaux (sonores et gestuels) -actes.

Quand quelqu'un dit « je vais te casser la gueule » il n'est pas encore en train de le faire et il peut ne pas le faire...

Est ce qu'on sait comment et si un dauphin dit à un autre je vais peut-être te casser la figure, en laissant à l'autre du temps pour répondre ? Ce genre de conversations, s'ils en ont, nous n'y avons pas accès. N'est ce pas ? Tant mieux pour eux. Ou tant pis.

Avec cet aspect là, complémentaire : ce que tout être humain (par sincérité ou mensonge) peut dire à un autre (sauf à en être délibérément empêché par cet autre), eh mec (ou meccesse) vous vous gourez complètement sur moi, sur nous, moi, je vais vous dire... ; avec des chances plus ou moins faibles ou fortes d'être compris, des chances de discussions, des prises en compte par l'un ou l'autre.

Ils l'ont, vis à vis de nous, le voudraient-ils, le pourraient-ils cette possibilité là, les animaux ? A l'occasion d'au moins une de nos interprétations des séquences signaux-actes relevées ? Et ce serait sans conséquence, sans importance ?

Koko la gorille dressée par punition-récompense à s'exprimer dans la version américaine de ce qu'on appelle la langue des signes (élaborée pour ceux des humains qui sont muets ou sourds) a t'elle jamais pu dire dans cette langue là : fous moi la paix avec ton apprentissage, avec la langue des signes ; ou : laisse moi partir, quitter ma foutue cage ? J'aimerais le savoir.

Mais où vous allez comme ça ? Qu'il y a entre les humains des formes de réciprocité qui n'appartiennent qu'à eux. Comprenons-le...

Est-elle « OGMisable », le sera t'elle un jour ou non ? Je suis trop ignorante et j'ai trop le désir que la fabrication de la confusion vivante s'arrête pour anticiper la réponse correctement. Mais y a déjà dans le paysage un gène Foxp2, gène « de la famille Fox qui sont des gènes de transcription »⁷³, situé au niveau du chromosome 7 et qui se trouve « associé à la parole et au langage chez l'homme »⁷⁴.

⁷³ Foxp2 sur site McGill.ca.

⁷⁴ Evo-blog de F. Ibarrondo, site journal le Monde.

Se trouve aussi à quelques différences près chez les animaux, par exemple chez les chimpanzés et les souris (je résume beaucoup). Et hop, expériences avec des souris génétisées Foxp2 humain : ça leur provoquerait une diminution du taux de dopamine et des « vocalisations ultrasoniques plus graves »⁷⁵ C'est récent.

D'un côté on nous coltine (forme incorrecte : je fais exprès) la bio-diversité et de l'autre la confusion : une chose et son contraire ; ça s'appelle comment ?

Allez les êtres humains, ne nous laissons pas impressionner.

Une sorte de contrat social en miniature

Considérons la réciprocité des êtres humains entre eux, pour ce qu'elle est : un bien précieux ; même si pour un problème, c'est un problème. Constitutive de la condition humaine : pas supprimable (sauf par le meurtre de l'autre) mais pas fixée d'avance pour autant: variable, elle est, entre son minimum et son maximum. Je te comprends, tu me comprends. La part de l'autre, la part de soi : de toute façon, elles s'établissent ; oui mais comment, jusqu'où ?

⁷⁵Evo-blog encore.

Principalement en prenant avec et pour soi ? Egoïstement ? Jamais sans dommages soit pour l'un, soit pour l'autre ni sans limites. Mais c'est possible. Contre le gré ou le consentement de cet autre ? C'est encore possible. Mais pas obligatoire.

« *Je est un autre* » écrit Rimbaud dessinant l'autre figure du possible. Et cela résonne sur bien des tons ; autre à soi-même, autre pour un autre, autre avec l'autre ? Du ci ou du ça, du ci et du ça. Mais limite encore : si t'enlèves « je », « un autre », il devient quoi ? « Est un autre », c'est qui, c'est qu'est ce ? Reste t- il quelque chose à comprendre ? Ou quelqu'un ? Cela n'en a pas l'air.

Se comprendre (soi, l'autre). Comprendre, être compris. Entièrement, c'est impossible mais suffisamment quel soulagement ! T'as pas en même temps comme des genres de sociétés qui se profilent ? Com-prendre, ce serait alors comme une sorte de contrat social en miniature plutôt genre J.J. Rousseau, savez. A distance de la prise de force et de la ruse, sa constante courtisane.

La « condition humaine », comme ça, en général, ça ne gêne pas grand monde, si tu installes dans sa définition la réciprocité, ça peut aller encore, mais si, la réciprocité, tu l'introduis comme (un) partage, si tu prétends que la part de l'autre, c'est pas forcément un petit riquiqui dans un coin, où il

n'embête personne et que ça pourrait bien être ça com-prendre, alors là tu vas voir comment se déploie la panoplie des contestations : ce coup là, on nous l'a déjà fait mille fois, le vôtre pas mieux, rien qu'une vieille lune façon liberté, égalité, fraternité ; ou : si vous croyez que je réciproque avec... suit la liste de ceux que chacun juge infréquentables ; les incompréhensibles on pourrait dire ou les incompris, selon ; et cela se dit en effet, selon. Si je réciproque, c'est avec qui je veux et comme je veux. Avec qui je peux, faudrait-il ajouter. Chanson de « l'entre-soi », celle là aussi est connue, selon une formule censée s'appliquer à ceux qui forment ce que l'on appelle la « bonne société ». Mais sur des airs différents, elle se chante dans tous les milieux ; tous ont leurs « entre-soi », plus ou moins délibérés ou contraints. « Entre-soi », dis bien ce qu'il veut dire ce mot là ; laisse pas beaucoup de place à l'autre : compréhension minimum, réciprocité minimum. Entre-soi+Entre- soi+Entre-soi : ça a ses avantages et cela donne des plaisirs mais ça fait quoi ? Ça va où ? Y a pas quelque chose alors, qui manque, v'z'êtes surs ? Et que ça ne profile pas aussi un genre de société, plutôt proche de la Hobbes's machine ?

Attendez, là c'est plus des mots, c'est de la politique que vous nous faites. Oui, la politique des mots. Ils en ont une et même plusieurs : en dépôt.

Comparaison encore

Alors forcément recommence aussi l'envie de comparer avec l'anglais. Comprend, to comprend existe aussi comme explicite et comme lui, il semble bien que ce mot là ne soit pas celui du langage courant et pas non plus celui qui traduit ordinairement comprendre. C'est to understand qui occupe la place.

Encore un composé. Under-stand. Under : sous, dessous. Stand : se tenir (entre autres, debout) occuper une position, avoir une attitude, s'arrêter etc...

Mais quelque soit le sens de stand, il faut lui ajouter en dessous. I understand, littéralement je me tiens debout en dessous ; et c'est de cette position que je vous comprends.

Est-ce parce que ce qui vient d'être dit est conçu comme un ordre auquel on ne peut qu'obéir ? Cela peut avoir de la grandeur, de la loyauté, de l'engagement : j'ai compris, j'exécute. Mais toujours comprendre avec under, la marque éventuelle de subordination, jamais sans elle cela ne finit-il pas par être assez pesant ou par donner envie de ruser pour se débîner ?

Under peut aussi et difficilement échapper, à l'indication que c'est en dessous des mots, de leur apparence, de leur « plainitude » qu'il y a quelque chose à comprendre. « Do you understand ? ».

Cet en dessous que l'on n'exprime pas mais dont on reconnaît l'existence, ce peut être, c'est une source de l'humour ; ce peut être aussi un salutaire avertissement, une mise en garde nécessaire.

Dans la vie quotidienne et dans la vie savante ; une façon de reconnaître les pièges du discours avec une sorte de sincérité : faites gaffe à l'under quand vous m'écoutez. Soit.

Mais si on ajoute un autre composé, to understate (under encore et state, pas facile à traduire ; j'opte pour : l'état dans lequel se trouve quelque chose), qui concerne la façon même de s'exprimer : dire (littéralement) en dessous de ce qu'on pourrait dire, en dessous de ce qui serait l'expression de la vérité, et plus précisément : dire moins que ce que l'on pourrait dire, moins que l'entière vérité, comment s'empêcher de considérer qu'entre understand et understate, c'est le silence, le non-dit, le caché qui ont la part belle. Pour traduire understate, il faut une périphrase ; pas de verbe français qui en soit l'équivalent. Intéressant.

Avec ces under, les romans de toutes sortes y trouvent certainement leur compte mais quand, où, comment se font les rendez-vous avec ce qui est véritablement à comprendre ? Under quoi ?

Quelle hiérarchie se manifeste pour quelle forme de réciprocité ?

Comprendre a aussi ses sous-entendus, ses malentendus, ses faire-semblants. Mais lorsque l'accent porte constamment sur le dessous du sens, lorsqu'il favorise l'exercice d'une sorte de méfiance permanente à l'égard de ce qui s'exprime ou même s'explaine, on est assez loin, il me semble du registre de comprendre. Est-ce que cela ne mérite pas un peu d'attention ? Il faudrait comparer plus complètement et dans plusieurs domaines : chaque langue enregistre et exprime les variations partielles qu'autorise le principe de la compréhension humaine.

Après tout, s'il ne s'agissait que d'explain ou d'understand, on pourrait penser : qu'ils s'en dépatouillent les anglais (et les américains, en tenant compte des différences) mais il y a mis sur le marché (intellectuel ?) dans cette langue tout un tas de données qu'il vaudrait mieux examiner avant de les adopter. Et puis, il y a que l'anglais (et l'américain) est la plus utilisée des langues internationales et que par conséquent on n'en a pas fini avec explain, understand ni avec d'autres spécimens.

Une langue c'est une atmosphère d'ensemble, des paroles quotidiennement échangées, des expériences. Que dans cette atmosphère, il y ait comprendre ou understand, ne change rien, ne

changerait rien ? J'ai du mal à le concevoir. Est ce qu'il est exagéré de dire que la part et la place de l'autre ne sont pas les mêmes dans l'un et l'autre cas ? La société française a ses hiérarchies et ses inégalités autrement puissantes que les mots mais il n'est pas absolument idiot de considérer que comprendre représente une sorte de frein à la férocité des relations sociales.

Je n'oublie pas pourtant que l'on dit « c'est quelqu'un d'assez (ou très) commun » pour déqualifier celui ou celle dont il s'agit, pour l'affecter de et dans la banalité vulgaire, pour s'en démarquer. Un frein ce n'est certes pas grand-chose mais c'est déjà quelque chose.

Avec *understand*, en remplacement usuel, est-il exagéré de dire que la Hobbes's machine peut s'en trouver facilitée ? Je ne connais pas assez les choses anglaises pour savoir comment elle y joue un rôle et s'il y est important ou négligeable. Voyons un peu cependant les propositions de Hobbes, et la bizarre formulation qui en serait le résumé : « l'homme est un loup pour l'homme ».

La Hobbes's Machine

Serait, en effet. Parce que la « loupisation » ou plutôt quelque chose comme cela se trouverait pour la première fois chez Plaute, en latin, dans une pièce de théâtre de lui ou qui lui serait seulement

attribuée, l'*Asinaria* (traduction admise la *Comédie des ânes*) ; quelque chose comme cela mais pas tout à fait. Si tu vas à l'acte 2 de la pièce, tu trouves : « *Lupus est homo homini non homo quom qualis sit non gnovit* ». Traduction style mot à mot : loup est un homme pour un homme non pas un homme [non pas un homme !] celui quel qu'il soit qu'il n'a pas appris à connaître. Style plus clair : l'homme est un loup pour l'homme et n'est pas un homme etc... Si tu gardes juste l'homme est un loup pour l'homme, si tu enlèves « n'est pas un homme etc... ». Ça escamote des mots et ça transforme du sens.

Être un homme (pour un homme) ce n'est pas être un loup, c'est être un homme. Eh oui, au cas où « on » voudrait l'oublier, « on » voudrait faire croire autre chose, propager pour la « loupisation ». La nature de l'homme on pourrait dire n'est pas d'être loup mais homme. C'est comme ça, simplement comme ça, merveilleuse banalité.

Sauf que l'homme pour Plaute c'est fragile, c'est soumis à condition, ça peut céder la place au loup. Ça dépend de *gnoscer* ; si tu « *gnoscer* » ça va pour l'homme ; si tu ne « *gnoscer* » pas, c'est le loup. *Gnoscer* en principe c'est connaître, apprendre à connaître. Mais j'hésite sur le sens que Plaute veut donner à « *gnovit* » parce que *cognoscere* existe (avec le *cum* en plus) d'usage plus

fréquent que *gnoscere* et qu'il ne l'utilise pas. Va donc savoir exactement ce qu'il a en tête Plaute. Et où il veut aller avec sa condition et où nous emmener. Concrètement, on ne peut pas connaître tous les hommes et le pourrait-on, comment les connaît-on ? Pas facile de rester un homme, alors, il semble. Pas facile mais possible, ce qui change quand même un peu le paysage par rapport au machin tronqué de l'homme est un loup pour l'homme.

Je ne connais pas assez la vie et l'œuvre de Hobbes pour savoir si sa loupisation lui est venue à la lecture de Plaute ou par un autre chemin. À l'époque de Hobbes, le latin est encore la langue internationale et la formation passe par la connaissance des auteurs grecs et latins. Mais que Hobbes ait lu *Asinaria* (probable) ou non cela n'empêche pas de comparer l'un à l'autre.

La formule chez Hobbes se trouve dans la lettre dédicace qu'il fait au comte de Devonshire son employeur et son protecteur d'un texte intitulé *De cive*⁷⁶. Hobbes l'a d'abord écrit en anglais puis traduit en latin (ou d'abord en latin et ensuite en anglais ; selon les sources, l'indication varie) ; c'est à son secrétaire que l'on doit la traduction française⁷⁷. Voyage, voyage. Première édition, 1642. J'ai trouvé

la version anglaise (celle datée de 1651) et la version française mais je n'ai pas trouvé le texte latin. Dans le texte anglais de 1651, c'est comme cela : « *to speak impartially both sayings are very true that man to man is a kind of god that man to man is an arrant wolfe* ». Traduit : qu'un homme est à un homme une sorte (ou une espèce) de dieu, qu'un homme est à un homme un loup total ; pour le dire sans partialité, les deux propos sont très vrais. La première traduction française (S. de Sorbière) le donne ainsi : « *Pour parler avec impartialité, les deux dires sont très vrais : que l'homme pour l'homme est un genre de dieu, que l'homme pour l'homme est complètement un loup* ». On constate que pas plus que chez Plaute on ne trouve l'affirmation de l'homme loup pour l'homme et c'est tout.

Bon : tantôt un dieu, tantôt un loup. Mais un homme pour un homme ? Quand, où ? Apparemment jamais. C'est ça la différence avec Plaute. Envolé, disparu, un homme, a man, homo : soit *un genre* de dieu (pas un Dieu pour ne pas blasphémer) soit un loup *total*, (pas une sorte de loup, voyez la différence).

On peut comprendre de différentes manières : s'agit-il de faire d'entrée de jeu la différence entre les hommes-genre de dieu et les hommes-loup ? Entre l'élite comme on dit aujourd'hui et les autres ? S'agit-il d'indiquer qu'un man est tantôt l'un et tantôt l'autre ? Pour ne pas traiter par exemple le

⁷⁶ Socserveur2.socsci.mcmaster.ca.

⁷⁷ Classique.ukac.ca.

comte de Devonshire et ses pareils ou Cromwell (c'est l'époque) de « loup total » ? Ou de « sortes de dieu » Ils pourraient le prendre mal. Ou se méfier... Mieux vaut ne pas prendre le risque. « Genre de dieu » et « loup », ça peut passer parmi les puissants, ça peut même faire plaisir à certains ou se constater pour d'autres.

Doit-on comprendre encore que chaque homme respecte, vénère d'autres hommes comme s'ils étaient des dieux mais se comporte en loup complet soit avec d'autres hommes soit avec ceux qu'ils vénèrent ?

Mais étant donné sa formulation même, l'énoncé dieu-loup peut, doit se lire aussi comme ceci.

Tous les hommes sont des genres de dieux les uns pour les autres. Avec l'intérêt ou le guêpier de l'égalité et de la réciprocité maximales.

Tous les hommes sont des loups intégraux les uns pour les autres, intérêt ou guêpier du même ordre.

Faut se tirer de tout ça « impartialement » ; en philosophant ? Assez astucieusement.

La « divination » en effet si elle présente des avantages idéologiques, politiques, sociaux (sur fond de conflit entre le roi et le Parlement suivi de la période de Cromwell) porte avec elle d'autres risques qu'il va s'agir de réduire. Si en effet chaque

homme est pour un autre homme un genre de dieu, il doit y avoir un moyen qu'entre les hommes ça ne se passe pas trop mal. Tu es un genre de dieu pour moi. Je suis un genre de dieu pour toi : arrangeons nous entre genres de dieu ; plutôt sur le mode du respect mutuel, on peut penser ; faute de quoi à nouveau se profilerait le risque de blasphème à l'égard de Dieu, celui que l'on honore et aussi le « tout puissant » (All mighty). Blasphémer n'est pas dans la perspective de Hobbes, au moins officiellement.

Pour éviter cependant cette réciprocité généralisée de la divination et l'égalité dans la foulée, pour l'éviter peut-être aussi dans la loupisation, Hobbes va lâcher l'homme pour le citoyen individuel et collectif. « *The first [kind of god] is true if we compare citizens among themselves. And the second [arrant wolfe] if we compare cities* ». Traduit : Le premier propos est vrai si nous comparons les citoyens entre eux (mot à mot : au milieu, parmi eux-mêmes ; ce qui n'est pas sans ambiguïté : sont-ils tous godisés ou non ?) et le second si nous comparons les cités (cités c'est aussi les villes mais je crois qu'ici il faut maintenir les cités). Ou alors il faudrait traduire citizens par habitants des villes, ce qui relance le truc dans une autre direction). En tout cas man disparaît ; et comme genre de dieu (citizen vient à la place) et comme loup, (les cités le

deviennent). Qui est ce citoyen ? Man on voit tout de suite. Citoyen, non. Entre 1640 et 1651, en Angleterre qu'est-ce que ça veut dire citoyen ? Est-ce l'Angleterre qui pour Hobbes fait la référence ? Ou bien est-ce l'ancienne Rome, convoquée comme modèle de cité (Rome qui est aussi la Ville !) là où tout le monde n'était pas citoyen ? Mais où tout de même la république a un temps existé ? Un peu de chaque, bien sur ; pour commencer. Dans tous les cas, au revoir les hommes, transformation et nouvelle répartition entre les « genres de dieu » (les citizens) et les loups (les *cities* dorénavant).

Ces citizens et ces cities de la lettre- dédicace, je les ai cherchés dans le texte du *De Cive* lui-même ; et en particulier dans le chapitre *Dominion* et en particulier encore dans les sous-chapitres numérotés VI à XII. C'est dire que ce n'est pas du boulot dans les règles (pas de relevés complets de tous les énoncés du texte sur citizens et cities). Encore un aperçu mais qui permet de comprendre assez bien les arrangements de Hobbes : de quoi, si on veut, se marrer.

On y retrouve man et men mais pour un seul acte, sauf un qui se détache du lot ; en avant plan, la menace, la défense, la paix, la guerre. Rapidement : Hobbes définit les cities, toujours par rapport à la paix ou la guerre : dans l'état de nature par la conquête et la soumission ; dans l'état suivant,

politique, par la cité « institutive » et ses formes de protection. Là, ça se passe à plusieurs niveaux.

Il faut d'abord « *one will of all men* » (une volonté de tous les hommes). Mais ça ne suffit pas : il faut que ces « all men » transmettent leur will à un *Counsell*⁷⁸ ou à *one man*. Comment se fait la transmission ? C'est pas ça le problème, il semble. Le principe, c'est le transfert. Après quoi le will appartient au Counsell ou au one man et s'impose à tous les men. Jusque là, que l'on soit d'accord ou pas, on suit sans trop de mal. À partir de là, c'est une autre affaire. Essayons de voir.

En commençant par ce qui a l'air à peu près clair, la définition de la city : « *Now union thus made is called a City, or civill society, and also a civill Person* », [Maintenant - ou à partir de quoi – l'union ainsi faite est appelée une Cité, c'est à dire une société civile et aussi une Personne civile, (« civill » au moins pour la Personne qu'est la Cité impliquant le droit d'agir)]. Cette Personne-Cité, (une seule personne, avec majuscule pour bien marquer le truc) a ses droits et ses possessions propres ; elle est détentrice du will de tous les men mais par l'intermédiaire du Counsell ou du one man à qui ils ont été déjà remis ; et qui à leur tour transfèrent le will à la Cité qui elle le

⁷⁸Le double l ici comme pour civill figure dans le texte numérisé ; ne sachant s'il s'agit de l'écriture d'époque ou d'une erreur de frappe, je l'ai respecté.

transforme en action. Fin en principe du parcours du will.

Premier point, mécanisme de remise successive des droits (des men au Counsell ou au one man et du Counsell à la Cité) celui qu'il faut tenir pour fondateur : c'est en effet cette remise des will à la Cité qui est censée assurer la paix intérieure ; mais comme on le verra, y a des retouches dans la remise ! De sorte que la paix interne...

Deuxième point : Hobbes ne dit pas, premier flou, que tous les men sont citizens. Or la godisation (de god : dieu) ne concerne que les citizens. Or encore : ce sont les citizens seuls (ni les men ni le Counsell) qui remettent leur will au Lord (le one man mentionné précédemment ? Y a des chances mais c'est pas dit !) En tout cas, le Lord est mis en sa position par les « *owns wills* » (les volontés propres) des citizens ; il est alors « *over themselves* » (supérieurs à eux). Si Hobbes le veut ! mais constatons au moins que seuls « les genres de dieux » font le Lord. Qu'en est-il alors du Counsell ? Et des men ? Et du rapport entre le Lord et la Cité ? On ne sait pas : ça se passe dans le flou, encore, dans beaucoup de flou et ça y reste. Bizarre à force. Mais voyez encore : « *it may happen that many citizens by permission of the City may joyn together in one Person for the doing of certain things. These now will be civill Persons as the Compagnies of Merchants and many others Convents* »

(il peut se faire qu'avec l'autorisation de la Cité, plusieurs citoyens (les godisés) se « joignent » les uns aux autres en une seule Personne pour faire certaines choses. Ils sont alors eux aussi des Personnes civiles comme par exemple les Compagnies marchandes ou d'autres Groupements).

Reversement des droits mais pas à tous et même pas à tous les citizens : il y a ceux qui associés deviennent des Personnes et ceux qui n'en sont pas et ne disposent donc pas des droits de ces Personnes civiles ; citizens comment, ceux-là ? Et du coup, godisés, comment ? Encore du flou. Et du bizarre.

D'autre part la Cité n'est plus la seule Personne civile comme on aurait pu le croire un instant. Avec cette précaution cependant : les Compagnies sont autorisées par la Cité et n'ont qu'une partie des droits de la Personne-cité. Bon. Mais quand la Cité redistribue des droits, le Lord, il est où ? La Cité c'est lui ? Encore du flou. Et du bizarre. Mais surtout : qu'est ce qui empêchent les rivalités ou les coalitions entre Compagnies-Personnes civiles, sur la base des droits à elles seules concédés ? Qu'est ce qui peut alors éviter que non plus les cités seulement mais elles aussi se loupisent ? « Impartialement » pas grand-chose.

Résultats : l'inégalité des statuts et des droits, l'inégalité en droit, elle, est certaine ; le risque potentiel initial de la godisation égalitaire est définitivement et à plusieurs titres réglé. Mais la paix que la Hobbes's machine devait assurer et garantir ? Bien incertaine, elle, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Donc molo avec la louange actuelle des vertus légales et légalistes de Hobbes. Joue sur plusieurs tableaux, et avec bien des non-dits. Ce qui n'a rien d'exceptionnel. Mais si, malgré la brièveté de cette analyse, on estime que c'est pas très clair ni très rigoureux son propos, alors retour à la lettre-préface et à l'alternative qu'il y pose.

La peur ou le bon vouloir

« The original of all great and lasting societies consisted not in the mutual good will men had towards each other but in the mutual fear they had of each others. »

« L'origine (le modèle original ou originaire) de toutes les grandes et durables sociétés ne consiste pas dans la bonne volonté mutuelle des hommes les uns envers les autres mais dans la crainte mutuelle qu'ils ont les uns des autres ».

La peur est déclarée comme fondement de la relation des hommes entre eux, comme fondement « civilisationnel ». Au détriment du « bon vouloir ». Mais au passage, qu'est-ce qu'il reconnaît Hobbes : que l'alternative est entre la réciprocité de la bonne volonté et celle de la peur. Il prend parti pour la peur. Méfions-nous, pétochons, sécurisons nous chacun comme nous pouvons à l'égard des autres et collectivement par le moyen dit-il de la Personne-civile.

Et profitons unilatéralement de chaque mouvement éventuel de bonne volonté, roulons dans la farine ceux qui font acte de « bon vouloir » pour qu'à leur tour ils se méfient, pétochent et se sécurisent ? Est-on obligé de suivre ? La pétoche, Hobbes le dit, c'est entre les men ; le bon vouloir aussi ; entre les citizens, il règle le problème à sa façon. Qu'est-ce qui empêche cependant que le bon vouloir puisse fonder un pacte de citoyenneté ? La puissance que l'on prête à la peur ? Et celle du bon vouloir, on en fait quoi ?

L'alternative est ouverte depuis perpette et elle le demeure. Il y a des époques qui paraissent plus favorables à l'un des termes qu'à l'autre mais si c'est une question de will, à chacun de chercher quel

est « impartialement » le meilleur fondement du pacte social, le plus sûr.

Cependant si l'analyse que j'ai tentée de ce morceau de texte de Hobbes, aussi brève et fragmentaire soit elle, peut présenter un intérêt, ce serait celui-là : qu'il s'agit principalement de créer une situation qui garantit l'inégalité en droit et en droits des hommes entre eux. Par le biais de la peur. Par quoi il apparaît que le bon vouloir dont Hobbes veut se débarrasser a toutes les chances d'être lié à au moins l'égalité en droit. La France en a fait le choix en plusieurs occasions. Où en sommes-nous aujourd'hui ? De tout mon cœur, oui je le dis comme ça, j'aimerais savoir comment ça s'organise actuellement ici le bon vouloir, la peur, l'égalité, les inégalités. Et puis comparer.

Un pacte social quel qu'il soit ça implique la réciprocité, avec ses variations et ses difficultés. Comme la compréhension. Comme la compréhension ? Mais alors *under-stand* ou *comprendre*, ça y jouerait un rôle ? Là, voyez, j'exagère : je me la joue, je vous la joue à la surprise. Mais bien sûr, que j'y crois à ce rôle. Les vertus de *comprendre*, en cette occasion, je me les figure assez. Celles d'*understand*, en cette même occasion, il faudrait qu'on veuille bien me les faire connaître.

CONNAITRE

Connaître, encore un mot, un verbe qu'on peut décomposer en séparant *con-naître*.

Regardez à droite d'abord avant de rire. Il y a *naître*, c'est plutôt beau qu'il y ait ça dans ce mot là ; maintenant à gauche : pour faire apparaître le *cum*, l'*avec* qui s'y trouve il faut une petite transformation (raison phonético-linguistique connue) et alors on obtient « *naître avec* » mais en lecture brute c'est *con-naître* qui apparaît. On peut soit ne pas se rendre compte du jeu de mot possible, soit hésiter, gêné ou au contraire, y aller grimaces, fou-rire, claquer sur les cuisses, dans le dos, coup de coude etc... Le *con* y est, celui de la bêtise (*connerie*) ; celui du sexe des femmes aussi, en langage pas réservé, pas médicalisé, décoffré on pourrait dire et quand même plus direct, plus complet, plus érotique aussi que *vagin*, *utérus*, *clitoris*. Dans le monde des jeux de mots, qu'est-ce que *connaître* : *naître* à la *connerie*, à la jouissance de la *connerie* ? Un pli qui cache quoi ? Le mépris pour la connaissance ? Ce n'est pas impossible : le savoir ne fait pas dans les salons, bonne figure. Trop lourd, trop grave : en effet... Quand on dit de quelqu'un qu'il est *connaisseur* (de vin, de tableaux etc...), on peut le dire comme un compliment mais aussi avec une intention de distance.



Photo Etienne André, Traces © E. André.

Avec connaissance, on a donc ce choix : soit d'y lire une naissance avec la chose ou la personne que l'on tente de connaître ; une aventure du renouveau ; soit le jeu de mots soit l'énigmatique coïncidence de l'un et de l'autre. Up to you comme on dit en anglais.

Chaque langue, il me semble, exprime un savoir et une conception de la réalité.

Qu'elles soient traduisibles les unes dans les autres est de ce point de vue une sorte de garantie de notre commune humanité, une garantie aussi quant à l'existence même de la réalité.

Que certains mots ou expressions soient intraduisibles, qu'il faille pour passer d'une langue dans une autre leur chercher des équivalences constitue une difficulté mais surtout, il me semble, comme un avertissement anti-totalitaire, une trace de ce qui nous échappe ici et s'est inscrit là, une marque d'incomplétude, une ouverture, une nécessité de comprendre.

Que l'introduction de choses nouvelles ou de choses venues d'ailleurs s'accompagne de mots nouveaux, enregistre dans chaque langue de l'histoire en même temps qu'une histoire des échanges (aubergine nous vient de l'arabe, tomate du nahuatl si mon souvenir ne me trompe pas etc...). Mais que l'on ne prête pas attention suffisante aux relations entre les mots d'une langue, sa structure et la société qui s'y exprime, ça, ça donne les boules, ça fiche les jetons.

A moins qu'au contraire ce ne soit justement de ces relations qu'ils s'agissent.

Françoise PAUL-LEVY⁷⁹

Mai-aout 2010.

⁷⁹ Françoise Paul-Lévy, née en 1940, n'a rien publié depuis 10 ans. Professeur des Universités, dernier poste en sociologie à l'Université de Toulouse Le Mirail. [Rédigé par l'auteur].

Ce texte est écrit «à la manière de». De (très) nombreux passages sont issus du Gargantua, d'autres ne sont que pures inventions. Les deux sont mélangés comme dans une fricassée.

Lettre d'un cuisinier à propos de François Rabelais

À vous augustes paillards, illustres goinfres, vilains et gueux, beuveurs très illustres, vertueux syphilitiques et vérolés très précieux. À vous aussi belles damoiselles et délicates dames, jouvenceaux acnéiques, ce qui est pléonasme, écuyers embrumés, soldatesques pacifiques, ce qui est oxymore, citoyens magnifiques et vaillants républicains, autre redondance, amateurs de bonne chère, abstrauteurs de quintessence, gens de tout pays, de Toulouse, de Montpellier, de Lyon et d'ailleurs, je voudrais dire ceci.

Les instruits croient toujours ce qu'on leur dit et particulièrement ce qu'ils trouvent dans les livres ou les lettres. Là, se lit leur sagesse en jachère. Vous ne serez donc pas étonné de ce qui suit. On m'appelle Fripesauce, Hochepot ou Pilleverjus, selon l'humeur des réfractaires, je suis un cuisinier qui s'adresse à Rabelais François. J'ai ouï dire qu'en vos contrées se tenaient réjouissances et festoiries, salons littéraires, doctes conférences, belle société du spectacle, et je voudrais

élucubrer à propos d'un édifice à qui j'emprunte les formules et le franc parler. François Rabelais.

L'on raconte que sa mère⁸⁰, l'aurait portée 11 mois, pour un chef d'œuvre ce n'est pas trop. On soutient aussi qu'elle aurait accouché dans les vignes. Tout droit sorti de son oreille, en voyant deux lièvres sautiller entre les ceps, le petit fruit de grande extase se serait écrié « Du râble au lait, franc et adroit » et c'est pourquoi, son père le nomma Rabelais François. Qu'après une belle éducation auprès d'un échanson, d'un écuyer-tranchant, d'un précepteur, et autres grandouilleurs, où il n'aurait rien appris d'autre qu'à se réjouir, à l'âge où s'amuser tout seul ne suffit plus, il serait passé d'abbayes en Tavernes, de cathédrales en Salles de Garde, pour parfaire son éducation bien entendu.... Ici l'on jouit dans la confusion.

⁸⁰ Gargamelle, reine des gamelles.

LIVRE PREMIER
—
LA VIE TRÈS HORRIFIQUE
DU
GRAND GARGANTUA
PÈRE DE PANTAGRUEL,
Jadis composée
PAR M. ALCOFRIBAS
ABSTRACTEUR DE QUINTESSENCE
—
LIVRE PLEIN
DE
PANTAGRUELISME

L'on dit aussi, du susnommé Alcofribas, qu'il avait toujours la langue qui pèle et le gosier fané. Qu'il ne rechignait pas à se soulager les rognons d'un honorifique trait de vin. Que l'appétit lui venait bien avant de manger et qu'il ne buvait jamais pour la soif du moment mais uniquement pour prévenir la prochaine. On dit qu'il courrait après le chien avant qu'il ne le morde ; et qu'il vidait sa bouteille avant qu'elle ne s'évente. Un émule s'extasiait : « Si je montais aussi bien qu'il les descend, il y a longtemps que je serais dans les airs ! ». C'est qu'il savait plus que quiconque, que l'âme n'habite jamais en un lieu sec. C'est pourquoi il aimait le Clairet et le bon hypocras, le pineau de la Devinière. « Ah ce petit vin blanc, du vrai velours ! ». De la pine au Pineau, au jus de « lapinaux », on pinaille penaud. Il avalait ça parce que ça tue le ver. Vert, verre, vair, vers, on s'y perd. Parce que la nature a horreur du vide. Item pour notre cervelet. C'est dire les litres de non-sens qui s'ingurgitent nonobstant. Il suffit de caresser l'absurde pour s'en apercevoir. La formule est mathématique : plus on caresse, plus il grossit. Plus il grossit, plus il s'agite. De s'agiter, il s'allège. Bref, la palpation de matière échauffée conduit à la disparition d'icelle alors même que l'os gagne en flexibilité. Cette période s'appelle Renaissance. C'est du moins ce que disent les gens de compétences. Si expliquer c'est déplier, comprendre est-ce prendre un con ? Il se peut ! Mais on a toujours le choix de prendre avec !

Pour autant, jamais un honnête homme ne hait le bon vin et chacun de ses écus se transformaient en mangeailles, en or potable et en livres. Il avait lu tous les anciens d'Hippocrate aux Hypocrites, d'Esculape à Galien. Seuls le deuxième est vraiment carabin. Les écrits de François étaient bien plus agités que ceux de Céline, bien plus pensés que ceux de Pascal, biens plus irréfléchis que ceux d'Alain. Rabelais était un homme de grand sens, de gracieuse raison car d'admirable inconscience.

L'on affirme aussi qu'il mangeait volontiers salé et que de sa nourrice, il avait sucé le bon lait. Les mâles aiment les belles mamelles. Les belles, leur demi-écrémé. Crème des crèmes, ils s'entendent à merveilles. Et qu'en gros il raffolait de tout ce qui était servi à table. Du pain, du vin, du sel (pas trop), de l'eau (pas trop non plus car l'eau ne fait rien que pourrir le poumon). On soutient mordicus qu'il se délectait de viandes, de poissons, de fruits et d'herbes. Bref, tout ce qui se digère. Son estomac cuisait tous les aliments. Qu'il avait bonne réserve de jambon de Bayonne, de langues de bœuf fumées, de grande quantité de boutargues qui sont œufs de mulets salés et séchés, de larges provisions de saucisses du Rouergue. Mais ce n'est pas fini. De belles grillades dites charbonnades, de grasses cochonnailles, de pleines pelletées de moutarde, des cuillerées à café de sauce réductionnée pour faire son délicat, du chou, de l'ail et du poireau, du hareng frais et du fromage de Brie, des

Λεσ εξγσεσ, τηολογιενσ, χασυιστεσ, λεσ δγυισσ εν μοινε βνδιχτιν, σιν
τερρογεντ συρ λοριγινε δυ μονδε. Υνε λεττρε, υν ινγρδιεντ, υνε διστρα
χτιον δορειλλε ετ λα μοραλε σε τουρνεβουλε, ττε εν βασ, φεσσε εν λα
ιρ. Φαχε φεσσεσ.

D'après ses dires...

fouaces faites de beaux beurres, de beaux jaunes d'œufs, de beaux safrans et de belles épices, du Cotignac qui est pâte de coing. Une nourriture de beaux-beaux. On dit aussi de lui qu'il se lavait les dents avec des pieds de porc. Et qu'avec lui les carnavales gagnent toujours contre Carême. Des truies on aime bien le con flasque en flacon pourvu qu'elles s'accommodent de miel et d'aromates, à la romaine, à l'occitane, à la vénitienne, à la véronaise. Un « l » à la place du « n » et les amants de Vérone filent chez un médecin nommé Polysémie. La nuit n'est-elle pas un jour inversée ? Est-ce qu'on s'ennuie sans nuit ? Grandeur du périmé, fraîcheur du périnée ? Si le cœur m'en dit, ai-je le cœur qui mendie ? N'aurions-nous le choix qu'entre la dette et la diète ? Auxquels de ces participes donner la primauté : criant, friant⁸¹, priant, riant, triant, variant ? Les exégèses, théologiens, casuistes, les déguisés en moine bénédictin, s'interrogent sur l'origine du monde. Une lettre, un ingrédient, une distraction d'oreille et la morale se tourneboule, tête en bas, fesse en l'air. Face à fesses.

À propos de principes, Rabelais n'était guère grand économiste. Il ne vouait un culte terreux aux terres incultes qu'à la condition que ces dernières soient bien agriculturées. À la nutritionnelle, quand il était malade, ce qui ne lui arrivait guère vu son régime, il se gavait de pain blanc puis se rinçait les

⁸¹ Cet intrus beigne dans l'huile.

main dans le potage. C'est dire s'il était diététisé. Ni plus, ni moins. De plus, il recrachait toujours ses pénitents après les avoir mâchés, ces beaux pèlerins qui traversaient le pont en criant ; c'est constater sa foi. « Jean-Luc, nôtre saint Père ». Ainsi commençaient ses prières, selon l'art de décaler les sons. Le purgatoire n'est qu'un frigo vide. Cette dernière thèse, moins que l'antépénultième, n'est pas à classer dans l'art des contrepèdes.

Certes, il aimait les tripes, à s'en téter les doigts. Et là où c'est diablerie à grand spectacle disait-on, c'est qu'il s'en bâfrait sans rien perdre car on ne pouvait les mettre de côté, la tripaille se serait avariée, ce qui est contraire aux règles élémentaires des bienséances. Alors il léchait ses écuelles et son nez ensaucé. Bien sûr il y eut quelques complications. De la table aux latrines, le parcours n'est point long. Il ne faut pas être grand clerc pour admettre qu'on n'a grande envie d'expulser des larrons par la porte de derrière lorsque l'on a goûté de l'enveloppe tripale. Il affirmait de l'aurore naissance jusqu'au potron-minet, que si l'orifice du haut et la tuyauterie intestinale sont engorgés, l'âme des venteux s'exprime omnibus. C'est ainsi qu'il faut comprendre le « Spiritus ubi vult spirat »⁸² des saintes écritures. En guise d'hommage aux « très hauts », aux « puissants », « au saint Phallus », il remuait ses deux valseuses

⁸² « L'esprit souffle où il veut », saint Jean III, 8.



Illustrations F. Van Hamme, Roissard Grenoble, 1974.

aux sons des joyeux flageolets et des douces cornemuses en laissant filer, ça et là, un déluge urinal de ses boursouflures. Pas de quoi fouetter un chat avec du gras-double. C'est même autorisé pour peu que la cascade s'accompagne d'un gracieux blizzard né d'un bel arrière-train. C'est ce qu'on appelle le travail du cul. Il facilite l'expulsion des contrits. Se torcher c'est faire trace sur une feuille couleur jambonnaile tranchées. On raconte aussi qu'après s'être dégraissé avec le fenouil, la sauge, l'aneth, la marjolaine, les feuilles de courges, de bette, de vignes, de laitue, d'épinard et même feuilles de rose, un petit oison bien duveteux lui servait de torche-fessier. C'est qu'il aimait les choses de chez Dame Nature...Il affolait les animaux. La science empirique valide l'axiome organique suivant : qui retient un pet merdoye dans ses idées. C'est une loi de la nature. Méditer, merditer, on ne sait jamais trop. Les académiciens affirment que c'est génétiquement correct. Moins par le truc hérité que par la gêne qu'il occasionne. « Génétiquement » parlant. Trois mots forment le premier : la gêne enserre l'éthique, d'où surgit en bout, la chose qui ment. Voilà à coup sûr une science exacte qui dit le vrai sur l'être. N'est-ce pas bien coïter que de s'exprimer de la sorte ?

Il aimait aussi faire la bête à deux dos, à tire-larigot et se frotter jovialement le lard en bonne compagnie. Jouer de l'andouille. Tapoter sur de bons tambourins. Il aimait la

musique voilà tout. La connaissance, au sens biblique du terme, ne lui était pas inconnue. Du sens commun au sens interdit, il lui fallait bien combler le vide des oubliettes par l'entremise des deux petites cellules camouflées sous son vit. Qui trop embrasse mal étroit et l'alcôve des belles, la chambre aux milles parfums des japonais, était toujours pourvue en fleur d'oranger. Ainsi, s'astique la quincaillerie sur le ton de la courtoisie. La chose demande un peu d'organisation. À ce sujet, l'organisation de ce travail ne désigne-t-elle pas le travail de l'organe ?

Je sais qu'en disant ça de lui, l'on confond l'homme et son œuvre. Mais hélas n'en déplaise aux eunuques, à l'image de son Gargantua, il passait son temps à boire, manger et dormir ; à manger, dormir et boire ; à dormir, boire et manger. Pourquoi ? Tout simplement parce que ses entrailles concupiscentes n'avaient rien à envier à celle d'un jésuite affamé. Selon les exposés de chroniqueurs allemands, il avait un pacte avec son appétit : il se couchait avec icelui et se levait également avec cézigue. Bien médicalisé, il ne se réveillait que pour bouffer, boire, baiser, baragouiner. Pas seulement pour le plaisir des choses mais parce qu'il aimait la lettre « b ». C'est du moins ce que disent les linguistes. J'entends ces détracteurs : « *Mais, Ventre saint Georges, où aurait-il trouvé le temps d'exercer la médecine et occasionnellement d'écrire* ».



François Rabelais. Manuel Frères.

De l'homme de lettre, ils ne retiennent seulement qu'il aurait tout écrit à l'encre de Bacchus sur des feuilles de vigne. Croyez-moi cher ami, la science et l'art de la cuisine ne se résument point à d'interminables ripailles, d'infinis banquets ou d'éternels festins. Penser, c'est boire. Écrire c'est pétrarquer. Soigner c'est bien chier. Prier c'est se gaver la panse. Tout s'entremêle. À quelques exceptions. Richard mange quand il a faim, Pauvrette quand elle a de quoi. Faute d'argent, c'est douleur sans pareille. C'est pourquoi il disait qu'à « cul foireux toujours merde abonde ». Il parlait de sa majesté, sans doute. Quant à prendre aux riches pour donner aux pauvres, rien que l'idée ponctionne les profitailleurs. Seraient-ils comme les anguilles de Melun qui crient avant qu'on les écorche ?

À la vérité, ce sont de vraies fausseries. Pour peu que l'on ne manque de l'essentiel, la nourriture ne suffit pas à l'homme, il faut la mettre en scène et avec Rabelais, on ne mange jamais seul. Aujourd'hui comme hier, la cuisine fait recette. C'est pourquoi, il savait manier le verbe comme une bistouquette, comme on va au bistrot quand tout sourit, comme on chante une ritournelle. Il se délectait des mets tout autant que des mots. Saveur et savoir sont de même racine.

Et la farce, agréable mariage d'ingrédients est copulage de langue dite vulgaire avec des latinismes. Les savants, dans ce cas, désignent bien ceux qui savonnent la langue. Son art des mets se galipette. Assaisonné de commentaires. Ses phrases bouillonnaient. Il parlait et mangeait épicé. Ce qui est prouesse car on ne peut guère faire les trois en même temps. Ses descriptions avaient parfois l'odeur du vinaigre et de verjus. Mais de l'esprit, il y en avait toujours à grand foison.

Il n'écrivait pas, il cuisinait le monde.

Il a convenablement affranchi les mots du corps, pour faire crier encore, encore ! Il a déformé l'univers, grossi le réel, exagéré le trait, pour faire passer la pilule, la rendre plus digeste. Car là où est le désir de l'un est le plaisir de l'autre. Et si l'excès est partout, le pire de tous est la bêtise. Encore que, l'excès de bêtise, n'est pas sans un charme certain, exceptée la xénophobie, ses petites et ses grandes sœurs. Il paraît qu'aujourd'hui cette chose n'a plus cours, c'est du moins l'argument de ceux qui pensent avec leur postérieur.



A. Derain, bois gravé, Gargantua, © ADAGP, Paris, 1996, Archives Jean-Loup Charmet.

Tous les avaleurs de brouillards, les cracheurs d'ouragan, les cafards empantouflés, les donneurs de leçon ensoutanés, les faux humanistes perruqués, les folles de la messe, les fausses hérétiques, brefs tous ceux qui barytonnent du petit orifice seront défendus de Thélème. Qu'ils rejoignent ceux qui veulent gouverner autrui et qui ne se gouvernent pas eux-mêmes... Ceci n'est point interdiction mais suggestion. Que l'on se rassure à propos des indésirables, dès qu'ils passeront à l'amande, une porte leur sera grandement entrouverte !

Je sais que l'on énonce jamais autant le vrai qu'en disant des bêtises et que la vérité se dit toujours à moitié. Je sais peut-être mais en suis-je sûr ? La vérité ne sort jamais de la bouche des pédagogues, encore moins des enfants qui, comme nous, apprennent à vivre. L'important serait-ce le mentir vrai ? J'espère me tromper pour la bonne cause. Et quand la bonne a causé, c'est qu'elle n'a rien à redire sur la besogne de ces humbles serviteurs ! J'entends crier « la vérita », « la vérita ». Mais si vous voulez laver Rita, que vos gels intimes, hypoallergéniques, exhalent l'huile d'olive. Quant à trouver son point V, celui de la jouissance Véritationnelle, on peut toujours courir. Qu'elle surgisse inopinée, c'est un peu comme demander à son marmot de ranger sa chambre spontanément. S'il le fait, qu'on s'en inquiète, la vérité est ailleurs. On en quête que des miettes. Chasser, débusquer, s'amuser de ne point

l'attraper en entier, c'est toujours mieux que de rester enlisé, comme Job le puritain, un pied sur le tas de fumier, un autre dans la fausse à purin. Cherchons le goulot de la bouteille, on s'encroûte. À chacun son chemin dans les embouteillages.

Rabelais, de Chinon à Beaumont-le-Vicomte, de nord en sud, d'est en ouest, offre son allégresse. De quoi puiser dans le corps d'un texte une substantifique moelle. Ou bien, faudrait-il pisser encore par la moelle un texte substantifique ? C'est selon ses désirances. Rabelais est l'héritier d'un savoir manger médiéval et d'un savoir penser moderne. Il avait l'âme à la cuisine, à la bibliothèque, au scriptorium, au baldaquin, à la salle de bain, de la cave au grenier, dans toutes les pièces de la maisonnée. Pour volatiliser les vraisemblances, par disciplinarité, faute de mieux, les érudits étudient l'humanité par morceau : la nutrichion, la patrôlogique, la mathéologie, la chienteté, l'hichtoire, les mites, les laidgendes, le folchlore, la philosophistique, la linguistique, la grammairdique, la psychopapouille, la sauciologie, l'ergonânerie, le tout par désirance et par divagation.

Rabelais, lui, était un penseur hors-champs. En bon indiscipliné, il les traversait avec son bâton de berger à la main. L'écrit est un lion indomptable. Quelque chose de la langue ne s'apprivoise.



Gustave Doré, Gargantua, Paris, Bibliothèque des Arts décoratifs.

Alors, mes amis, je vous convie à ne jamais le lire sans un verre à la main parce qu'ici l'on picole... Vous mettrez dans l'autre ce qui vous agrée. Fait ce que voudras et fesses où tu pourras. Lâcher la robe de bure pour les ravissements du bureau d'où se câlinent les plumes ; passer sans vergogne des verres à pied remplis du meilleur jus de Chine aux vins parfumés de mystère ; abandonner l'hostie pour entrer en hostilité ; c'est être connecté avec le cosmos. Certes, il n'est pas certifié qu'il soit l'auteur de ces vers : « *La mousse d'un blanc verdâtre recouvrait la Garonne. Les feuilles virevoltaient à la mue de novembre. Une odeur de marron embaumait tous les quais. Rien n'est trop beau quand il s'agit de grandeur.* »⁸³. Mais aucun facétieux ne se dresse pour désavouer ce truisme⁸⁴ : avec Rabelais, point de guerre picrocholine⁸⁵. C'est du moins ce qu'on dit. On dit, on dit, on dit ! Mais quand-est-ce qu'on dîne ? C'est le sort des humains : même en absence de torture, il leur faut passer à table.

Tous ces propos torcheculatifs donnent la colique aux tripes du cerveau. Entre nous plus de controverses, cons caduques ou cons débutants, niards d'entre deux âges, tous invités à la Devinière autour d'une Dive bouteille de bon vin

⁸³ Les hagiographes affirment que ces vers ont été composés par un poète ariégeois, fol amoureux des pierrailles, du Fronton et des Pyrénées, un susnommé Arditus.

⁸⁴ Pas même M. Onfray, dont la pensée hédonistique truffe d'erreurs les créations d'autrui.

⁸⁵ Dites « de bille amère ».

blanc du cru. Réjouissons-nous mes amours, pour le plaisir du corps, la joie des mots, pour la santé des reins. Excepté quelques jours de février, c'est tous les jours Carnaval, dans le grand dictionnaire. Parfois, veut dire souvent, lui-même synonyme de toujours. En remplissant son ventre, on dilate de l'organique, et l'on se fortifie les boyaux de la tête.

Rabelais est tel qu'il est mais aussi tel qu'on le croit être. Il nous appartient, c'est pourquoi l'on est incités à s'agiter le patrimoine. À Thélème, tel aime. Vive le vin, le vit, les vapeurs, les convives, les écrits-vins ! Sortons donc la carafe du joug des moralistes et échangeons pitance !

Grand'chère ! C'est la faim ! Et la fin, comme le virgule Virgile, est mauvaise conseillère. Nunc est bibendum !⁸⁶ Amène ! Prend-donc ce verre, partage-le et lève-le au frontibus. Il se rapprochera de la pensée rabelaisienne ! Déplier avec ses compagnons, n'est-ce pas cela le gay-savoir ?

Frédéric VIVAS⁸⁷

⁸⁶ « C'est maintenant qu'il faut boire », d'après Horace.

⁸⁷ Un grand merci à F. Paul-Lévy, pour ces moments d'échange autour d'Agricol, autour de ce texte, autour d'un verre de vin du Languedoc.

L'entretien s'est réalisé dans le Tarn en juillet 2010. La causerie s'est déroulée sur une table de pique-nique, à l'ombre d'un arbre, les pieds sur l'herbe à l'AquaVal, de Lautrec. Alors que les cris des enfants sautant dans la piscine couvraient le son des branches ployées du saule qui se rafraîchissait les doigts dans l'eau de l'étang. Xavier Fidelle-Gay pour Artefacte.

Illustration de l'interview : sculptures de Michel Alquier © M. Alquier.

Entretien-causerie avec...

Michel Alquier sculpteur sur terre. Sud de la France (Aude).

Artefacte⁸⁸ : Bonjour Michel, que diriez-vous si vous deviez vous présenter ?

Michel Alquier⁸⁹ : Disons que je suis un dilettante. Une sorte d'amateur qui cherche à s'éclairer. Un dilettante qui lutte contre l'aspect velléitaire de sa personnalité. Mon chemin personnel je le pense en terme d'équilibre de vie. Je me suis

convaincu que ce qui était intéressant à vivre se trouve dans l'équilibre (ce qui n'empêche pas les excès...je ne sais pas si je suis clair). Avoir des points d'équilibre tout en ayant plusieurs fers aux feux, plusieurs occupations d'esprit. Faire comme cela me permet de ne pas me sentir enfermé.

⁸⁸ Par choix, nous n'allons pas vers l'interview people façon papier glacé mais plutôt vers l'entretien qui relate d'une rencontre, donc qui révèle de soi. Encore du lien, en somme....où l'on cause entre hommes. Cet entretien causerie a été réalisé par X. Fidelle-Gay pour la revue Artefacte. Xavier, 42 ans, vit à Albi, cadre administratif a publié deux livres d'auteurs alliant poésie et illustrations.

⁸⁹ Site web <http://michelalquier.free.fr>

**« On peut trouver dans
l'expression du ressenti des autres,
une partie de soi et c'est ça être en
lien. »**

A : La liberté est un élément fort pour vous ?

MA : Je crains l'aspect fusionnel, pas dans tous les domaines mais je me méfie de l'excès permanent. Là je viens de prendre ma retraite et je ne risque pas un excès de travail. (Rires) Sur ma partie créative, je ne me contraains pas, je m'applique à être libre. »

A : Pouvez-vous m'expliquez ce que veut dire lutter contre l'aspect velléitaire ?

MA : Les peintres classiques chinois disent que « l'idée est première » puis il y a le « faire », le travail avec la matière. Le processus de création demande du temps et de la persévérance ; j'aime aussi être pris par une échéance d'exposition, cela m'aide pour travailler une série par exemple.

A : À ce propos, comment concevez-vous votre métier d'artiste sculpteur ?

MA : Ce n'est pas un métier, pour moi. Je ne suis pas parti de l'idée d'en vivre ni de faire carrière. Ma compagne Valérie m'a poussé pour que je montre mes œuvres, puis des galeries se sont intéressées à mon travail au point de faire des expositions.

A : Comment gère-t-on ce passage sous les lumières ?

MA : Je suppose qu'il faut avoir un ego suffisamment hypertrophié pour faire. J'ai pris des risques, comme on dit, mais j'ai fait le choix que ces risques ne soient pas, finalement, bloquants.

Se montrer en tant qu'« artiste » n'est pas simple ; mais je ne déteste pas me mettre à nu. Au fond ma vraie pudeur doit se trouver ailleurs, je suppose.

A : Quels sont vos rapports avec les lieux d'exposition, galerie comme salon ?

MA : Je suis toujours surpris et honoré que des galeries aient pris le risque d'exposer un sculpteur à faible notoriété et donc à faible vente. La cerise sur le gâteau c'est lorsque un acte de vente permet d'abonder la Galerie et de me fournir un petit retour financier.

Là encore, il s'agit de liberté : celle des galeries de pouvoir choisir en de raisonnables proportions, les artistes « coup de cœur », celle de ne pas être soumis à la logique de « l'exposant consensuel = ventes assurées ».



A : comment vous situez-vous par rapport à la vente de vos œuvres ?

MA : Pour un sculpteur, pour un « artiste » la vente c'est une preuve que la galerie a bien fait son travail. Je suis déclaré à la maison des artistes (M.D.A). La vente est l'étape ultime de ce qui a été une rencontre quand je suis présent dans les galeries ou les salons. Dès lors que je confie mes pièces à une galerie, l'œuvre ne m'appartient plus.

A : Et dans votre quotidien, comment vous organisez-vous pour vivre de votre art ?

MA : J'ai la chance de n'avoir pas d'enjeu financier autour de ma pratique artistique, mon traitement et maintenant ma retraite suffisent à me procurer une autonomie.

Avec ce que me rapportent les ventes de mes sculptures, la rétribution de mon travail de sculpteur me permet de renouveler mon stock de matière et d'outils, sans avoir à prendre sur la partie des revenus salariés.

A : Vous sculptez avec de la terre, vous avez appris à maîtriser les patines mais comment débute le travail de création chez vous ?

MA : Tout d'abord, je travaille sur la base d'images mentales qui me viennent à l'esprit et sous les doigts. Je cherche ensuite une cohérence des formes à l'intérieur de mes créations.

A : Dans votre travail actuel, vos figures de terres cuites, à leur manière impudiques, ont souvent une posture neutre ? Est-ce un choix de votre part ?

MA : La neutralité d'expression que je m'attache à rechercher se traduit par une sorte de flou dans les détails. Il y a un travail de « finition » qui est l'œuvre de celui qui regarde. De la même manière, c'est un parti pris de faire la nique à la pesanteur avec les corps de mes figures à l'équilibre improbable.

A : Avec votre démarche singulière, comment définiriez-vous votre travail artistique ?

MA : Du point de vue artistique, je n'aime pas les étiquettes mais je peux dire que je ne suis pas dans le genre réaliste ou hyper-réaliste, je ne fais pas de la reproduction, de la « mimésis » ; je me sers d'images mentales qui ont leur vie propre, et non de modèles.



(146)

Je ne sais pas non plus si je suis un « figuratif » ; en tout cas si je le suis, c'est uniquement sous l'aspect d'une « représentation de la figure humaine » construite sans tenir grand compte des proportions des corps.

A : Vous avez été exposé en galerie, vous avez fait des salons, comment se passe la rencontre avec les visiteurs ?

MA : Je suis intéressé par les commentaires sur mon travail. Je ne cherche pas les compliments mais je suis curieux de savoir comment une personne a pu être touchée par une de mes pièces. Pour moi, le spectateur, l'observateur, ceux qui posent un regard sur mes sculptures sont ceux qui ont eu peut-être leur regard capté par quelque chose de différent et qui se sont arrêtés avec une question.

A : Qui entame le contact ?

MA : Je n'entame jamais la conversation, mais si elle s'établit, j'essaie le moins maladroitement possible, ce qui est un exploit pour moi, de connaître la manière dont les gens ont été touchés. Comme je n'aime pas parler des pièces exposées, (aucune pièce n'a de titre) je les engage à exprimer ce qu'ils

ressentent. Parfois pour mon plaisir, certains visiteurs font usage de cette liberté.

A : Je vois votre œil qui pétille, c'est un vrai régal alors ?

MA : J'aime ce contact avec les gens, libre.

A : Il me semble que nous sommes au cœur de votre émotion d'artiste en parlant du lien avec celui qui regarde, non ?

MA : Je pense que cette manière de montrer de l'intime touche le collectif. À travers un regard porté sur certaines pièces, il se peut qu'un spectateur puisse comprendre quelque chose de soi touchant à l'intime. Il y a une réciprocité de mouvement entre celui qui regarde et moi, un partage.

A : Et qu'est-ce qui vous a touché le plus de toutes ces rencontres ?

MA : Ce qui m'a ému, à plusieurs reprises, c'est quand des femmes m'ont dit : « c'est comme ça que je me vois » (c'est-à-dire très grosse, obèse, etc...)

(Michel a la glotte suspendue) Alors que pourtant, pour moi, elles ne le sont pas. C'est là qu'à mon sens, on touche à l'intimité d'une personne ; au regard qu'elle porte sur elle-même et qui conditionne son rapport aux autres.



(148)

A : À ce stade de notre causerie, je ne peux m'empêcher d'aborder l'érotisme que portent vos figures de terres cuites patinée.

MA : Les formes obèses de mes pièces reflètent un contact plein. Pourtant, dans ma vie quotidienne je ne suis pas dans le « toucher », je ne fais pas partie de ceux qui embrassent plus que de raison en société. En fait j'ai une distance avec la caresse ; je me suis quand même rendu compte qu'elle se réduit avec l'âge (rires).

Pour ce qui est de la caresse visuelle tous les corps ont une charge érotique, qu'ils soient homme ou femme. Il y a d'une part mon regard d'individu et d'autre part mon regard quand je crée des formes, qui a bien moins de pudeur que l'homme que je suis. Pourtant les chairs qui s'affaissent ne me gênent pas. À montrer comme à voir. J'aime les plis...

A : Un pli de joie orne mon front en cet instant où le galbe fleuri envahit ce papier ! (rires) Mais avec cet esthétisme à contre-courant, comment vous dépêchez-vous de la norme dominante ?

MA : Je m'aperçois qu'il n'y a, en fait, pas de canon de l'érotisme, contrairement à ce que nous montrent les journaux

et les publicités. Toutes mes sculptures ont une charge érotique pour moi et cela vient aussi du fait qu'elles ont une présence. Une présence qui diffère des papiers glacés. J'ai pu me rendre compte qu'en général, les femmes apprécient que l'on montre des corps leur permettant d'échapper au modèle esthétique dominant.

A : Mais quand même, comment concilier la neutralité que vous évoquiez précédemment et en même temps les charges érotiques de vos pièces, est-ce de la mise en scène ?

MA : Sur la mise en scène, je tente d'être le moins explicite possible. Je suis traversé par des images érotiques comme tous les hommes (et les femmes aussi, je suppose) mais l'érotisme est au-delà de ça. Dans mes créations, je n'ai jamais dépassé trois figures pour une même pièce. Je m'applique (pour l'instant) à la neutralité de leurs postures pour laisser à celui ou celle qui regarde, la liberté de se créer son histoire, de s'approprier la sculpture.

A : Vous ne répondez pas à la question du comment articuler neutralité et érotisme, la marge est tenue d'avec le côté obscur du désir, non ?



MA : Ma mise en scène neutre permet (autorise) le regard. Les figures érotiques explicites imposent de manière immédiate un lien entre le sculpteur et le « regardeur » qui est voyeur contraint. Ce n'est pas mon intention. Pour ma part, je privilégie le lien et le partage plus que la volonté de séduction. C'est une marque de respect, par pudeur. L'impudeur serait de chercher un lien systématique entre mes sculptures et les gens forts, enveloppés ou gros. Ces personnes ont un rapport assez compliqué à leur corps.

Artefacte : Oui, il est vrai que certaines pièces qui ne figurent pas dans votre série actuelle mais que vous avez eu l'obligeance de me montrer en me faisant visiter votre atelier, ont une présence érotique qui n'a d'égale que la délicatesse des galbes et toujours dans cette bienveillance esthétique et pudique...

Bien Michel, nous arrivons au terme de cette causerie. Auriez-vous un petit mot pour la revue ArtefactE ?

Michel Alquier : Tout ce qui peut permettre de chercher en soi ce que l'on peut faire, produire, est positif. Chacun de nous a le potentiel de faire, il ne faut pas rester au stade des intentions et pour autant il faut avoir suffisamment confiance en soi pour se lancer. Il ne suffit pas d'être sincère mais il faut être au plus près de ce que l'on ressent. Là est une voie.

On peut trouver dans l'expression du ressenti des autres, une partie de soi et c'est ça être en lien.

C'est tout le meilleur que je souhaite à la revue Artefact_e.

« Travaux d'été dès 16 ans. J'avais envie d'un séjour à l'étranger, j'ai travaillé pour en financer une partie. Plus tard, l'idée d'être asservie aux revenus d'un autre m'a été insupportable ».

Travail

Voilà un mot qui m'interpelle tant il est sujet à toutes sortes de projection, de fantasmes, de frustrations, mais aussi, heureusement, d'épanouissement. Pour moi, la relation au travail est teintée du rapport au monde de celle ou celui qui la vit.

D'un naturel optimiste et joyeux, j'ai eu tôt l'envie de travailler. Je sentais qu'il y avait des choses à comprendre de l'entreprise et cet endroit m'a attirée plus fort que les études supérieures.

Travaux d'été dès 16 ans. J'avais envie d'un séjour à l'étranger, j'ai travaillé pour en financer une partie. Plus tard, l'idée d'être asservie aux revenus d'un autre m'a été insupportable. Je n'ai pas choisi le modèle de ma mère qui, elle, a renoncé à ses ambitions professionnelles — à ses rêves les plus fous peut-être — pour élever quatre enfants très rapprochés, et deux nièces accueillies après la mort subite de leurs parents.

Une fois majeure, cumul de petits boulots : écrivain public, vendeuse de chaussures à la criée, intérimaire... Puis, le temps passant et les rencontres opportunes se faisant, je suis devenue salariée d'une entreprise parisienne (quinze collaborateurs), puis d'une bien plus grande dans l'édition (groupe d'un millier). Après huit ans, l'un de mes deux supérieurs a quitté l'entreprise et un placard s'est profilé me concernant. J'étais déléguée du personnel, j'ai pu négocier « favorablement » mon départ.

Quelques enfants plus tard, Paris remplacée par Toulouse, je suis revenue sur le marché de l'emploi : stage d'insertion professionnelle, bilan de compétences, remise en question. Jusque-là, travailler m'avait semblé globalement plaisant. J'avais beaucoup appris de mes précédentes expériences, tant humainement que professionnellement. Les relations que j'avais vécues pendant mes années de salariat m'avaient grandie ; j'avais acquis des compétences, des savoir-faire que je savais maintenant nommer et valoriser.



Laurent Classeau, Pékin, mai 2008 © Artefacte.

Je suis devenue formatrice et j'ai développé des formations en alternance. Pour autant, cette expérience professionnelle est devenue frustrante, douloureuse. Je pourrais argumenter dans un sens plutôt convenu et dire que j'étais sous-payée, que je travaillais trop en plus de mes autres activités (écrire des livres, accompagner mes enfants au fil de la vie et, j'allais oublier, vivre ma vie de femme). Je pourrais dire qu'il était complexe de fonctionner avec des supérieures manipulatrices. Je pourrais trouver mille et une raisons pour blâmer autrui et me décréter martyr d'une situation qui a dégénéré.

Le cerveau provisoirement grillé par le surmenage, je me suis arrêtée : mal au corps, mal à l'âme. J'ai intenté un procès, quitté l'entreprise et commencé un travail personnel. Je suis entrée à l'école de moi-même pour réviser mon histoire. J'ai eu besoin de comprendre ce qui s'était joué dans cette relation professionnelle douloureuse. Probablement la même chose que dans les précédentes que je n'avais pas su (pu) voir ; probablement la même chose que dans mon enfance blessée.

J'ai remonté mes chapitres (il en reste à relire) et, en parallèle, je suis devenue travailleuse indépendante. Finalement, j'ai développé ailleurs et à mon compte, la créativité que l'entreprise ne m'autorisait pas, pas plus que je n'y avais la satisfaction d'exprimer ce dont j'étais porteuse.

Aujourd'hui, mes journées ne se ressemblent pas. Je suis à la fois créatrice, conceptrice et réalisatrice de mes activités professionnelles, mais aussi leur commerciale et comptable. Si j'ai l'impression parfois de « beaucoup » travailler, je suis heureuse de faire ce que j'aime, ce qui revient à aimer ce que je fais — ou peut-être est-ce le contraire ?

Je suis devenue journalière du langage écrit comme d'autres, au siècle dernier, étaient journaliers de la terre : une façon d'être au monde à travers laquelle j'apporte ma contribution à la société dans laquelle je vis. Car pour moi, travailler c'est aussi, chacun à sa mesure, participer au collectif.

Hélène DUFFAU⁹⁰

⁹⁰ Hélène Duffau est née en 1965 à Mont-de-Marsan. Elle vit et travaille dans la région toulousaine. Elle a notamment publié *Trauma*, 2003 et *Combat*, 2004 aux éditions Gallimard ; *A Mamarana*, aux éditions TME et *Lu, la madeleine de Nantes*, aux éditions La Louve. Elle anime des ateliers d'écriture.

LA PENSÉE SANS UTOPIE
N'EST QUE
MAINTIEN DE L'ORDRE⁹¹

⁹¹ D'après H. Meschonnic.

Une usine sans patron ?

HISTOIRES D'AUTOGESTION

Étrangement absent des manuels de vulgarisation de la sociologie des organisations, l'autogestion est un modèle qui mérite qu'on s'y arrête. En France, les sociétés « Chèque Déjeuner », « LIP »⁹², « Longo Maï »⁹³, pour ne citer que ces exemples, témoignent de cette diversité.

Dans notre « village monde », ces entreprises se développent en Argentine, au Venezuela et au Brésil... Au pays de naissance du Che, il y aurait actuellement près de 100 usines de ce type pour près de 25 000 emplois autogérés. L'autogestion concerne des domaines variés et notamment les secteurs à forte qualification (imprimerie, carrelage, horlogerie, agriculture).

Mais qu'est-ce que l'autogestion ? On peut la définir comme l'organisation et la gestion d'une entreprise par des salariés et/ou des dirigeants élus par des salariés. Derrière ce système d'action complexe, il y a l'idée d'une démocratie collective et d'un partage du pouvoir et des responsabilités.

Historiquement, P. J. Proudhon (1809-1865) est considéré comme le créateur des théories autogestionnaires. Dès la fin du XIX^{ème} siècle, K. Marx (1818-1883), à travers l'Association Internationale des Travailleurs, encourageait le mouvement coopératif : *« Nous reconnaissons le mouvement coopératif comme une des formes transformatrices de la société présente, fondée sur l'antagonisme des classes. Son grand mérite est de montrer pratiquement que le système actuel de subordination du travail au capital, despotique et paupérisateur, peut être supplanté par le système républicain de l'association de producteurs libres et égaux. »*

⁹² Entreprise de Besançon fabriquant des montres, symbole des grèves de l'après 1968.

⁹³ Réseau de coopératives d'élevage, d'agriculture, d'artisanat, de petites industries implantées en Allemagne, Autriche, France et Suisse.

**« Quand
l'extraordinaire
devient le quotidien,
c'est la révolution ».**
Che Guevara

Mais le mouvement coopératif limité aux formes minuscules issues des efforts individuels des esclaves salariés, est impuissant à transformer par lui-même la société capitaliste. Pour convertir la production sociale en un large et harmonieux système de travail coopératif, des changements généraux sont indispensables. (...) ».

K. Marx s'interroge sur les formes de coopération, son extension et ses limites. « *Nous recommandons aux ouvriers d'encourager la coopérative de production plutôt que la coopérative de consommation. (...). Nous recommandons à toutes les sociétés coopératives de consacrer une partie de leurs fonds à la propagande de leurs principes, de prendre l'initiative de nouvelles sociétés coopératives de production (...). Dans le but d'empêcher les sociétés coopératives de dégénérer dans des sociétés ordinaires bourgeoises (sociétés par actions), tout ouvrier employé doit recevoir le même salaire, associé ou non* »⁹⁴.

L'idée d'un « *socialisme autogestionnaire* » ou d'une « *gestion collective des moyens de production* » a vu le jour au pays de V. Hugo. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, le Conseil National de la Résistance appelait les salariés à s'investir activement dans la direction et la gestion des entreprises. Il s'agissait alors de rompre « *avec « le paternalisme » de charité que Vichy n'a pas inventé mais qu'il a encouragé et que les C.E. doivent maintenant détruire* »⁹⁵.

Aujourd'hui, comme hier, derrière ce modèle organisationnel, se dessine l'empreinte de courants politiques et syndicaux assez divers tels que les milieux anarchistes, la

C.F.D.T., le Parti Communiste, le Parti Socialiste, l'A.I.T., et maintenant le N.P.A., qui participent à la promotion de ces expériences de démocratie directe à la lumière de la crise du capitalisme. Ils semblent nous suggérer que la transformation de l'organisation d'une société de production doit s'accompagner d'une transformation de la société globale.

DE LA THÉORIE À LA PRATIQUE

Le partage de pouvoir entre les ouvriers, les organes directeurs et exécutifs n'est pas une évidence. Cela suppose l'existence d'un collectif de travail. Les ouvriers trop souvent cantonnés à des tâches d'exécution, soumis aux diktats de l'organisation taylorienne, doivent investir des tâches administratives, des fonctions d'encadrement, de commerciaux. Cette polyvalence suppose une multicom pétence. Se pose alors la question de la mise en place d'un dispositif de formation et d'auto-formation.

Ce type de démarche questionne aussi le partage entre les salaires et les parts liées à l'investissement. Si l'entreprise autogérée mise sur la solidarité, l'amélioration des conditions de travail, l'investissement, l'augmentation des revenus et leur juste répartition, d'après la C.G.T., certaines structures pour surmonter leurs difficultés passagères, ont été contraintes, de réduire ponctuellement leur niveau d'exigences en matière de droits sociaux. Par ailleurs, ce type d'organisation a une limite dans un contexte de forte concurrence, d'externalisation et de délocalisation de la main-d'œuvre.

⁹⁴ K. Marx, « Travail coopératif », in *Rapport du conseil central sur les différentes questions mises à l'étude à la conférence de septembre 1865*, in Collectif, *Compte-rendu du congrès de Genève de l'Association internationale des travailleurs*, (A.I.T.), publié dans le *Courrier International*, Londres, 1867.

⁹⁵ H. Jourdain, *Première Conférence Nationale des comités d'entreprise de métallurgie*, 22-23 février 1946.

« Un homme,
une voix »

Certaines entreprises peuvent être confrontées à des difficultés pour l'octroi de prêts, lever des capitaux, en cas de défaillance des collectivités publiques. M. Crozier, met en garde contre les dérives possibles de ce système qui pourrait remplacer le « *mythe du chef* » par le « *mythe du groupe* ». Il affirme que « *les formules de concertation, de participation, de cogestion, ou d'autogestion comportent ce risque* »⁹⁶.

Pour les tenants de cette logique d'action, l'autogestion apparaît comme une réponse à la crise « économique ». Le profit n'est plus la seule boussole qui oriente les décisions. La S.C.O.P. est la structure juridique appropriée pour ce type de démarches également qualifiées « *d'économie sociale* » et « *d'économie solidaire* ». Le capital de l'entreprise est détenu par le salarié : « *un homme, une voix* ». Les salaires sont partagés, les orientations de l'entreprise ne sont plus opaques. Mieux encore, elles sont discutées en collectif de travail. Les rapports de force paraissent plus équilibrés. L'abandon des « *cadences infernales* » et des « *logiques stakhanovistes* » participent à l'amélioration des conditions d'exécution. La cohésion de groupe, la participation aux prises de décision, la responsabilisation, l'expression directe des salariés sont renforcées. Les ouvriers travaillent pour eux-mêmes, pour un collectif dont la mission dépasse le cadre de l'entreprise. Ils peuvent inscrire leur action au sein même des territoires. L'entreprise n'est plus un modèle organisationnel hiérarchisé ou pseudo participatif, dont la force de travail des ouvriers sert les intérêts de tiers

⁹⁶ J.-C. Poulain, *Décider au travail*, Paris, Editions Sociales, 1979, p. 23.

individualistes (actionnaires, enrichissement personnel), elle œuvre pour le collectif et l'être ensemble.

D'une manière plus globale, le modèle de l'autogestion pose le problème de la finalité du travail mais également des moyens de production, des modes de management et d'organisation de l'action collective.

Ce type d'organisation interroge les autres systèmes d'action : produire des richesses et/ou construire du sens ?

L'ENTREPRISE FASINPAT

En 2001, en Argentine, dans la province de Ninqueun⁹⁷, l'entreprise créée par L. Zanón, un entrepreneur italien, est fermée suite à un Lock-out⁹⁸.

Cette fabrique de céramique, la plus importante de l'Argentine, s'étend sur près de 80 000 m² et occupe 9 hectares. Elle possède « *des lignes de production mobiles où passent les céramiques, des chenilles mécaniques et des wagons robotisés qui glissent sur des rails, des robots qui impriment différents modèles sur les céramiques, de gigantesques entonnoirs pour les mélanges et des fours automatisés* »⁹⁹.

⁹⁷ Province du Sud de l'Argentine, à 2000 km de Buenos Aires.

⁹⁸ « Fermeture d'une ou plusieurs unités de production, par le patronat, pour obliger les ouvriers et employés à accepter les décisions qu'il entend leur imposer. (Mot anglais signifiant « porte close » - pour ceux qui sont dehors) », Y. Bernard, J.C. Colli, *Vocabulaire économique et financier*, Paris, Seuil, 1976.

⁹⁹ R. Zibechi, « Les céramiques Zanón : un autre monde est possible », in Collectif, *Produire de la richesse autrement, Usines récupérées, coopératives, micro-finances... les révolutions silencieuses*, Genève, Suisse, Cetim, 2008, p. 26.



Laurent Classeau, Photo de Pékin, mai 2008 © Artefacte.

Crée durant la dictature militaire parce que le pays « *offrait des conditions de sécurité optimale* », (sic) le projet de restructuration de l'entreprise par la direction visait à supprimer la moitié des emplois. La pression sur les salariés était constante, comme en témoignent Mario Balcazza et José Luis Urbina « *Si le responsable disait à un travailleurs qu'il devait rester travailler 16 heures, il devait le faire, sinon le lendemain il était licencié* »¹⁰⁰. Le syndicat d'alors avait pris fait et cause pour les dirigeants, en échange de dons financiers. Les conflits couvaient mais ils étaient pacifiés.

Dans les années 2000, le décès d'un jeune salarié met en évidence les problèmes de sécurité et la férocité des rythmes de production. Daniel Ferràs, âgé de 22 ans, meurt dans l'usine sans assistance médicale. Les ouvriers se mettent en grève et obtiennent de l'entreprise une ambulance et un poste d'infirmier. Une liste alternative est opposée aux représentants corrompus. Elle bénéficie de 60 % des voix et les syndicalistes véreux sont écartés¹⁰¹.

En 2001, la mauvaise gestion de l'entreprise provoque des retards de salaires (trois mois sans versement). L'usine est endettée. Les dirigeants annoncent qu'ils ne garderont que 60 salariés sur les 330.

C'est la grève, la révolte.

¹⁰⁰ Interview de Mario Balcazza et José Luis Urbina, travailleurs de Zanón, Montevideo, décembre 2005, in R. Zibechi, « Les céramiques Zanón : un autre monde est possible », in Collectif, *Produire de la richesse autrement, Usines récupérées, coopératives, micro-finances... les révolutions silencieuses*, Genève, Suisse, Cetim, 2008, p. 27.

¹⁰¹ R. Zibechi, « Les céramiques Zanón : un autre monde est possible », in Collectif, *Produire de la richesse autrement, Usines récupérées, coopératives, micro-finances... les révolutions silencieuses*, Genève, Suisse, Cetim, 2008, p. 27.

Après un temps d'observation, en l'absence d'un repreneur, les employés décident de prendre le contrôle de leur outil de travail. En 2002, la majorité des salariés occupent l'usine et produisent sous contrôle ouvrier¹⁰².

La résistance des ouvriers a contraint l'entrepreneur interdit de quitter le pays¹⁰³. Ils auront pour slogan : « *l'usine appartient aux ouvriers !* ». Ils considèrent qu'ils ne doivent rien au propriétaire car la construction de routes, les multiples subventions accordées, l'obtention d'énergie à prix réduits, ont déjà été payées par la population. La faillite de l'entreprise est décrétée en 2005 par le juge Barreiro. L'exploitation commerciale de la coopérative est accordée pour 3 ans. En 2008, l'entreprise est passée sous protection judiciaire pour poursuivre l'exploitation de l'usine. Les créanciers de Zanón, la Banque mondiale et l'AFIP (gouvernement national) font appel.

En août 2009, suite à la décision de la justice argentine, les ouvriers obtiennent l'expropriation des propriétaires de l'usine. La loi argentine stipule qu'un dirigeant peut être exproprié si l'usine dont il a la charge n'est pas bien gérée.

Mais comment ça marche concrètement l'autogestion à FASINPAT ?

¹⁰² 220 ouvriers sur les 330 que comptait l'entreprise.

¹⁰³ La lutte a débuté en 1998, quand ils avaient décidé de prendre les rênes de leur syndicat corrompu.



Photo Laurent CLasseau, Port de Barcelone, juillet 2009 © Artefacte.

ÉLÉMENTS D'ORGANISATION

L'usine est donc autogérée depuis 2002. Actuellement, le collectif demande l'étatisation de l'entreprise sous contrôle ouvrier. Ils s'octroient le même salaire et leurs emplois font vivre par incidences directes, indirectes et induites près de 1500 personnes. Les bénéfices occasionnés, autrefois distribués aux actionnaires, ont permis de nombreuses embauches. Les ouvriers ont recruté 210 nouveaux salariés.

D'un point de vue juridique, l'usine est sous statut coopératif. Les décisions sont prises avec l'ensemble des salariés lors des assemblées. Actuellement, les opérateurs souhaitent que l'usine soit reconnue d'utilité publique mais que la gestion ouvrière soit maintenue pour éviter de tomber dans des travers « bureaucratiques ». Les ouvriers de FASINPAT suggèrent que l'autogestion n'est pas incompatible avec la collectivisation des moyens de production.

D'un point de vue commercial et financier, ils ont été contraints de fermer des lignes de production pour utiliser le matériel comme pièces de rechange. Les ouvriers de FASINPAT ont mis en place un système de vente en direct. Ils ont créé des magasins d'usine, ce qui a participé à l'augmentation de leurs bénéfices et donc de leurs revenus. L'entreprise est rentable et les embauches se multiplient.

D'un point de vue social et sociétal, ces actions ont été rendues possibles grâce à un élan de solidarité locale, nationale et internationale. La population des quartiers pauvres répondait aux collectes des ouvriers, ce qui leur a permis de vivre pendant 5 mois avant de remettre en route

l'usine. De nombreuses manifestations devant l'usine auxquelles participait la population locale empêchaient les inventaires et la saisie de l'usine. Par ailleurs, la matière première est issue de la terre des « indigènes » Mapuches¹⁰⁴. Ces derniers exploités par l'entreprise Zanón, ont fait pression sur les autorités locales et le gouvernement, lors de la crise, pour la livraison de l'argile. Aujourd'hui, les salariés sont en mesure de renvoyer l'ascenseur à la population qui les a soutenus. Hôpitaux, écoles, foyers, cantines, pompiers, ont fait l'objet de donations. Un centre de santé a été construit ; il accueille également les « chômeurs »¹⁰⁵.

D'un point de vue du développement local, l'usine restitue à la communauté l'aide qu'elle lui a apportée. Elle octroie près de 2000 m² de céramique pour la construction d'usine ou d'hôpitaux. Ils ont créé une école dans l'usine. Ils ont embauchés les médecins qui soignaient les ouvriers lors des conflits avec les anciens propriétaires. Ils accueillent des concerts ponctuels et des pièces de théâtre. L'usine est ouverte vers l'extérieur et les ouvriers accompagnent les classes lors des visites. Certains jours, les ouvriers ferment l'usine et partent manifester pour soutenir d'autres luttes ouvrières.

¹⁰⁴ Les Mapuche (« les gens du pays »), groupe semi-nomades autrefois composé de chasseurs-cueilleurs ont été contraints de se convertir à l'économie horticole et pastorale. Ils sont près de 550 000. Depuis les années 1960, « *Les Mapuches doivent résister à une politique néolibérale qui vise à l'extinction de leurs structures communautaires* », in J.-C. Tamisier, *Dictionnaire des peuples*, Paris, Larousse, 1998, p. 199.

¹⁰⁵ R. Zibechi, « Les céramiques Zanón : un autre monde est possible », in Collectif, *Produire de la richesse autrement, Usines récupérées, coopératives, micro-finances... les révolutions silencieuses*, Genève, Suisse, Cetim, 2008, p. 29.

BIBLIOGRAPHIE

Y. BERNARD, J.-C. COLLI, *Vocabulaire économique et financier*, Paris, Seuil, 1976.

A. CAFARDO, P. DOMINGUEZ, *Autogestión obrera en el siglo XXI*, Buenos Aires, Centro Cultural de la Cooperación, 2003.

COLLECTIF, *Autogestion, hier, aujourd'hui, demain*, Paris, Syllepse, 2010.

COLLECTIF, *Produire de la richesse autrement, Usines récupérées, coopératives, micro-finances... les révolutions silencieuses*, Genève, Suisse, Cetim, 2008.

H. LOPEZ ECHANGÜE, *La política està en otra parte*, Buenos Aires, Norma, 2002.

K. MARX, « Travail coopératif », in *Rapport du conseil central sur les différentes questions mises à l'étude à la conférence de septembre 1865*, in Coll., *Compte-rendu du congrès de Genève de l'Association internationale des travailleurs, (A.I.T.)*, publié dans le *Courrier International*, Londres, 1867.

J.C. POULAIN, *Décider au travail*, Paris, Editions Sociales, 1979.

J.-C. TAMISIER, *Dictionnaire des peuples*, Paris, Larousse, 1998.

R. ZIBECCHI, « Les céramiques Zanón : un autre monde est possible », in COLLECTIF, *Produire de la richesse autrement. Usines récupérées, coopératives, micro-finances... les révolutions silencieuses*, Genève, Suisse, Cetim, 2008.

FILMOGRAPHIE

D. INCALCATERRA, *Fasinpat*, Argentine, 2003.

C. ROUAUD, *Les LIP, L'imagination au pouvoir*, France, 2007.

Pour l'ouvrier R. Gimenez, la relation avec le territoire est essentielle. « *Il faut donner et faire des retours à la population* »¹⁰⁶. « *Nous sommes les garants de l'utilité sociale de l'entreprise devant la population* », affirme-t-il lors de la présentation du documentaire qui raconte l'expérience FASINPAT.

D'un point de vue organisationnel, l'usine se structure autour de deux fonctions principales. La fonction de production et la fonction politique. Les décisions sont prises à l'occasion des assemblées avec vote de l'ensemble du personnel ou lors de commissions internes qui se réunissent plus ponctuellement. Chaque secteur élit un représentant. Il existe 36 délégués élus par les ouvriers. Pour promouvoir et soutenir l'action à l'extérieur de l'usine, les syndicalistes ont deux mandats possibles de 3 ans puis ils reprennent leur poste. Le syndicat représente 5 usines, toutes ne sont pas autogérées, certaines sont caractérisées par une participation des ouvriers aux prises de décision. Les délégués se réunissent une fois par semaine avec les ouvriers. Délégués et syndicalistes ont pour obligation de former les acteurs suivants en cas de vacance de poste. Les décisions les plus importantes sont votées par l'ensemble des ouvriers lors de l'assemblée mensuelle. Tous les salaires sont égaux à l'exception du cœur de métier et de la surveillance des locaux (nuit). Le salaire est pondéré en fonction de l'ancienneté, du temps de travail (5 jours puis 2 jours et 6 jours puis 2 jours), mais ne dépasse pas 15% du salaire moyen.

¹⁰⁶ Lundi 7 septembre 2009, débat suite à la projection à l'Utopia Toulouse du film de D. Incalcaterra, *Fasinpat*, Argentine, 2003.

Auparavant, l'usine comprenait près de 330 ouvriers, près de 120 dirigeants et près de 100 commerciaux. À l'exception de quelques cadres, les ouvriers sont actuellement très largement majoritaires. Le collectif a formé un ingénieur, et accueilli un cadre de l'entreprise qui souhaitait rester. Les ouvriers occupent les fonctions d'encadrement à tour de rôle et font appel à l'université locale pour assurer les fonctions de recherche et de développement.

D'un point de vue de la production, 300 000 à 400 000 m² sortent des usines. Ce chiffre est supérieur au taux de production antérieur. Des expériences originales sont tentées. Les vers du poète argentin Juan Gelman sont imprimés « *jamais de ma vie je n'ai imaginé que les ouvriers d'une usine récupérée interrompraient leur travail pour faire cela. Mon imagination était en dessous de la réalité* ».¹⁰⁷

D'un point de vue de la santé au travail, les ouvriers affirment que ce système d'action concret a considérablement réduit le nombre d'accidents du travail ainsi que le nombre de décès dans l'entreprise. « *Des 300 accidents annuels de l'époque patronale, ils sont passés à seulement 33 et il n'y a eu aucun décès, alors que pendant la période antérieure il mourrait en moyenne un travailleur par mois* »¹⁰⁸. Il y a moins de stress.

¹⁰⁷ R. Zibechi, « Les céramiques Zanón : un autre monde est possible », in Collectif, *Produire de la richesse autrement, Usines récupérées, coopératives, micro-finances... les révolutions silencieuses*, Genève, Suisse, Cetim, 2008, p. 27, pp. 25-26.

¹⁰⁸ R. Zibechi, « Les céramiques Zanón : un autre monde est possible », in Collectif, *Produire de la richesse autrement, Usines récupérées, coopératives, micro-finances... les révolutions silencieuses*, Genève, Suisse, Cetim, 2008, p. 29.



Photo Laurent Classeau, Port de Barcelone, juillet 2009 © Artefacte.

Les ouvriers travaillent au rythme qu'ils se fixent, plaisantent en groupe, échangent, boivent du maté sur leur poste, prennent le temps de réfléchir. La part autrefois accordée aux actionnaires sert maintenant leur condition de travail.

« Les différences entre la gestion actuelle et la précédente sont impressionnantes. Un vieux travailleur raconte : « Nous n'avions même pas le droit d'aller aux toilettes. Les chemins étaient indiqués. En rouge, ils t'indiquaient les endroits où il y avait des machines automatiques et tu devais faire plus attention, et en bleu c'était les chemins que tu pouvais emprunter. Avant les gens du four avaient une tenue rouge, celle des électriciens étaient vertes, et ainsi de suite ». Pour Hernán López Echangüe, la signalétique et le repérage des tenues ne peuvent se suffire de l'argument sécuritaire. Car, « De cette manière ils savaient s'il y avait quelqu'un d'un autre secteur dans un endroit où il n'aurait pas dû être. C'était comme une prison »¹⁰⁹. « Les gérants étaient à un étage supérieur, dans des bureaux vitrés où ils surveillaient les travailleurs flanqués des dirigeants syndicaux qui les observaient de près »¹¹⁰.

¹⁰⁹ H. López Echangüe, *La política está en otra parte*, Buenos Aires, Norma, 2002, p. 178.

¹¹⁰ R. Zibechi, « Les céramiques Zanón : un autre monde est possible », in Collectif, *Produire de la richesse autrement, Usines récupérées, coopératives, micro-finances... les révolutions silencieuses*, Genève, Suisse, Cetim, 2008, p. 31.

Aujourd'hui encore, comme pour montrer que le pouvoir est une place vide, les ouvriers ne rentrent pas dans le bureau occupé par leur ancien dirigeant.

Juan, un ouvrier de l'usine évoque son travail. Il voyait passer la céramique sur la ligne de production. Aujourd'hui « c'est comme quelque chose de nous-mêmes qu'on met là, c'est comme quelque chose qui t'appartient »¹¹¹.

L'usine Zanón a été débaptisée. Elle s'appelle aujourd'hui FASINPAT, ce qui veut dire : « FABrica SIN PATron », « Usine sans patron ».

À voir et à suivre !

Frédéric VIVAS

¹¹¹ A. Cafardo, P. Domínguez, *Autogestión obrera en el siglo XXI*, Buenos Aires, Centro Cultural de la Cooperación, 2003, p. 36.

1789 RÉVOLUTION
1871 INSURRECTION
1936 GRÈVE GÉNÉRALE
1945 LIBERATION
1968 MOUVEMENT

2010 COUCOUCHE PANIER¹¹²

¹¹² L. Classeau.

De la nature du « et » dans l'expression « art *et* science »

La pratique artistique ne consiste pas en une « expression ». Elle est l'exhibition de l'étrangeté du monde, la monstration de sa luxuriante et contingente splendeur. Les scientifiques exercent une scrupuleuse attention à ce qui, dans cette luxuriance, revient régulièrement, de manière invariante. Ils font profession d'être attentifs à ce qui est essentiel dans la profusion infinie du monde. Mon exercice est d'être aussi scrupuleusement attentif à l'accident et au particulier qu'ils le sont à l'essentiel. Ce qui est essentiel ne se manifeste à nous que par ses accidents.

L'accident et le particulier sont toujours gros de l'avenir : sans cesse la profusion du réel puise dans le marginal la règle à venir, dans le particulier l'origine pour de nouvelles valeurs, dans le monstrueux le caractère adapté à de nouvelles conditions qui surgissent. L'art, c'est-à-dire la poésie, profère ces monstruosité et ces discours marginaux et insensés. La parole connaissante dit quelque chose de quelque chose. Mais pour dire quelque chose de quelque chose, encore faut-il que le « quelque chose » dont on parle soit dit d'abord, et il revient à la poésie d'accomplir ce premier dire. Ce que dit la poésie, le langage connaissant le

prend donc ensuite pour objet de son dire : la poésie profère des absurdités dont ni la science ni la philosophie n'ont encore idée.

Moi et les scientifiques vivons dans le même monde. Les choses que nous regardons reposent sur la même réalité. Il n'y a que notre activité qui diffère, nous ne créons pas, eux et moi, les mêmes objets de pensée, mais les objets de pensée qu'ils créent, et ceux que je crée, se rapportent à la même réalité, notre « condition matérielle », être humain : tout ce que nous produisons vient de cette réalité, et y retourne.

La rencontre de nos deux modes d'être, le connaissant et l'affectif, celui de la science et celui des arts, n'est jamais que la confrontation de ces deux modes d'être à la réalité. Par cette rencontre, nous nous posons la question : que vaut une œuvre pour un scientifique ? Que vaut une assertion scientifique pour un plasticien ? Que valent leurs productions pour tous les autres ? Qu'avons nous à apporter par notre activité à celui que nous sommes aussi toujours, qui n'est ni scientifique ni artiste, ni marchand ni producteur, ni maître ni esclave, celui que nous sommes tous, universellement, avant de nous définir en toutes ces figures et fonctions particulières ?



Thomas Sabourin, L'âge des pierres, Fondation Bemberg, Hôtel d'Assézat © Exprimntl Galerie/Thomas Sabourin.

PLANS SUR LA COMÈTE

DÉPAYSAGE / Le paysage est l'éloignement, toujours plus proche et cependant toujours dans le lointain. L'éloignement n'est pas une expérience intérieure, dans une représentation : il est réel. Le paysage est au loin par essence, on ne peut l'atteindre. Quant aux lieux, nous nous y rendons non pas pour simplement les « voir », mais pour nous y sentir, nous y trouver, y être baignés. Lorsqu'un lieu présente un paysage, nous l'oublions, nous ne nous y trouvons plus : nous sommes aspirés par le lointain : nous n'écoutons plus que nos yeux.

PARTAGE DU MONDE / Quatre-vingt boîtes en carton imprimées obtenues par division du planisphère. Chaque boîte est vendue et le monde dispersé entre quatre-vingt acheteurs. La somme recueillie par la vente sert à organiser un banquet annuel réunissant les quatre-vingt détenteurs de boîte qui à cette occasion reconstituent le monde avant une nouvelle vente qui reproduit le processus.

CAMOUFLER / Le camouflage appartient à la guerre, il est le refus de partage de l'espace, l'artifice par lequel je me refuse à partager l'espace. Ce qui rend le camouflage intéressant pour le partage de l'espace, c'est le mésusage. Ce qui est camouflé devient alors manifeste. User du camouflage dans le paysage, c'est donc toujours en pervertir l'intention d'origine, se montrer d'une manière particulière, offrir un espace.

O-P-A SUR PARU- VENDU / Il est proposé à plusieurs centaines de personnes de publier une annonce fantaisiste, une « fausse annonce », dans un journal d'annonce gratuit. Les coordonnées de ces personnes sont centralisées afin de pouvoir leur donner le signal de démarrage de l'action. La semaine dite, tout le monde commande son annonce dans le même journal qui se trouve ainsi gonflé artificiellement par ce flot de littérature sauvage.

Thomas SABOURIN¹¹³

¹¹³ Thomas Sabourin est né en 1975. Artiste plasticien, doctorant en philosophie, il vit et travaille à Figéac.

Cube de Champagne



Thomas Sabourin, Cube de Champagne, 2008 © Exprimntl Galerie/Thomas Sabourin.

L'objet de la revue ARTEFACTE est de questionner la modernité, les formes de productions individuelles et collectives, le lien social.

La courbe éditoriale porte sur le travail, l'organisation du travail, l'organisation sociale, les pratiques artistiques, les discours, les écrits, les métiers...

Elle invite des ouvriers, des employés, des gens de peu, des chômeurs, des vacataires, des universitaires qui souhaiteraient présenter leurs travaux aboutis et/ou leurs réflexions en cours.

Sa méthode, si tant est qu'elle soit figée, repose sur l'interdisciplinarité, le dialogue des champs.

Le comité de lecture est ouvert à toutes formes de propos : articles, enquêtes, interviews, témoignages, commentaires d'ouvrages ou de films, poèmes, extraits, fictions, etc...

Artefacte se place dans une logique d'Éducation Populaire où la diffusion de ses écrits a pour vocation de faire fleurir chez les lecteurs, les citoyens, l'envie de faire.

Ce collectif s'inscrit dans des valeurs sociales, qui placent l'économie au service de l'homme et pas l'inverse ; humanistes, qui placent l'intérêt général avant l'intérêt particulier ; et laïques parce que la spiritualité (religieuse ou pas) est de la sphère de l'intime. Ce qui ne préjuge en rien d'éventuelles critiques par des « esprits libres ».

**Pas une ligne,
une co
ur
be**

VOUS SOUHAÎTEZ SOUTENIR ARTEFACTE !

- Je souhaite être membre bienfaiteur en versant le montant de mon choix.
- Je souhaite adhérer à l'association en adressant un chèque de 10€.
- Je ne souhaite pas soutenir l'association et demande l'envoi d'un chèque de 100 000 € (en vertu des données corrigées de P.I.N.S.E.E., et compte-tenu de la variation trimestrielle du CAC 40. Indice de base : prix du lait au jeudi 23 septembre 2010). Sans garantie aucune de le recevoir.

Versement à l'ordre d'Artefacte : Association loi 1901 - 25, rue Dordogne 81000 Albi. Je joins mes coordonnées postales ou mon courriel. Être membre bienfaiteur et/ou adhérent vous donnent accès aux services de l'association (revue, conférences...).

ARTEFACTE, Revue périodique semestrielle • Édition : Association ARTEFACTE 25, rue Dordogne 81000 Albi • Contact : Artefacte.asso@orange.fr • Blog : <http://artefacte.over-blog.com> • Directeur de Publication : Frédéric Vivas • Comité de publication : Xavier Fidelle-Gay, Julien Oustrières, Frédéric Vivas • Dépôt légal – N° ISSN : en cours • Ont participé à ce numéro : Michel Alquier, Étienne André, Delphine André, Frédéric Arrou, Hubert Benita, Laurent Classeau, Hélène Duffau, Julian Erpalo, Xavier Fidelle-Gay, Isidore Lapillule, Julien Oustrières, Laurence Picard, Françoise Paul-Lévy, Thomas Sabourin, Frédéric Vivas, Paloma, Maxime Vivas. • ARTEFACTE 2011 ©

Photo de couverture : Clément Page, Oneric flight, 2008 © Clément Page/ Exprimntl Galerie.

Achévé d'imprimer
à la photopieuse,
« Usiné maison »
à Toulouse.

Pour citer en référence :
Revue Artefacte, n° 1, mars 2011.

ARTEFACTE

Travail, Art, Science... Société (s)

3	Collectif édito : Zéro défaut en extension
5	Monochromes approximatifs
19	Les fonctionnaires, des privilégiés en voie de disparition ?
33	Le vacataire est dans le prêt
43	Hier, j'ai surpris France-Télécom semant des graines de suicide
54	...
57	Antichrist
63	L'homme qui court
65	De l'instrumentalisation des psychologues
75	Clément Page ou l'inquiétante étrangeté
84	Violences « conceptuelles » en milieu publicitaire
93	Trois petits mots et puis s'en vont
127	Lettre d'un cuisinier à propos de François Rabelais
141	Entretien causerie avec... un sculpteur sur terre
153	Travail
157	Une usine sans patron ?
171	De la nature du « et » dans l'expression « art <i>et</i> science »
175	Courbe éditoriale et Ours.

1

ARTEFACTE
F. VIVAS
I. LAPILLULE
J. ERPALO
M. VIVAS
...
X. FIDELLE-GAY
J. OUSTRIERES
F. VIVAS
D. ANDRE
L. CLASSEAU
F. PAUL-LEVY
F. VIVAS
X. FIDELLE-GAY
H. DUFFAU
F. VIVAS
T. SABOURIN
ARTEFACTE

